D. SOROKINE

CONTES ET RÉCITS

TIRÉS DES

OPÉRAS CÉLÈBRES



FERNAND NATHAN

DANS LA MÊME COLLECTION

ANTIQUITÉ

Contes et Légendes de l'Égypte ancienne, par M. DIVIN.
Contes et Légendes de Babylone et de Perse, par Pierre GRIMAL.
Épisodes et Récits bibliques, par G. VALLEREY.
Récits tirés de l'histoire de Byzance, par Jean DEFRASNE.
Contes et Légendes mythologiques, par E. GENEST.
Légendes du Monde grec et barbare, par L. ORVIETO.
Récits tirés de l'Histoire grecque, par M. DESMURGER.
Contes et Légendes du Temps d'Alexandre, par Pierre GRIMAL.
Contes et Récits tirés de l'Iliade et de l'Odyssée, par G. CHANDON.
Récits tirés du Théâtre grec, par G. CHANDON.
Contes et Récits tirés de l'Énéide, par G. CHANDON.
Contes et Légendes de la Naissance de Rome, par L. ORVIETO.
Récits tirés de l'Histoire de Rome, par J. DEFRASNE.

HISTOIRE

Contes et Légendes des Croisades, par M. TOUSSAINT-SAMAT.
Contes et Légendes du Moyen Age, par Marcelle et Georges HUISMAN.
Épisodes et Récits de la Renaissance, par Jean DEFRASNE.
Contes et Légendes du Grand-Siècle, par QUINEL et de MONTGON.
Récits et Épisodes de la Révolution française, par M. et G. HUISMAN.

PROVINCES DE FRANCE

Contes et Légendes d'Alsace, par E. HINZELIN.
Contes et Légendes d'Auvergne, par Jacques LEVRON.
Contes et Légendes du Pays Basque, par R. THOMASSET.
Contes et Légendes de Bourgogne, par PERRON-LOUIS.
Contes et Légendes de Bretagne, par J. DORSAY.
Contes et Légendes de Corse, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.
Contes et Légendes du Dauphiné, par Luce BOSQUET.
Contes et Légendes de Franche-Comté, par J. DEFRASNE.
Contes et Légendes de Gascogne, par F. PEZARD.
Contes et Légendes du Languedoc, par M. BARRAL et CAMPROUX.
Contes et Légendes de Normandie, par Ph. LANNION.
Contes et Légendes de Paris et de Montmartre, par QUINEL et de MONTGON.
Contes et Légendes du Pays Niçois, par Jean PORTAIL.
Contes et Légendes de Picardie, par CHASSAIGNON
Contes et Légendes de Provence, par M. PEZARD.
Contes et Légendes de Savoie, par Jean PORTAIL.

(suite page 256).

COLLECTION DES CONTES ET LÉGENDES DE TOUS LES PAYS

CONTES ET RÉCITS
TIRÉS
DES OPÉRAS CÉLÈBRES

PAR

Dimitri SOROKINE

Illustrations de René Péron

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS

18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 18 (VIe)

© *1964 Fernand Nathan.*

281190

A
mes
trois filles.

AVANT-PROPOS

Qui ne connaît l'imposant et somptueux édifice qui se dresse en plein centre de Paris et que l'on appelle l'Opéra ? On l'aperçoit de toutes les rues et boulevards qui convergent vers lui ; on voit son dôme bombé du haut de tous les clochers de la ville et de nombreuses terrasses des maisons. Par sa superficie, il est le plus grand théâtre du monde. Quand les touristes étrangers débarquent à Paris, ils montrent autant d'empressement pour aller à l'Opéra que pour visiter la tour Eiffel. Sur les petits souvenirs qu'ils emportent avec eux dans leur pays — coupe-papier, écharpes, porte-monnaie, cendriers, etc. — figure souvent l'image de l'Opéra de Paris !

Mais tous les enfants qui connaissent la silhouette de ce majestueux palais, soit pour l'avoir vu, soit pour l'avoir remarqué sur une carte postale, savent-ils bien ce qui se passe à l'intérieur ? Savent-ils à quoi il sert et ce que signifie exactement un « opéra » ?

Glissons-nous ensemble dans la foule des gens qui entrent dans cet édifice un jour de spectacle. Après avoir gravi les marches du perron, nous pénétrons dans un vestibule orné de statues. Un large et magnifique escalier en marbre et en onyx nous conduit au premier étage. Là, nous entrons enfin

dans la salle par une porte monumentale.

Cette salle est immense, elle peut contenir plus de mille spectateurs. Des loges sur cinq étages frappent l'œil par leur décoration rouge et or et des moulures de toutes sortes. De grandes colonnes supportent la coupole d'où pend un lustre gigantesque. Mais asseyons-nous comme tout le monde et tournons nos yeux vers la scène.

La scène est cette partie du théâtre fermée par un immense rideau. C'est là que tout va se passer. Devant la scène on aperçoit les têtes des musiciens qui vont jouer pendant le spectacle. C'est l'orchestre de l'Opéra de Paris. Tant que le spectacle n'est pas commencé, ils accordent leurs instruments.

Mais voilà que la sonnerie du théâtre donne le signal. Les lumières s'éteignent et le chef d'orchestre lève les bras, prêt à attaquer l'ouverture. On appelle « ouverture » le morceau de musique qui précède le lever du rideau. C'est la préface. On l'écoute dans l'obscurité. Puis, lentement, le rideau se lève et nous fait voir enfin une scène immense, très large, très haute et très profonde, pouvant contenir plus de quatre cents personnes.

Sur cette scène, illuminée par de nombreux projecteurs, nous verrons — selon le sujet de la pièce qui sera représentée — l'intérieur d'un palais, la place publique d'une ville, une forêt, le rivage de la mer, la cour d'un château médiéval, etc., etc... Tous ces murs, arbres, rochers ou constructions de toutes sortes ne sont pas, bien entendu, réels. Ils sont faits en

carton, en bois, en toile et avec d'autres matériaux encore; mais si bien faits qu'ils donnent l'illusion de la réalité. C'est ce qu'on appelle les « décors ». Ils existent sur les scènes de tous les théâtres.

Au milieu de ces beaux décors évoluent des personnages revêtus de curieux costumes que personne ne porte plus autour de nous, parce qu'ils appartiennent à une autre époque ou à un pays lointain. Au lieu de parler simplement comme dans une pièce de théâtre ou dans un film de cinéma, ces personnages, hommes et femmes, chantent, soit à tour de rôle soit ensemble, avec l'accompagnement de l'orchestre.

On dit « solo », « duo » ou « trio » selon que le morceau de musique est chanté par une, deux ou trois voix. Le groupe de chanteurs représentant la foule s'appelle le « chœur ». Parfois le chœur a une grande importance. Cependant il ne joue, d'habitude, qu'un rôle assez secondaire.

Quelquefois le spectacle contient des danses et des ballets. Ces danses sont souvent inspirées par celles du pays où se passe l'action de la pièce.

Ainsi, appelle-t-on « opéra » une œuvre dramatique chantée où la poésie se mêle à la musique. Le théâtre où l'on joue cette sorte de pièce musicale s'appelle également opéra. Il y en a dans presque toutes les capitales du monde.

Si une pièce de théâtre, tragédie ou comédie, est composée par un seul auteur, par contre, pour faire un opéra il faut, d'habitude, un « librettiste », c'est-à-dire l'auteur d'un « livret d'opéra » (la pièce écrite en vers), et un compositeur

qui compose la musique de l'ouvrage. Rares sont les compositeurs qui écrivent eux-mêmes les livrets de leurs opéras. Ils en font parfois la commande au librettiste sur un sujet donné ou collaborent avec lui.

La tâche du librettiste est assez ingrate puisque tout l'honneur revient au compositeur. Il est vrai, pourtant, qu'il est beaucoup plus difficile de composer la musique et surtout de la bonne musique. Heureusement que la plupart des grands compositeurs ont écrit des opéras. Les mauvais opéras (et ils sont nombreux) ont été vite oubliés, mais les bons sont toujours représentés sur toutes les scènes du monde. On dit, en parlant des bons opéras, qu'ils sont entrés dans le « répertoire » du théâtre.

On ne peut pas, généralement, comparer les librettistes à des auteurs de pièces pour le théâtre. Ils ont moins d'originalité, car ils empruntent assez souvent les sujets de leurs livrets à des œuvres littéraires connues ou à de vieilles légendes populaires, tout en les transformant pour les besoins de la cause. Ainsi, par exemple, le librettiste doit-il s'ingénier à ménager des occasions de chanter pour chacun des principaux personnages de l'opéra. En somme, il n'est que l'assistant du compositeur, dont dépend tout le succès ou l'échec du spectacle.

Lorsque l'opéra contient des ballets, on fait appel à un « chorégraphe », c'est-à-dire à un compositeur spécial qui règle les pas et les figures des danses destinées à la scène.

Les décors sont créés parfois par de véritables peintres et,

pour poser ces décors ou les changer, toute une équipe de mécaniciens et d'électriciens travaille sans cesse durant le spectacle, sans être vue du public.

Ainsi donc, pour composer et monter un opéra il faut beaucoup de monde. Si chacun réussit bien dans sa tâche le spectacle est admirable ! Il est, d'ailleurs, tellement estimé que les hôtes d'honneur d'un pays — rois, reines, présidents — sont souvent invités à passer une soirée à l'opéra de la capitale qu'ils visitent.

Ce livre a été composé pour donner aux enfants qui n'ont pas encore la possibilité d'aller à l'opéra un avant-goût de ce remarquable spectacle, tout en leur offrant une lecture agréable. En lisant ces « Contes et Récits tirés des Opéras Célèbres », ils seront, peut-être, surpris de constater que les grandes personnes s'intéressent aussi aux légendes de tous les pays et aux belles histoires où sont contées les aventures des princes, des princesses et des vaillants chevaliers.

Des notes assez brèves au sujet du compositeur de chaque opéra sont données au début de chaque récit pour ceux qui commencent à s'intéresser à l'histoire de la musique.

Puisse ce livre, tout en amusant, initier quelque peu les enfants — ne serait-ce que sous forme de contes — à un des spectacles les plus nobles et les plus populaires du monde.

D.S.

CONTES ET RÉCITS TIRÉS DES OPÉRAS CÉLÈBRES

La Flûte enchantée[1]



LE prince Tamino était poursuivi par un énorme serpent. N'étant pas armé, il n'avait aucun moyen de se défendre contre le monstre. Il avait cherché à se réfugier dans la forêt car arbres, buissons et sentiers étroits entre les rochers retardaient la course du grand reptile. Cependant le serpent le talonnait toujours, contournant les obstacles ou les brisant sur son passage. Tamino atteignit enfin le sommet d'une haute montagne. Il était tellement épuisé de courir sans arrêt qu'il n'avait presque plus la force d'appeler au secours. Les hommes ne

---

1. Le compositeur autrichien Mozart (1756-1791) est l'un des plus grands musiciens du monde. Il commença à composer à l'âge de quatre ans et à six ans il donnait déjà son premier concert. Ce conte est tiré de « La Flûte enchantée », le dernier opéra de Mozart, représenté pour la première fois à Vienne en 1791.

pouvaient d'ailleurs plus l'entendre dans ce lieu sauvage et désert. Il invoqua alors les divinités et, voyant le serpent tout près de lui, s'écroula sur le sol, sans connaissance.

Le ciel entendit les appels du malheureux prince et trois fées, armées de lances et vêtues de noir, apparurent soudain à ses côtés. Elles se jetèrent sur l'énorme serpent, le transperçant de leurs lances.

— Qu'il est beau, qu'il est gentil ! dirent-elles en regardant le jeune homme étendu dans l'herbe. Mais ne nous attardons pas ici. Allons vite prévenir notre souveraine, la Reine de la Nuit, que le prince Tamino ne court plus aucun danger.

Lorsque le prince revint à lui, et vit le serpent mort à ses pieds, il ne comprit pas ce qui s'était passé. Il aperçut alors un être bizarre, recouvert des pieds à la tête de plumes bigarrées, qui s'approchait de lui en jouant du chalumeau. Effrayé, Tamino voulut s'enfuir.

— N'aie pas peur, dit le nouveau venu. Je m'appelle Papageno. Je suis oiseleur et porte cet étrange costume tissé de plumes pour faire croire aux oiseaux que je suis des leurs. On ne voit pas souvent d'hommes dans ces parages car, si tu veux le savoir, la montagne où tu te trouves en ce moment appartient à la Reine de la Nuit !

— Saurais-tu aussi, par hasard, qui m'a délivré de ce monstrueux serpent ? demanda le prince Tamino.

— C'est moi ! mentit Papageno.

Le prince se confondit en remerciements que l'oiseleur reçut en se rengorgeant. Mais son faux triomphe ne dura pas longtemps. Après avoir fait leur rapport à la Reine de la Nuit, les trois fées revinrent sur leurs pas. Elles furent indignées en voyant le prince remercier Papageno.

— Vil menteur, dirent-elles à ce dernier, comment oses-tu prétendre avoir tué ce gros serpent, toi qui ne sais qu'attraper de petits oiseaux ! Tu n'es qu'un ridicule vantard et, pour te punir, nous allons te sceller la bouche avec un cadenas.

Chose dite, chose faite. Un cadenas fut aussitôt placé sur les lèvres de Papageno.

— Nous t'avons sauvé du serpent sur l'ordre de la Reine de la Nuit, déclara l'une des trois fées au prince. Elle nous a demandé aussi de te remettre ce petit portrait.

Le prince Tamino prit le portrait et resta en extase. C'était celui d'une jeune fille d'une extraordinaire beauté.

— Qui est-ce ? J'aurais bien aimé la voir ! dit-il aux trois fées.

— C'est Pamina, la fille de la Reine de la Nuit. Mais il est difficile de la voir, car elle a été enlevée par un méchant génie qui l'a enfermée dans son château.

— Je voudrais la sauver des griffes de ce méchant génie ! s'écria Tamino.

Il venait à peine de prononcer ces mots que le tonnerre gronda, les rochers s'entrouvrirent et la Reine de la Nuit, vêtue d'une longue robe noire parsemée d'étoiles, parut sur son trône. Son beau visage était mélancolique et une infinie tristesse se lisait dans ses yeux.

– Prince, dit-elle en soupirant, je te prie de m'aider. Tu viens d'apprendre que ma fille Pamina a été ravie par un méchant génie. Ce magicien s'appelle Sarastro. Sauve ma fille ! Délivre-la et, en récompense, je te promets sa main !

– Reine de la Nuit, répondit Tamino, tu m'as sauvé la vie en faisant tuer le serpent par les trois fées. Il est de ton droit de me demander un service. Et je ferai avec plaisir ce que tu me demandes, car le portrait de ta fille m'a fait grande impression. Je suis prêt à partir pour délivrer Pamina !

– Je te remercie, prince, pour la noblesse de tes sentiments. Afin de t'aider à vaincre les obstacles qui pourraient surgir sur ton chemin, je t'offre une flûte enchantée. Quant à Papageno, je lui pardonne son mensonge. Que le cadenas soit ôté de ses lèvres. Mais il devra te suivre et t'aider à retrouver ma fille. Qu'on lui donne un hochet de grelots magiques.

Le tonnerre gronda de nouveau. La Reine de la Nuit disparut et les rochers se refermèrent. Alors les fées donnèrent la flûte enchantée au prince Tamino et le hochet de grelots magiques à Papageno, après lui avoir

enlevé en riant le cadenas des lèvres. Les fées disparurent à leur tour et le prince se retrouva seul avec Papageno. Ce dernier était fort mécontent, car il n'avait aucune envie de courir des dangers.

Le voyage dura longtemps. Chaque fois que des bêtes féroces ou des êtres malsains essayaient de les attaquer, il leur suffisait de jouer de la flûte enchantée ou d'agiter les grelots magiques, et les agresseurs repartaient en dansant, charmés par la musique. Enfin ils arrivèrent dans le pays où habitait Sarastro, le ravisseur de la belle Pamina. Pour accélérer leurs recherches, ils décidèrent de se séparer momentanément et de chercher chacun de son côté.

Papageno eut la chance de trouver le premier le château de Sarastro. Il s'approcha, étonné d'entendre les cris effarouchés d'une jeune fille. Ces cris provenaient d'une fenêtre du château. Papageno se demanda si la jeune fille qui appelait au secours n'était pas celle qu'il recherchait avec le prince. Comme il y avait un arbre juste à proximité de la fenêtre ouverte, il y grimpa et sauta dans la chambre.

Il aperçut d'abord une jeune fille d'une merveilleuse beauté. Il la reconnut aussitôt. C'était Pamina. Elle ressemblait comme deux gouttes d'eau au portrait que les trois fées avaient offert au prince Tamino. Pamina, les larmes aux yeux, regardait quelqu'un avec effroi. Papageno tourna ses regards et frissonna, en voyant un

nègre d'une taille énorme qui grinçait des dents.

Mais le nègre fut plus effrayé encore en apercevant Papageno surgir par la fenêtre. Rappelez-vous que l'accoutrement de Papageno était assez bizarre. En voyant cet être recouvert de plumes bigarrées qui venait de sauter de la branche d'un arbre, le nègre, pris d'une peur panique, s'enfuit aussitôt.

Papageno resta seul dans la chambre avec Pamina. Comme la jeune fille lui lançait des regards surpris et effrayés, l'oiseleur s'empressa de se présenter :

– N'aie pas peur ! Je suis un envoyé de ta mère, la Reine de la Nuit. Elle nous a chargés, le prince Tamino et moi, de t'arracher aux mains de Sarastro.

Rassurée en entendant parler de sa mère, Pamina demanda :

– Mais qui est le prince Tamino ?

– Le prince Tamino est un jeune homme beau et chevaleresque, qui est tombé amoureux de toi dès qu'il a vu ton portrait ! Allons vite le rejoindre. Il doit se trouver quelque part alentour. Est-ce Sarastro, ce nègre affreux qui se trouvait là tout à l'heure ?

– Oh non ! s'écria la jeune fille. Ce n'est pas Sarastro, c'est Monostatos. Sarastro a chargé Monostatos de me garder dans ce château. Or, au lieu d'être poli comme les autres serviteurs, le nègre a voulu me maltraiter. Il était en train de me battre quand tu as surgi par la fenêtre.

— Fuyons avant qu'il ne revienne, dit Papageno. On peut repasser par la fenêtre. Cet arbre est un merveilleux escalier. Il faut retrouver au plus vite le prince Tamino.

Suivie de Papageno, Pamina se hissa sur la branche de l'arbre qui s'avançait vers la fenêtre, puis, s'accrochant aux autres branches, descendit lentement jusqu'au pied du mur, dans le parc du château.

Ils s'empressèrent de fuir vers la forêt. Mais ils venaient à peine d'atteindre la lisière que des vociférations se firent entendre du côté du château. Monostatos, ayant découvert la fuite de la prisonnière, s'était lancé à sa poursuite à la tête d'une vingtaine de serviteurs armés. Les fugitifs eurent beau courir à perdre haleine, le nègre et ses hommes se rapprochaient à chaque instant. Tout essoufflée, la malheureuse Pamina trébucha sur une souche d'arbre et s'écroula. Monostatos poussa un cri de triomphe. Soudain Papageno eut une idée ! Se tournant vers les poursuivants, il se mit à agiter les grelots magiques que lui avait donnés la Reine de la Nuit.

Un miracle alors se produisit. Entendant le tintement des grelots, le nègre et ses acolytes se mirent à danser et pirouetter sur place, puis, toujours dansant comme poupées mécaniques, se retirèrent vers le château.

— Il faut vite retrouver le prince Tamino et quitter

ce pays ! dit Papageno en aidant la jeune fille à se relever.

Pendant que Papageno et Pamina recherchaient le prince, ce dernier les cherchait de son côté. Ses errances le conduisirent dans un bois sacré où se dressaient trois temples. Intrigué, Tamino essaya de pénétrer dans un de ceux-ci, mais une voix grave et solennelle lui en interdit aussitôt l'entrée. Il essaya alors de s'introduire dans le second, mais une autre voix, venue de l'intérieur, de nouveau le repoussa. Enfin, lorsqu'il voulut entrer dans le troisième temple, un prêtre en sortit et lui demanda qui il était et ce qu'il voulait.

— Je suis le prince Tamino, répondit le jeune homme. Je suis chargé par la Reine de la Nuit de sauver sa fille Pamina que le méchant magicien Sarastro lui a enlevée.

— La Reine de la Nuit t'a trompé, dit le prêtre. Sarastro n'est ni un tyran, ni un méchant magicien. Il est le grand pontife de ces trois temples qui sont les temples de la Sagesse, de la Raison et de la Nature. Il gouverne ce pays avec justice et le peuple l'aime beaucoup.

— Si Sarastro est, comme tu le prétends, un bon et honnête sage, pourquoi donc a-t-il enlevé Pamina ?

— Il ne l'a fait que sur l'ordre des dieux Isis et Osiris. Je ne puis rien te dire de plus.

— Mais Pamina est-elle vivante ?

— Oui, elle se porte très bien.

— Que les dieux soient loués ! s'écria Tamino.

Le prêtre rentra dans le temple et le prince se demanda ce qu'il devait faire maintenant. Tout à coup il entendit un tintement lointain. Le son venait du fond de la forêt.

— Les clochettes magiques de Papageno ! s'écria-t-il. Il me cherche ! Il a, peut-être, déjà découvert Pamina. Je vais jouer de la flûte pour attirer son attention.

Un miracle se produisit alors. A peine la flûte enchantée se fit-elle entendre que Papageno et Pamina apparurent à deux pas du prince Tamino.

Le prince trouva Pamina plus belle encore que sur le petit portrait offert par la Reine de la Nuit. La jeune fille fut, de son côté, charmée par l'air noble et les manières gracieuses du beau Tamino. Ils se plurent immédiatement l'un l'autre.

Papageno mit alors le prince au courant de tout ce qui s'était passé depuis leur séparation.

Leur conversation fut interrompue par des chants religieux. Les portes d'un des trois temples venaient de s'ouvrir. Sarastro parut sur les marches, suivi de son clergé. Majestueusement, il s'avança vers Tamino et Pamina et les salua avec gentillesse.

La jeune fille se jeta alors à ses pieds :

— Pardonne-moi, Sarastro ! Je me suis enfuie de ton

château parce que Monostatos voulait me maltraiter. J'ai eu peur de ce nègre brutal ! Tu as toujours été bon pour moi et je te prie de me laisser partir. Je voudrais rentrer chez ma mère.

— Monostatos sera puni pour t'avoir importunée, répondit Sarastro. Il recevra soixante-quinze coups de bâton. Mais je n'ai pas le droit de te laisser partir. C'est la volonté des dieux. C'est sur leur ordre que je t'ai enlevée à ta mère. Ta mère est la Reine de la Nuit. Elle est l'ennemie des lumières et de la religion. Elle sème la superstition dans le peuple. Nos dieux, Isis et Osiris, veulent te soustraire à son influence néfaste. Je lis dans tes yeux que tu aimes déjà le prince Tamino. Je sais aussi que ce noble prince a accepté de te délivrer par amour pour toi. Sachez tous les deux que je ne m'oppose point à votre mariage, qui pourrait être célébré dans notre temple. Cependant, il est nécessaire que Tamino subisse au préalable certaines épreuves pour être digne de devenir ton époux.

— J'accepte de subir toutes les épreuves que vous m'imposerez ! s'écria le jeune homme avec joie.

Pamina rentra au château de Sarastro tandis que le prince Tamino, la tête couverte d'un voile, était introduit dans un des trois temples, afin d'être initié à la sagesse.

La première épreuve que dut subir Tamino fut celle du silence. Il devait se taire quoi qu'il arrivât. Papageno

était à ses côtés, mais il fallait se garder de lui adresser la moindre parole.

La Reine de la Nuit, furieuse d'apprendre que le prince Tamino avait accepté de subir des épreuves imposées par Sarastro au lieu de lui ramener sa fille, essaya de le faire manquer à son vœu de silence. Elle lui envoya les trois fées qui l'avaient sauvé en tuant l'énorme serpent. Les fées surgirent inopinément dans la chambre où il était enfermé et se mirent à lui parler sans arrêt. Tous leurs efforts furent vains. Tamino n'ouvrit pas la bouche une seule fois et ne répondit à aucune de leurs questions. Les fées durent se retirer sans avoir accompli leur mission.

La Reine de la Nuit chercha alors à influencer sa fille. Comme Pamina se promenait seule dans le jardin du château de Sarastro, elle apparut soudain devant elle.

— Pamina, lui dit-elle, j'apprends avec tristesse que tu as accepté de rester dans ce château ! Ne sais-tu pas, malheureuse, que Sarastro est mon pire ennemi ? Il est l'ennemi mortel de l'Empire de la Nuit. Je t'adjure d'être raisonnable et d'essayer de fuir !

— Mère, Sarastro n'est pas le méchant magicien dont tu me parlais. Il est bon et tout le monde l'aime. D'ailleurs, je ne voudrais pas partir si le prince Tamino reste ici.

— Eh bien, partez ensemble ! Je ne demande pas

mieux. Persuade Tamino de s'évader avec toi. Va le voir ! Voici un poignard pour tuer Sarastro.

— Mère, je ne veux pas tuer Sarastro. Il a toujours été gentil avec moi.

— Mais tu veux épouser le prince ! S'il n'arrive pas à subir les épreuves que lui a imposées Sarastro, vous ne vous marierez jamais. Écoute-moi, il faut tuer Sarastro et t'enfuir avec le prince. Si tu ne m'obéis pas, je te maudirai !

La Reine de la Nuit mit un poignard dans la main de sa fille et disparut.

Pamina était fort troublée par tout ce que sa mère venait de lui dire. Elle regardait avec horreur le terrible poignard qui brillait dans sa main.

Or, à cet instant, le prince Tamino sentit la flûte enchantée remuer dans sa poche. C'était une astuce de la Reine de la Nuit. Tamino sortit la flûte de sa poche et comme il s'ennuyait beaucoup en gardant le silence, il se mit à jouer. Il pensa involontairement à Pamina et le miracle désiré par la Reine de la Nuit se produisit. A peine la flûte enchantée eut-elle émis quelques sons que Pamina se trouva par magie à côté du prince. La Reine espérait que sa fille le ferait parler.

Pamina, très heureuse de le voir, voulut le consulter sur ce qu'il fallait faire. Elle lui fit part de sa rencontre avec sa mère. Elle lui demanda conseil et le pria de lui dire s'il était raisonnable de fuir ou s'il fallait

attendre la décision de Sarastro. Mais, à la grande surprise de la jeune fille, Tamino se garda de lui adresser la parole. Elle ne savait pas qu'il subissait l'épreuve du silence.

– Tamino ! s'écria-t-elle, les larmes aux yeux. Je t'en conjure, réponds-moi, dis-moi quelque chose ! Pourquoi ce silence ? Serais-tu fâché contre moi ? Pourtant je ne t'ai pas offensé ! Ou bien... ne m'aimes-tu plus ? Dis-moi, Tamino, m'aimes-tu, oui ou non ? Réponds !

Il fallut beaucoup de force de volonté à Tamino pour ne pas ouvrir la bouche. Il serrait les dents et fermait les yeux pour ne pas voir la souffrance contracter le visage de la malheureuse jeune fille.

Ne parvenant pas à arracher un mot de la bouche de Tamino, Pamina le quitta, la gorge déchirée par les sanglots. Elle était tellement désespérée qu'elle eut envie de se tuer avec le poignard que sa mère lui avait donné pour assassiner Sarastro. Elle dirigeait déjà la pointe meurtrière vers sa poitrine, lorsque Sarastro vint à sa rencontre. Il vit du premier coup d'œil le désarroi de la jeune fille. Elle se jeta vers lui et lui raconta tout.

– Calme-toi, dit le Pontife avec bonté. Le prince Tamino t'aime toujours et, s'il n'a pu te répondre, c'est qu'il subit l'épreuve du silence. Sa fermeté est admirable et j'espère qu'il aura le courage d'affronter les

autres épreuves avec autant de succès. Arme-toi de patience !

Tamino subit encore d'autres épreuves, de plus en plus difficiles, imposées par les prêtres des temples d'Isis et d'Osiris. Enfin l'heure de la dernière épreuve sonna. C'était la plus dangereuse.

Trois guerriers conduisirent le prince jusqu'au pied d'une montagne et s'arrêtèrent devant l'entrée béante d'une caverne dont on ne voyait pas le fond.

— Au bout de cette caverne, il y a un couloir qui communique avec une autre caverne au milieu de la montagne, dirent les guerriers. Cette autre caverne est pareille à un brasier, car le feu de la terre y pénètre par les fissures du sol et des parois. Tu devras traverser cette caverne ardente et parvenir à un second couloir qui te conduira à une dernière caverne presque entièrement remplie d'eau. Après l'avoir traversée, tu émergeras de l'autre côté de la montagne. Si tu parviens à sortir indemne de cette double épreuve, tu nous retrouveras à la sortie. As-tu assez de courage pour traverser le feu et l'eau ? Tu as encore le temps de refuser.

— J'accepte l'épreuve du feu et de l'eau ! répondit fièrement le prince Tamino.

— Et moi aussi. Je ne quitterai plus le prince d'un pas. C'était Pamina qui venait de parler. Malgré les consolations que lui avait prodiguées Sarastro, elle ne

se sentait plus la force d'attendre dans l'incertitude. Elle voulait retrouver coûte que coûte Tamino et partager avec lui ses épreuves. Ayant remarqué que le prince avait quitté le temple en compagnie de trois guerriers, elle les avait suivis jusqu'au pied de la montagne.

— Pamina ! s'écria le prince d'une voix tremblante, cette épreuve est trop dangereuse !

— Raison de plus de venir avec toi, répondit la jeune fille avec fermeté. Si nous périssons, nous périrons ensemble.

— Soit, que la lumière de la Vérité et la douceur de l'Amour triomphent des forces aveugles de la Nature, dit Tamino, fier du courage de sa fiancée.

La main dans la main, ils entrèrent dans la caverne. Elle était assez profonde et se terminait, en effet, par un étroit couloir. A mesure qu'ils progressaient, l'air devenait de plus en plus chaud. Au bout du couloir ils aperçurent une énorme tache rouge. C'était l'entrée de la caverne ardente. Respirant avec peine, ils s'en approchèrent à pas lents. La caverne présentait un aspect infernal. Des colonnes de feu montaient du sol vers la voûte. Des étincelles retombaient comme une pluie rouge de la voûte sur le sol. Des nuages de fumée écarlate flottaient dans l'air embrasé. Des exhalaisons sulfureuses, âcres et suffocantes, étreignaient la gorge.

— Comment peut-on traverser cette mer de feu ?

murmura Pamina en serrant la main de Tamino.

Le jeune homme hésita. Il ne voulait pas exposer sa compagne à pareil danger. Tout à coup il eut une idée. Il tira rapidement la flûte enchantée de sa poche et se mit à jouer. Les flammes s'écartèrent miraculeusement et les deux jeunes gens traversèrent indemnes la caverne entre deux murailles de feu.

Un second couloir les conduisit à la caverne remplie d'eau. La voûte de la caverne s'abaissait dans maints endroits jusqu'au niveau de l'eau, rendant impossible sa traversée à la nage.

Le prince eut de nouveau recours à la flûte enchantée. Aux premiers sons de celle-ci, les eaux s'écartèrent et les jeunes gens traversèrent la caverne entre deux murailles liquides. Un dernier couloir les mena vers la sortie où les attendaient déjà les trois guerriers.

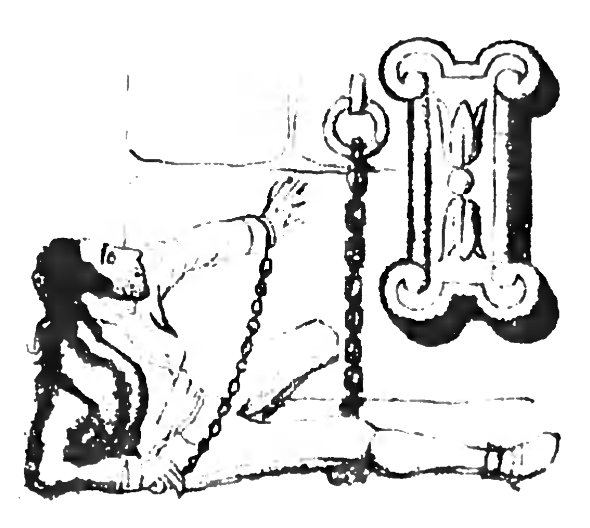
Apprenant aussitôt que le prince Tamino était sorti vainqueur de toutes les épreuves, la Reine de la Nuit tenta d'anéantir le temple où devait avoir lieu le mariage. A la faveur des ténèbres, elle s'introduisit dans le temple avec les trois fées qui la secondaient dans toutes ses entreprises. Elles se mirent en devoir d'ébranler les colonnes afin de faire tomber la coupole. Le temple vacilla mais ne s'écroula point, car le soleil, devançant l'heure habituelle de l'aurore, se leva tout à coup dans le firmament et illumina tout de ses rayons dorés. La Reine de la Nuit dut fuir précipitamment

avec ses compagnes.

Le mariage du prince Tamino et de la belle Pamina fut célébré avec grande solennité. Sarastro, assis sur un trône de cristal et entouré de prêtres, proclama la victoire de la lumière sur la nuit. Le chœur chanta la gloire d'Isis et d'Osiris et célébra la beauté, la vertu et la sagesse. Tamino fut uni pour toujours à Pamina. Telle était la volonté des dieux.



Fidelio[1]



IL y avait une fois, en Espagne, dans la province de Séville, un homme du nom de Florestan. Florestan était bon, intelligent et honnête. Il ne pouvait pas supporter l'injustice ni la méchanceté. Il aidait toujours son prochain, défendait les malheureux contre ceux qui les faisaient souffrir. Il y avait aussi à Séville un certain don Pizarro, gouverneur d'une prison. Ce don Pizarro était, au contraire, très méchant et prenait un malin plaisir à martyriser ses pauvres victimes. On disait même qu'il enfermait dans sa prison des gens innocents.

Florestan voulut mettre un terme aux agissements

---

1. Récit tiré de l'opéra « Fidelio », le seul ouvrage dramatique du compositeur allemand Ludwig van Beethoven (1770-1827), représenté pour la première fois à Vienne en 1814. Beethoven est le plus célèbre compositeur du XIX[e] siècle; on l'a appelé le « Titan de la Musique ».

criminels de don Pizarro. Il se mit alors à dénoncer ses forfaits. Mais, un jour, on apprit à Séville la disparition mystérieuse de Florestan. Don Pizarro répandit aussitôt le bruit que Florestan avait dû se tuer dans un accident. En réalité, il l'avait fait enlever, un soir, dans la rue, par des hommes masqués et l'avait enfermé dans le plus sombre et le plus humide des cachots de sa prison. Là, don Pizarro assouvissait sa vengeance en réservant à son ennemi une mort lente et cruelle : chaque jour, Florestan recevait de moins en moins d'eau et de nourriture.

Il n'y a pas de doute que Florestan serait finalement mort de soif et de faim s'il n'avait pas eu une femme très courageuse et qui l'aimait beaucoup. Elle s'appelait Léonore.

Après la disparition mystérieuse de son mari, Léonore décida de le retrouver et de le sauver coûte que coûte. Elle savait que don Pizarro ne pensait qu'à faire disparaître Florestan parce que celui-ci dénonçait ses crimes. Aussi eut-elle raison de supposer que son mari – s'il était encore en vie – ne pouvait se trouver que dans la prison de don Pizarro. Mais comment s'introduire dans une prison sans être un condamné ?

Léonore eut alors une idée aussi ingénieuse qu'audacieuse. Elle se travestit en jeune homme et alla s'engager comme aide chez le geôlier de la prison, Rocco. Bien entendu, elle changea de nom et se fit appeler

Fidelio.

Rocco, homme simple et bon quoique geôlier de son état, la prit volontiers à son service parce qu'il avait besoin d'un aide et qu'aucun jeune homme de la ville ne voulait travailler dans une prison, surtout une prison dont le gouverneur était don Pizarro.

Léonore, qui s'appelait maintenant Fidelio, travailla avec beaucoup de zèle pour entrer dans les bonnes grâces de Rocco. Elle transportait en s'essoufflant de gros paquets, faisait sans rechigner tout ce que le geôlier lui ordonnait de faire. Rocco apprécia tout de suite ce jeune homme diligent, qu'il était fort loin de supposer être une femme déguisée.

Rocco ne fut pas le seul à se tromper. Sa fille, Marceline, tomba amoureuse de Fidelio dès qu'elle le vit. En effet, Léonore, travesti en Fidelio, avait l'apparence d'un très beau jeune homme. Ce qui fit le malheur de Jaquino, le portier de la prison, qui rêvait d'épouser Marceline.

Léonore était assez gênée par cette situation ridicule qui ne fit que se compliquer lorsque le vieux Rocco, croyant que Marceline et Fidelio s'aimaient, déclara qu'il ne s'opposait pas à leur mariage. Fidelio (ou Léonore) en profita alors pour demander de l'avancement, soutenue, d'ailleurs, par Marceline.

— Mon père, dit cette dernière, ne pourrais-tu pas solliciter pour ton futur gendre l'emploi d'aide-geôlier ?



Les flammes s'écartèrent miraculeusement. Page 28.



Les flammes s'écartèrent miraculeusement. *Page 28.*

— C'est un rude emploi, répondit Rocco en soupirant. Je ne suis pas sûr que le jeune Fidelio soit capable de supporter la vue des malheureux enfermés dans les cachots souterrains. Il y en a un, par exemple, qu'on tient au secret et que l'on torture en silence en le privant de nourriture et d'eau. Il agonise lentement chaque jour ! Cela me serre le cœur à moi-même et pourtant, il y a des années que je suis geôlier !

« Ne serait-ce pas Florestan, mon cher mari ? » se demanda Léonore en pâlissant.

— Non, Rocco, je n'ai pas peur de descendre dans le souterrain, dit-elle. Je voudrais t'y accompagner.

Son intention était de pouvoir pénétrer dans les cachots pour retrouver son mari. Elle eut, cependant, une autre idée encore :

— Pourquoi ces malheureux restent-ils toujours dans l'obscurité ? Pourquoi ne leur permettrais-tu pas de sortir dans la cour de la prison pour prendre un peu l'air ? Cela se pratique dans les autres prisons.

— En effet, père, renchérit Marceline, Fidelio a raison. Il faut avoir pitié de ces malheureux ! Permets-leur de sortir un peu dans la cour.

— Je voudrais bien le faire, mais don Pizarro serait très fâché contre moi s'il l'apprenait.

— Mais il n'est pas là ! Il ne rentrera que ce soir.

Fidelio et Marceline insistèrent tant que le bon Rocco accepta de faire sortir les prisonniers dans la

cour pour quelques minutes seulement.

Léonore espérait voir parmi eux son mari. Mais elle eut beau examiner les divers groupes de prisonniers sortis de leurs cachots, elle n'y vit point Florestan. Où était-il donc ? S'était-elle trompée ? Ne se trouvait-il pas dans cette prison ? Le méchant Pizarro le cachait-il dans un cachot secret ? Ou l'avait-il même déjà tué ?

Les malheureux prisonniers étaient très heureux de retrouver le soleil au-dessus de leur tête, mais leur bonheur ne fut que de très courte durée. Don Pizarro, dont on n'attendait le retour que vers le soir, revint à l'improviste dans la prison.

En voyant les prisonniers qui se promenaient dans la cour, le gouverneur entra dans une grande colère. Il ordonna aux gardes, qui veillaient près des remparts, de chasser les malheureux avec les crosses de leurs fusils pour qu'ils rentrent vite dans le souterrain. Puis il réprimanda Rocco avec véhémence. Enfin don Pizarro demanda le courrier et se mit à parcourir rapidement les lettres qu'on lui avait adressées.

Une lettre sans signature attira aussitôt son attention et le fit blêmir. Il était dit dans cette lettre anonyme que don Fernando, ministre du roi, prévenu que des innocents étaient détenus dans la prison, se proposait de faire incessamment une inspection et de visiter chaque détenu.

Cet avertissement plongea don Pizarro dans un

grand embarras. Qu'allait-il faire maintenant ? Il avait enfermé secrètement Florestan dans un cachot où celui-ci agonisait lentement, privé de nourriture. Florestan n'était même pas inscrit sur les registres de la prison. Le ministre comprendrait aussitôt que cet homme était innocent. Alors don Pizarro eut une idée infernale : tuer son ennemi avant l'arrivée du ministre du roi. Rocco pourrait, peut-être, se charger de la besogne moyennant une somme d'argent.

Don Pizarro appela alors le geôlier et lui déclara en baissant la voix que, pour des raisons d'État, on devait faire disparaître un des prisonniers sans que personne le sût. Il ajouta que l'ordre venait du roi d'Espagne lui-même et montra à Rocco une bourse remplie d'écus d'or.

– De toute façon cet homme, comme tu le sais, mourra bientôt de faim. Le tuer aujourd'hui abrégerait ses souffrances, ajouta-t-il avec perfidie.

Mais l'honnête geôlier refusa. Assassiner les prisonniers n'entrait pas dans ses fonctions.

– Si tu ne veux pas le faire, dit don Pizarro, un autre s'en chargera. Cependant, je t'ordonne de descendre dans le cachot de ce prisonnier et d'y creuser rapidement une tombe. Le temps presse. Tu peux prendre Fidelio pour t'aider.

Léonore se doutait que quelque chose se tramait. Quel était ce mystérieux entretien entre le gouverneur

et son geôlier ? Pourquoi lui offrait-il de l'argent ? Pourquoi l'autre refusait-il de le prendre ? Elle les épiait de loin mais n'entendait pas leurs paroles. Son cœur se serra plus fort encore lorsque Rocco lui dit de prendre une pelle et de descendre avec lui dans le souterrain. Qu'allait-il donc se passer ? Pour quelle étrange besogne se rendaient-ils dans la partie la plus secrète de la prison ?

Armés d'une pelle et d'une pioche, ils descendirent les marches de l'escalier qui conduisait dans le souterrain. Là, ils suivirent des couloirs obscurs sur les parois desquels suintait l'eau. Léonore, dégoûtée, crut voir des chauve-souris remuer dans l'ombre. Rocco éclairait le chemin avec une lanterne. Enfin ils s'arrêtèrent devant la dernière porte du couloir. Le geôlier choisit une clé et ouvrit la porte, qui s'ouvrit avec un grincement plaintif. Ils pénétrèrent en se courbant dans le cachot. Léonore distingua avec peine la silhouette d'un homme allongé sur son grabat.

— C'est là ! murmura Rocco. Creusons une tombe au milieu de ce cachot.

— Quoi ? Il est déjà mort ? demanda Léonore en pâlissant.

— Non, mais il le sera bientôt. Il dort pour l'instant.

« Mon Dieu ! » pensa la malheureuse jeune femme. « Est-ce Florestan ou un autre prisonnier ? Je le saurai peut-être dans quelques instants ! »

En entendant le bruit de la pioche qui mordait le sol du cachot, l'homme étendu sur le grabat se réveilla enfin et se mit sur son séant. On entendit le cliquetis de sa chaîne.

— A boire, à boire ! râla le prisonnier.

Léonore reconnut aussitôt la voix de son mari. Un nuage passa devant ses yeux et elle s'appuya contre le mur pour ne pas perdre connaissance.

— Tiens, on dirait que tu te sens mal ! lui dit alors Rocco avec étonnement. Pourquoi donc veux-tu devenir aide-geôlier ? Ce travail demande des nerfs solides.

— Ce n'est rien. C'est passager. Donne-lui à boire !

— Don Pizarro m'a défendu de lui donner de l'eau.

— Donne-lui autre chose, alors !

— C'est une idée. J'ai encore un peu de vin dans une petite bouteille que je transporte toujours dans ma poche. On ne m'a pas défendu de lui donner du vin.

Le bon geôlier tendit la bouteille au prisonnier qui s'en empara avec avidité.

— Merci, geôlier, merci ! murmura-t-il. Je t'ai entendu prononcer le nom de don Pizarro. Serait-il le gouverneur de cette prison ?

— Oui, c'est lui.

— Et cette tombe que vous creusez, serait-elle pour moi ?

— Hélas, oui ! Les ordres sont les ordres. Don

Pizarro nous a ordonné de la creuser.

– L'infâme ! dit Florestan avec amertune. Je n'ai pas peur de la mort. Je n'ai qu'un regret. C'est celui de ne plus revoir Léonore, ma femme chérie ! Quant à don Pizarro, j'ai voulu dénoncer ses forfaits au grand jour et c'est ma mort qu'il va ajouter aujourd'hui à ses autres crimes !

– Tu ne te trompes point ! dit une voix qui les fit tous tressaillir.

Un homme masqué se tenait à la porte. La lame d'un poignard brillait dans sa main. Il entra alors dans le cachot et fit signe à Fidelio de sortir.

– Va-t'en, jeune homme ! Tu es de trop.

Léonore fit semblant de s'en aller, puis se jeta brusquement derrière une colonne.

– Enfin, Florestan, ta dernière heure est venue ! Je voulais que tu agonises encore quelques jours, sans boire ni manger, mais les circonstances m'obligent à raccourcir ton supplice. Je vois que ta tombe est prête. Eh bien, il ne me reste plus qu'à me venger.

L'homme arracha alors son masque. C'était don Pizarro. Une joie féroce se lisait sur son visage grimaçant. Il s'approcha de son malheureux prisonnier et leva son bras armé du poignard. Mais il n'eut pas le temps de l'abaisser. Rapide comme l'éclair, Léonore sortit de sa cachette et se plaça devant son mari en jetant un cri déchirant.

Abasourdi d'abord par cette apparition inattendue, don Pizarro voulut l'écarter.

— Va-t'en, Fidelio. C'est lui que je dois frapper !

— Eh bien, frappe d'abord sa femme, car je ne suis pas Fidelio, je suis Léonore !

Florestan, Rocco et don Pizarro restèrent un instant muets d'étonnement. Mais don Pizarro se ressaisit le premier.

— J'admire ton courage, mais je ne céderai pas devant la femme de Florestan. Si tu veux mourir, je te tuerai avec lui. Il y a de la place pour deux dans cette tombe.

Il leva de nouveau le bras, visant cette fois Léonore, mais dut reculer sous la menace du pistolet que la jeune femme venait de braquer sur lui.

— Un seul pas, dit-elle froidement, et tu es mort !

Au même instant on entendit le clairon à la tour de la prison.

— Serait-ce déjà le ministre ? murmura don Pizarro en blêmissant.

Alors Rocco s'élança hors du cachot et monta les escaliers, aussi vite que le lui permettaient ses vieilles jambes, pour appeler du monde.

En effet, don Fernando, le ministre du roi d'Espagne, venait de pénétrer dans la cour d'honneur du château, accompagné de nombreux officiers. Rocco se précipita vers le ministre et le mit rapidement au courant de ce

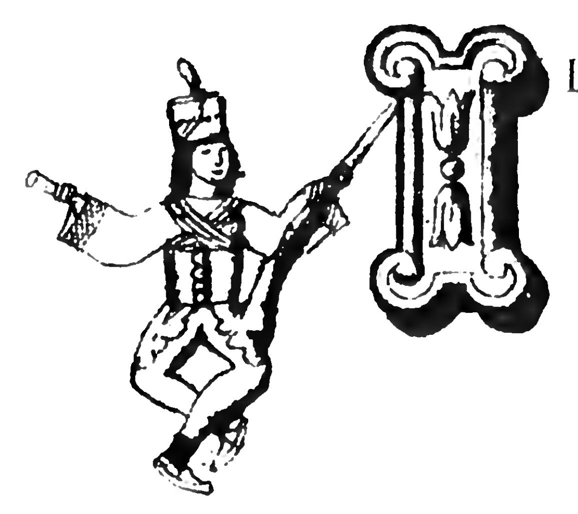
qui se passait dans le souterrain. Don Fernando envoya aussitôt des gardes pour amener don Pizarro, Florestan et sa vaillante femme.

Le ministre avait depuis longtemps entendu parler de l'honnête Florestan et fut très content d'apprendre qu'il n'était pas mort dans un accident, comme le bruit en avait couru à Séville. Sa colère fut grande en apprenant le supplice que lui avait réservé don Pizarro. Il fit venir aussi les autres prisonniers et découvrit qu'il y avait encore plusieurs innocents que le méchant gouverneur détenait dans sa prison. Tant d'injustice méritait une punition immédiate et le ministre ordonna de jeter sur-le-champ don Pizarro dans le cachot où avait été enfermé Florestan.

Tout le monde loua le courage admirable de Léonore, qui n'avait pas hésité à se travestir en jeune homme et à travailler dans une prison pour sauver son mari. Bientôt toute la ville fut au courant de cet exploit. Une grande foule enthousiaste se rassembla le soir sous les fenêtres de leur maison pour les acclamer.



Le Tireur libre[1]



IL y avait une fois en Bohême un chasseur du nom de Max qui aimait tendrement la fille d'un garde-chasse, la belle Agathe. Agathe aimait Max avec autant de tendresse. Le père de la jeune fille, le vieux Kuno, le considérait déjà comme son futur beau-fils. Ils étaient donc fiancés, mais pour que le mariage eût lieu il fallait, d'après l'étrange coutume de ce pays (notre histoire remonte au Moyen Age), que Max devînt le « roi des tireurs ». Or, pour mériter ce titre, il devait sortir vainqueur d'un concours de tir entre les meilleurs chasseurs du canton en présence du duc de Bohême

---

1. Ce conte est tiré d'un des plus célèbres opéras allemands : « Le tireur libre », plus connu en France sous son titre original : « Freischütz ». C'est le chef-d'œuvre de Weber (1786-1836), compositeur romantique allemand. Il fut représenté pour la première fois à Berlin en 1821.

lui-même. Dans un pays aussi riche en forêts que la Bohême et où la chasse était fort en honneur, les tireurs d'élite jouissaient d'une considération particulière.

On disait que Max était le meilleur tireur de la région et, par conséquent, candidat probable au titre convoité. Ainsi, pour beaucoup de gens, son mariage avec Agathe était-il chose faite. Quelle ne fut pas la surprise générale lorsqu'aux épreuves préliminaires Max visa mal, plus mal que jamais ! Était-ce parce que la chance l'avait abandonné ? Était-ce à cause de l'émotion et de la crainte d'échouer ? Il ne le savait pas lui-même, mais le vainqueur aux épreuves préliminaires fut Kilian, un jeune paysan.

Au moment où commence notre récit, une foule bruyante de paysans, de chasseurs et de visiteurs, venus des environs pour assister aux compétitions, s'était rassemblée devant l'auberge du village pour fêter le vainqueur des épreuves préliminaires qui venaient de s'achever. Des rondes se formèrent et les villageois dansèrent joyeusement en chantant des airs populaires, accompagnés de violons et de trompettes.

Tout le monde était gai, sauf le malheureux Max. Les chasseurs, surtout Kilian, le vainqueur de la journée, se moquaient de lui. Pourtant ce n'étaient pas leurs moqueries qui l'affectaient le plus, mais la pensée qu'il ne pourrait pas se marier avec la belle

Agathe s'il ne triomphait pas de tous ses rivaux le lendemain. En effet, c'était le lendemain que devaient avoir lieu les épreuves définitives en présence du duc de Bohême pour mériter le titre du « roi des tireurs ». La malchance qui s'était abattue sur Max durant les épreuves préliminaires lui inspirait les plus sombres appréhensions. Kuno, le père d'Agathe, eut beau essayer de les dissiper, il ne parvint pas à le consoler.

Quand la fête fut terminée et que les derniers sons des violons eurent cédé la place au grand silence du soir; quand les gens, formant des groupes, se furent retirés dans leurs demeures, Max resta seul, assis tristement devant l'auberge. Il savait qu'Agathe l'attendait avec impatience. Mais qu'allait-il lui dire ? De quoi pouvait-il lui parler si ce n'est de ses mortelles inquiétudes ? Il était tellement plongé dans ses méditations qu'il ne remarqua pas que quelqu'un s'était approché de lui.

— Tu es bien pensif, dit une voix à son oreille. Peut-être y a-t-il un remède à tes soucis ?

Max frissonna involontairement en reconnaissant celui qui venait de lui adresser la parole. C'était Caspar, le valet de chasse. Il jouissait d'une assez mauvaise réputation. On chuchotait dans le village qu'il avait de mystérieux rapports avec le diable.

— Que veux-tu dire ? demanda Max.

— Tu es victime d'un mauvais sort. Il n'y a que la

sorcellerie qui puisse le déjouer. Ainsi, il existe des balles qui ne manquent jamais leur but, répondit Caspar en s'asseyant à côté de lui.

— Quelles sont donc ces balles ?

— Des balles magiques. Je vois que tu ne me crois pas. Eh bien, essaye mon fusil pour voir.

Caspar lui tendit son fusil. Max le prit en hésitant.

— Vois-tu ce point noir, très haut dans le ciel ? C'est peut-être un aigle. Tire dans sa direction sans viser. Tu apprécieras toi-même le résultat.

Max prit le fusil et tira dans le ciel sans viser. Quelques instants après, à sa grande surprise, un aigle s'abattit à ses pieds.

— La balle qui a frappé cet aigle est magique, dit le valet de chasse.

— Où trouve-t-on ces balles ? murmura Max en pâlissant.

Une lueur de joie méchante passa dans les yeux de Caspar.

— Ces balles sont fondues à minuit dans la Gorge aux Loups. Allons-y ce soir. Si tu entres en possession de quelques-unes d'entre elles, ta victoire est assurée. Le duc te proclamera « roi des tireurs ».

— Chez qui se procure-t-on ces balles ? demanda Max d'une voix craintive.

— Chez le Chasseur noir.

— C'est ainsi qu'on appelle le diable, dit Max. Non,

je ne veux pas de ton offre !

– Si tu refuses, tu le regretteras toute ta vie ! Ta malchance te poursuivra demain, tu ne deviendras pas le roi des tireurs, tu ne te marieras point avec Agathe car, d'après la vieille coutume, elle ne peut épouser que le vainqueur. Au revoir !

Caspar fit mine de partir.

– Non, attends ! s'écria Max en le retenant par la manche. J'accepte ! Je serai à minuit dans la Gorge aux Loups.

Pendant que Max parlait à Caspar, Agathe l'attendait toujours avec impatience. Elle avait hâte d'avoir de ses nouvelles. Sa cousine, la joyeuse Annette, essayait de la distraire par son verbiage, mais les paroles de la jeune fille n'arrivaient pas à la détacher des pensées qui l'accablaient.

– Pour rien au monde je ne voudrais devenir la fiancée d'un autre ! s'écria-t-elle. Et pourtant j'ai de mauvais pressentiments. Pourquoi Max se fait-il attendre ? Que lui est-il arrivé ?

Elle ouvrit la fenêtre. La nuit était tiède, la lune éclairait la campagne. Agathe essaya de prier la Sainte Vierge pour apaiser ses inquiétudes. Soudain elle aperçut Max qui marchait d'un pas pressé, l'air soucieux.

– Max ! lui cria-t-elle alors. Max, as-tu triomphé au tir aujourd'hui ?

— Non, je n'ai pas eu de chance, mais j'en aurai demain.

— Tu sembles pressé ! Où vas-tu donc ?

— J'ai tué un cerf dans la Gorge aux Loups, il faut que j'aille le chercher ce soir, mentit Max. Et, sans attendre la réponse de sa fiancée, il partit en courant.

Agathe et Annette étaient horrifiées. On disait que la nuit, le Chasseur noir errait dans la Gorge aux Loups. La malédiction pesait sur tous ceux qui avaient le malheur de le rencontrer.

Il faisait déjà très sombre lorsque Max arriva dans la Gorge aux Loups. La lune s'était cachée derrière les nuages. Un vent violent sifflait à ses oreilles, annonçant l'approche de l'orage. Des hurlements étranges se faisaient entendre de temps en temps, tantôt lointains, tantôt tout proches, sans que Max pût comprendre d'où ils provenaient. Les oiseaux de nuit lui frôlaient le visage de leurs ailes. Il lui sembla même que les ombres blanches des fantômes surgissaient tout à coup au milieu de la nuit et flottaient autour de lui. Son sang se glaçait dans ses veines.

Caspar avait précédé Max dans la Gorge aux Loups pour rencontrer le Chasseur noir. Les gens avaient raison de soupçonner Caspar. Il avait, en effet, vendu son âme au diable. Mais son dernier jour de liberté était arrivé.

— Je suis venu pour t'implorer de m'accorder un

délai, dit Caspar en tremblant de tous ses membres.

— Non, répondit le diable. Demain tu seras damné ! Tu m'as vendu ton âme.

— Pitié ! Donne-moi un délai ! En revanche, je t'offre une autre âme ! insista Caspar. Dans quelques instants, un jeune chasseur viendra ici pour te demander des balles magiques. C'est moi qui l'ai persuadé de s'adresser à toi. Tu n'auras qu'à lui imposer tes conditions.

— D'accord, dit le Chasseur noir. Qu'il vienne !

Malgré la peur que lui inspirait tout ce qu'il entendait et tout ce qu'il voyait dans la Gorge aux Loups, Max parvint à la grotte où le Chasseur noir fondait ses balles magiques. Des reflets rouges dansaient sur la paroi rocheuse. Avant qu'il ait eu le temps d'y pénétrer, Max entendit la voix de sa mère; elle le mettait en garde et l'implorait de revenir sur ses pas. Il s'arrêta interdit sur le seuil. D'où venait donc cette voix ? Était-ce vraiment l'esprit de sa mère qui lui parlait ?

— Je connais le but de ta visite, dit alors le Chasseur noir. Voici mes conditions : je t'offre sept balles magiques. Tu peux utiliser les six premières comme tu voudras, la septième m'appartient.

Et comme Max hésitait, troublé par la voix de sa mère, le diable lui fit voir sur le mur de la caverne une vision hallucinante. C'était Agathe qui, apprenant

la défaite de Max au tir, se noyait de désespoir dans un torrent.

— J'accepte vos conditions ! s'écria alors Max terrifié. Donnez-moi vite ces balles magiques pour que je sois victorieux demain.

Le lendemain Agathe se leva tôt pour se préparer au mariage. D'après la vieille coutume, elle devait épouser celui qui serait proclamé le « roi des tireurs ». Elle venait de passer une très mauvaise nuit, harcelée par des cauchemars. Dans son sommeil, elle s'était vue transformée en colombe, puis elle avait vu Max qui tirait sur la colombe. Sa cousine Annette tenta vainement de dissiper ses craintes.

— La seule chose qui pourrait peut-être me consoler, dit Agathe, c'est la prédiction du bon ermite.

— Quel ermite, quelle prédiction ? demanda Annette.

— Un brave ermite, un saint homme, habite dans la forêt voisine. Je l'ai rencontré avant-hier. Après m'avoir posé plusieurs questions sur ma vie, il m'a dit que si je cours un danger avant le mariage, ma couronne nuptiale me préservera de ce danger. Je ne sais pas ce qu'il a voulu dire au juste, mais il était si gentil que je suis tentée de le croire.

A ce moment des jeunes filles apportèrent la boîte devant contenir la couronne de mariée. Agathe ouvrit la boîte et poussa un cri d'horreur : elle contenait une couronne mortuaire.

Par quel infernal sortilège cette couronne mortuaire avait-elle remplacé la couronne nuptiale ? Tout le monde était consterné et se regardait avec effroi.

— Il va nous arriver un malheur, murmura Agathe en sanglotant. Depuis hier soir j'ai de mauvais pressentiments !

Les jeunes filles qui l'entouraient voulurent la consoler en promettant de lui apporter une véritable couronne de mariée, mais Agathe les écoutait à peine. Elle pensait à Max. Que faisait-il en ce moment ?

Or, en ce moment, Max venait d'arriver avec d'autres tireurs d'élite dans la clairière où Ottokar, le duc de Bohême, avait fait planter sa tente pour présider le concours de tir. De longues tables étaient dressées près de la tente princière, avec toutes sortes de victuailles et force bouteilles de vin, afin de fêter la victoire de celui qui serait le roi des tireurs.

La forêt était calme. Les oiseaux, qui gazouillaient avec insouciance avant l'arrivée des chasseurs, partirent à tire-d'aile dès que les premiers coups de feu eurent retenti. Les concurrents infortunés étaient éliminés les uns après les autres et c'est, finalement, Max qui resta comme étant le tireur le plus émérite. Il étonnait tout le monde par son adresse. Jamais personne dans le pays n'avait fait preuve d'un tel coup d'œil. Ses balles allaient droit au but sans dévier d'un pouce. Le duc et tous les chasseurs

étaient émerveillés et n'en croyaient pas leurs yeux.

Max avait tiré six des sept balles magiques qu'il possédait; il lui en restait encore une, la septième... D'après les conditions du Chasseur noir, elle appartenait à celui-ci.

– Eh bien, dit le duc de Bohême à Max, c'est toi, sans doute, qui seras le roi des tireurs. Il te reste, cependant, encore une septième balle à tirer pour mériter ce titre. Vois-tu la colombe perchée là-bas sur le buisson au bout de la clairière ? Essaye donc de l'abattre !

Max visa et tira. Ce qui se passa alors se déroula avec une rapidité incroyable, laissant tout le monde dans la plus grande perplexité.

Max avait visé la colombe, mais à peine venait-il de presser sur la gâchette de son fusil qu'Agathe apparut derrière le buisson. Tous les chasseurs se lancèrent aussitôt vers la jeune fille, étendue à terre. Mais elle était intacte. A côté d'elle se tenait l'ermite, qu'elle avait rencontré l'avant-veille dans la forêt. Au même instant, à la surprise générale, Caspar, qui s'était hissé sur un arbre pour regarder le concours de tir, s'écroula sur le sol, frappé par la balle de Max. Il proféra une malédiction et mourut.

Personne ne remarqua le Chasseur noir, qui s'empara alors de l'âme damnée de Caspar et l'emporta avec lui dans la Gorge aux Loups. Personne ne comprit ce qui

s'était passé. Personne ne vit comment l'ermite avait fait dévier la septième balle magique que le Chasseur noir destinait à Agathe en la faisant glisser sur la couronne nuptiale; ce que voyant, le Chasseur noir, furieux, la dirigea promptement vers Caspar, perché sur son arbre. Ainsi le diable ne parvint-il pas à faire tuer la jeune fille par son propre fiancé.

Tout le monde fut très heureux d'apprendre qu'Agathe venait d'échapper par miracle à une mort certaine.

— Max, dit alors le duc de Bohême, je te déclare roi des tireurs. En récompense de tes prouesses, tu pourras te marier avec la belle Agathe ! Mais peux-tu m'expliquer la mort de Caspar ?

Agathe crut qu'elle allait défaillir de joie, mais son sourire se figea bientôt sur ses lèvres. Quelque chose se passait dans la cœur de Max. Au lieu de se réjouir comme tous les autres, il paraissait triste et anxieux.

— Je ne peux pas expliquer la mort de Caspar, dit-il enfin en baissant les yeux, mais je peux vous dire pourquoi je ne mérite pas le titre de roi des tireurs !

— Explique-toi, s'écria Ottokar étonné.

— Si j'ai fait preuve de tant d'adresse au tir, c'est parce que mes balles étaient magiques. Je les ai empruntées hier soir au Chasseur noir dans la Gorge aux Loups.

Le duc de Bohême ne cacha pas son indignation. Cependant, dominant sa colère, il demanda :

— Pourquoi as-tu fait cela ?

— Par amour pour Agathe ! Je ne voulais pas la perdre. Il fallait absolument que je triomphe au concours de tir.

Et Max raconta alors tout ce qui s'était passé la veille : comment Caspar l'avait tenté devant l'auberge du village et comment il s'était rendu dans la Gorge aux Loups pour recevoir les sept balles magiques des mains du diable.

Le duc était déjà sur le point de le condamner à l'exil, lorsque l'ermite qui avait sauvé Agathe s'approcha de lui.

— Pourquoi veux-tu châtier ce malheureux ? demanda le saint homme. Ne t'a-t-il pas tout avoué lui-même ? Il n'aurait tenu qu'à lui de garder le silence. S'il a eu recours à l'aide du Chasseur noir, c'est parce qu'il aime Agathe et parce qu'Agathe l'aime. Le coupable, ce n'est pas lui, mais cette vieille et cruelle coutume qui veut que la jeune fille épouse le vainqueur au concours de tir. Est-il juste que l'adresse d'un chasseur soit plus importante que l'amour sincère qui unit deux fiancés ? Est-il noble de forcer une jeune fille à se marier avec un roi des tireurs qu'elle n'aime pas, tout en l'arrachant au fiancé que son cœur s'est choisi ? Je connais Agathe. C'est une jeune fille simple et pure. Si tu châties Max, Agathe en souffrira autant que lui. Mérite-t-elle ce châtiment ?

Abroge cette coutume barbare et fais enfin triompher la justice !

Le duc de Bohême fut vivement frappé par les paroles du bon ermite. Il reconnut la justesse de ses remarques et rendit hommage à sa sagesse.

— Lorsqu'une coutume a perdu sa valeur, il faut avoir le courage de la changer, déclara-t-il en s'adressant à l'assistance. Dès aujourd'hui, je proclame qu'un mariage ne sera plus le prix des concours de tir. Quant à Max, je lui pardonne de nous avoir trompé en usant de balles magiques, parce qu'il l'a fait par amour pour Agathe mais, pour le punir d'avoir failli à son devoir de tireur d'élite, je ne lui permets d'épouser Agathe que dans un an. Ce délai passé, je serai heureux de conduire moi-même Agathe vers l'autel dans l'église de son village pour la marier avec Max.

La décision du duc de Bohême fut saluée par des cris de joie et des coups de feu tirés en l'air. Le duc invita alors tout le monde à prendre place aux tables dressées près de sa tente pour fêter le roi des tireurs. On mangea et on but gaiement en parlant surtout des étranges événements qui avaient marqué les compétitions de ces deux dernières journées. Il est inutile d'ajouter que Max et Agathe étaient les plus joyeux de tous.



Guillaume Tell[1]



OUS savez, sans doute, que la Suisse est un joli pays, hérissé de montagnes et parsemé de lacs, où il est agréable de pratiquer le ski et de manger du chocolat. Le chocolat suisse est vraiment délicieux. Le fromage l'est, d'ailleurs, aussi. Eh bien, ce pays n'a pas toujours été heureux et paisible comme aujourd'hui ; ses enfants n'ont pas toujours mangé du chocolat et du fromage. Et si vous saviez ce qui est arrivé au jeune fils de Guillaume Tell... Mais cela fait déjà partie de l'histoire que je vais vous raconter.

Figurez-vous qu'il y a à peu près sept siècles, ce petit pays, qui semble si prospère et attire tant de touristes,

---

1. Récit tiré de l'opéra « Guillaume Tell » de Rossini (1792-1868), un des plus grands compositeurs italiens. Cette œuvre fut représentée pour la première fois à l'Opéra de Paris en 1829.

se trouvait sous la domination étrangère. Les Suisses, qu'on appelait à cette époque Helvètes, étaient gouvernés par les baillis du Saint-Empire romain germanique. Ces baillis abusaient de leur pouvoir et se faisaient remarquer par leur tyrannie. Les malheureuses populations des cantons helvétiques, car la Suisse avait toujours été partagée en cantons, ne pensaient qu'à secouer le joug des tyrans détestés. Un jour, nous dit la légende, elles y parvinrent grâce à un homme courageux. Comment ? Vous l'apprendrez à la fin de ce récit.

Ainsi, il y a bien, bien longtemps de cela, au début du XIVe siècle, une fête champêtre se déroulait sur les rives du lac des Quatre-Cantons. Des bergers, des pêcheurs et des paysans dansaient, chantaient et s'amusaient joyeusement. Le vénérable Melchthal, vieillard aimé et respecté de toute la population du canton, dont il était d'ailleurs le chef, assistait à la fête. Son fils Arnold se trouvait également là. Mais Arnold ne s'amusait pas comme tout le monde. Il paraissait triste et soucieux. Pour ne pas danser, il se retira au bord du lac où il rencontra son ami Guillaume Tell. Ce dernier avait la réputation d'être le plus habile arbalétrier de la région. Surpris par l'attitude d'Arnold, Guillaume Tell lui demanda la raison de sa tristesse :

— Eh bien, pourquoi ne t'amuses-tu pas comme tout le monde ?

Arnold essaya d'éluder la question et répondit que c'était un malaise passager. Tell regarda le jeune homme dans le fond des yeux et murmura avec un sourire amer :

— Peut-être n'oses-tu pas te réjouir et danser quand ta patrie est esclave ? Peut-être penses-tu que notre insouciance est monstrueuse ? Chaque jour de nouveaux malheurs s'abattent sur le pays. Le bailli Gessler est un tyran. Il ne gouverne pas comme devrait le faire un magistrat intègre, mais oppresse l'Helvétie avec une rare cruauté !

— Non, je ne pense pas cela, répondit Arnold en baissant la tête. Il est vrai que je hais Gessler tout autant que toi, mais que veux-tu qu'on fasse ? Il est le plus fort. Il a ses soldats, il peut nous écraser quand il le veut et noyer dans le sang la moindre velléité de résistance. La révolte ne peut qu'attirer de nouveaux malheurs.

— Tu n'es pas sincère, dit Guillaume Tell en fronçant les sourcils. Tu es un homme courageux. Tout le monde respecte ton père, le sage Melchthal. Il ne t'a pas élevé dans la crainte servile du tyran, mais dans l'amour de ta malheureuse patrie. Si tu ménages le tyran aujourd'hui, si tu as osé entrer à son service, c'est bien pour une autre raison !

— Que veux-tu dire ? demanda Arnold en rougissant.

— On dit que tu es amoureux de la princesse Mathilde.

— C'est vrai. Je ne le cache pas. Mais je l'aime sincèrement.

— Malheureux ! Mathilde est la fille de Gessler.

— Mathilde est une jeune fille bonne et honnête, qui ne ressemble pas à son père !

— Mais son père est le tyran qui oppresse ta patrie ! répliqua Tell. Je comprends maintenant la raison de ta tristesse. D'une part, tu aimes ta patrie, de l'autre tu aimes Mathilde. Ces deux sentiments s'opposent et ne peuvent cohabiter dans ton cœur.

Sans répondre, Arnold s'éloigna vers la forêt. Il venait à peine de quitter l'endroit où se déroulait la fête que des cris angoissés retentirent de la direction opposée. Les chants cessèrent aussitôt. Les danseurs interrompirent leurs danses. Tout le monde se tourna vers un homme qui courait, les cheveux en désordre, les yeux hagards. C'était Leuthold, un vieux pâtre de la région.

— Mes amis, s'écria le malheureux, sauvez-moi ! Un des soldats de Gessler voulait maltraiter ma fille. Je l'ai frappé alors avec une hache. Je me suis enfui avant que les autres soldats ne s'emparent de moi, mais ils sont à mes trousses. Dans quelques instants ils seront là. Sauvez-moi !

— Que pouvons-nous faire pour toi ? demanda un

paysan. Si nous te cachons dans une de nos cabanes, ils fouilleront partout et te trouveront. Ils puniront sévèrement celui qui t'aura caché.

— Faites-moi passer de l'autre côté du lac ! supplia Leuthold. — Ruodi, ajouta-t-il en s'adressant à l'un des assistants, Ruodi, tu me connais, tu es un pêcheur expérimenté. Sauve-moi, fais-moi gagner l'autre rive du lac dans ta barque.

Mais Ruodi hocha tristement la tête.

— Hélas, mon ami, je ne puis rien faire par un temps pareil. Regarde ! Le ciel est couvert de gros nuages, un vent impétueux souffle du nord, le lac se hérisse de vagues menaçantes. Dans quelques instants la tempête va se déchaîner. Si nous essayons de traverser le lac, il y a peu de chances pour que nous arrivions à l'autre rive. La barque va sombrer et nous serons engloutis tous les deux par les flots !

— Ils seront là dans quelques instants, balbutia Leuthold. Ils vont me prendre. Ils me tueront. Vous le savez. Ils sont sans pitié !

Un silence accablant suivit ses paroles. Les regards, gênés et honteux, se détournaient du malheureux pâtre que les soldats de Gessler allaient massacrer dans quelques instants.

— Leuthold, viens vite avec moi avant qu'il ne soit trop tard. Je te ferai gagner l'autre rive malgré la tempête.

Toutes les têtes se relevèrent. Tous les yeux convergèrent vers celui qui venait de parler. C'était Guillaume Tell.

Pleurant de joie, Leuthold courut vers son sauveur.

Guillaume poussa alors une barque dans l'eau, y fit monter le vieux pâtre et, saisissant les avirons, rama vigoureusement vers le milieu du lac. A ce moment les premiers éclairs sillonnèrent le ciel, suivis très vite par les roulements assourdissants du tonnerre. Les vagues affolées, mues par une force aveugle, soulevèrent des murailles liquides autour du frêle esquif, l'arrachèrent à la surface du lac, le hissèrent sur les crêtes mouvantes des flots, tentèrent de l'avaler, de le noyer dans les abîmes qui s'ouvraient au milieu des eaux. Mais Guillaume Tell faisait tout ce qu'il pouvait pour empêcher la barque de chavirer.

La foule, massée sur le rivage, regardait en silence le combat de la barque avec le lac. Les femmes priaient, les enfants pleuraient. C'était surtout Jemmy le jeune fils de Tell, qui semblait le plus ému. Et cependant, il ne pouvait s'empêcher d'être, en même temps, très fier de son héroïque papa.

Tout à coup, le bruit métallique des armures obligea la foule à regarder d'un autre côté. Les soldats de Gessler, qui poursuivaient Leuthold, venaient d'arriver. Ils avaient à leur tête Rodolphe, le lieutenant de Gessler.

— Où est Leuthold ? demanda celui-ci d'une voix

autoritaire.

Il n'y eut pas de réponse.

— Je vous demande où est Leuthold ? Ce pâtre a frappé un de nos soldats avec une hache. Il mérite la mort. Celui qui lui donnera asile la mérite aussi. Où est cet homme ?

Le même silence glacial suivit ses paroles.

Rodolphe regarda attentivement autour de lui. La haine se lisait dans tous les yeux. Il remarqua, cependant, que certains jetaient des regards furtifs vers le lac. Il scruta l'horizon et aperçut un point noir qui dansait sur les flots.

— Il s'est enfui à travers le lac ! s'écria-t-il. Mais c'est un pâtre, il est incapable d'affronter le lac par un temps pareil. Quelqu'un l'aide à se sauver. Je distingue, d'ailleurs, deux hommes. Qui est le second ? Dites-moi qui est dans cette barque avec Leuthold ! Vous le savez ! J'exige q'on me dise son nom.

Toutes les lèvres restaient closes. Personne ne nomma Guillaume Tell.

— Très bien. Puisque vous vous obstinez à vous taire, je prendrai un otage : le plus âgé d'entre vous. Qu'on le saisisse !

Le lieutenant de Gessler montra alors le vieux Melchthal, le père d'Arnold.

Des cris de protestation et des menaces fusèrent de toutes parts, mais les soldats s'ouvrirent brutalement

un passage dans la foule avec leurs armes et s'emparèrent de Melchthal.

— Puisque vous n'êtes pas contents, ajouta le lieutenant de Gessler, j'ordonne que le feu soit mis à toutes les cabanes qui se trouvent ici !

Les soldats lancèrent alors des brindilles allumées sur les toits de chaume et l'incendie dévora les habitations des malheureux paysans.

Lorsque Rodolphe se fut éloigné avec les soldats, en emmenant le plus vieux et le plus sage habitant du canton, des discussions animées éclatèrent parmi ceux qui, il y avait à peine une demi-heure, dansaient paisiblement au bord du lac. On s'indignait, on maudissait le tyran et ses séides, on louait le courage de Guillaume Tell.

Pendant ce temps, ce dernier, luttant toujours contre les vagues qui cherchaient à le noyer avec son compagnon, s'approchait, petit à petit, de la rive opposée. Il faisait déjà nuit lorsque la barque, à moitié remplie d'eau, aborda la terre ferme. Leuthold était sauvé. Les deux voyageurs atterrirent péniblement sur le rivage et se couchèrent pour reprendre des forces.

Arnold était très inquiet au sujet de son père, le vieux Melchthal, que les soldats de Gessler avaient emmené comme otage. Cependant, cela ne l'empêcha pas de rencontrer le lendemain dans un bois la princesse Mathilde, la fille du tyran. Il en était très épris.

Et son amour ne fit qu'augmenter lorsque Mathilde lui déclara, à son tour, qu'elle l'aimait plus que tout au monde. Ils se connaissaient, d'ailleurs, depuis le jour où Arnold avait sauvé la vie de la jeune fille au cours d'une tempête.

— Mon malheur, dit-elle, est d'être la fille de Gessler. J'ai honte pour lui et je le méprise autant que vous tous. Il est très méchant et il me fait souffrir depuis mon enfance. Ma vie est bien triste quoique j'habite un palais. Ma seule consolation est mon amour pour toi. J'aurais tant voulu être une Helvète, même une simple paysanne au lieu d'être une princesse étrangère !

— O Mathilde, je t'aimerai toujours quoiqu'il arrive, répondit Arnold.

Tout à coup, ils entendirent des craquements. Quelqu'un marchait dans la forêt. Les pas se rapprochaient rapidement.

— On vient ! Je me sauve, murmura Mathilde. Il ne faut pas qu'on me voie avec toi. Cela peut nous causer du tort à tous les deux.

Elle quitta précipitamment Arnold. Deux hommes s'approchaient déjà de lui. C'étaient Guillaume Tell et Walter, un de ses amis.

— Nous te cherchons partout, dit Tell. On nous a dit que tu étais dans ce bois. Il me semble avoir aperçu la princesse Mathilde. N'est-ce pas elle qui se trouvait

là tout à l'heure ?

— C'est possible, répondit Arnold. Mais vous n'avez aucun droit de vous mêler de mes affaires. J'aime Mathilde et Mathilde m'aime. Elle est bonne et honnête et ne ressemble point à son père.

— Mais son père est le tyran abhorré !

— Peu m'importe ! Elle n'est pas responsable de ses crimes.

— Écoute, Arnold. Nous sommes venus pour t'annoncer une bien triste nouvelle.

— Laquelle ?... Parlez !

— Ton père, que les soldats avaient emmené comme otage, a été tué ce matin sur l'ordre de Gessler parce qu'il refusait de dénoncer la personne qui avait aidé Leuthold à gagner la rive opposée du lac.

Une montagne qui se serait abattue sur les épaules d'Arnold n'aurait pas produit l'effet que lui fit cette nouvelle.

Guillaume Tell le serra dans ses bras et essaya de le consoler.

— Sois courageux, Arnold, sois courageux ! Ton malheur est très grand. Nous le partageons tous avec toi car tout le monde aimait Melchthal dans le canton. Mais comprends bien que tant que Gessler et ses soldats feront la loi dans notre pays, il y aura toujours des malheurs et des crimes. Aujourd'hui, c'est ton père qui est leur victime, demain ce sera un autre innocent ! Il faut

lutter pour mettre fin à la tyrannie qui nous oppresse. Si nous voulons être libres, il faut que nous arrachions nous-mêmes notre liberté des griffes de ces vautours !

— Tu as raison, murmura Arnold d'une voix sourde. Il faut lutter, il faut nous battre pour venger mon père et sauver notre patrie ! Réunissons nos forces, armons-nous, chassons les despotes du pays !

A partir de cet instant, les Suisses de trois cantons voisins commencèrent à se liguer pour expulser l'oppresseur étranger. Ils se hélaient d'une montagne à l'autre, jurant de sauver la patrie et menaçant de châtier les traîtres. Entendant parler de conjuration, Gessler, furieux, déclara qu'il allait mater sévèrement ce peuple rebelle.

La nouvelle rencontre d'Arnold et de Mathilde fut brève et déchirante. Arnold déclara à la jeune fille qu'il devait lui faire ses adieux.

— Je suis le fils d'un homme tué sur l'ordre de ton père. Il m'est très pénible de te quitter, mais je ne peux pas faire autrement.

Mathilde ne parvint pas à le dissuader et son chagrin fut immense lorsque Arnold partit. Elle était désespérée d'être la fille d'un tyran que tout le monde haïssait.

Voulant humilier les Suisses, Gessler fit arborer le chapeau ducal au haut d'une perche sur la place publique d'Altdorf et déclara que tous les gens du pays devaient le saluer en passant. Il prenait un méchant



Pour la première fois de sa vie cet homme courageux avait peur.

Page 66.



Pour la première fois de sa vie cet homme courageux avait peur.

Page 66.

plaisir à regarder les Suisses s'incliner avec respect devant son chapeau. Ses soldats veillaient à ce que personne n'échappât à cette humiliation. Mais il y eut un homme qui traversa la place, la tête haute, sans vouloir saluer le chapeau. C'était Guillaume Tell. Il fut arrêté et conduit chez Gessler.

— Ainsi, demanda ce dernier, tu refuses de saluer mon chapeau ?

— On ne salue pas un chapeau, mais la tête qui se trouve sous le chapeau, répondit Tell. Un chapeau peut servir à saluer les gens, le contraire me paraît ridicule.

— Mais ce chapeau m'appartient, dit Gessler.

— Eh bien, je peux te saluer, répliqua Tell en faisant la révérence.

Gessler fronça les sourcils.

— Tu seras puni pour ton insubordination. Je sais que tu es le meilleur arbalétrier du pays. Je sais aussi que tu as un fils. Eh bien, j'ai trouvé une épreuve digne de toi. Elle est, d'ailleurs, assez amusante. Nous allons placer une pomme sur la tête de ton fils. Tu devras traverser cette pomme d'une flèche. Si tu refuses de te soumettre à cette épreuve, vous serez tous les deux condamnés à mort !

Le cruel Gessler était très satisfait d'avoir imaginé ce supplice. Il espérait que Guillaume Tell tuerait son fils de sa propre main. Il le soupçonnait, d'ailleurs, d'avoir

aidé le pâtre Leuthold à fuir vers la rive opposée du lac des Quatre-Cantons.

Le lendemain, une foule énorme se pressait sur la place publique d'Altdorf pour assister à un spectacle extraordinaire. Une colère sourde grondait dans les rangs, car Tell était connu et aimé de la population.

Gessler, entouré de sa suite, trônait sous un dais écarlate. Sa fille Mathilde fut obligée d'assister au spectacle à ses côtés. Elle souffrait beaucoup en sentant la haine qui brillait dans les yeux de l'assistance. Cette haine l'enveloppait aussi car elle se trouvait sous le dais, à deux pas de Gessler.

Enfin on amena Guillaume Tell et son fils Jemmy. Le garçon fut placé au milieu de la place avec une pomme sur la tête. Tell, armé de son arbalète, se posta à cent pas de lui. Tout le monde retenait son souffle et ne quittait pas l'arbalète des yeux. Guillaume Tell était très pâle. Il regarda son fils et le supplia de ne pas faire le moindre mouvement. D'une voix tremblante, Jemmy répondit qu'il n'avait pas peur. De grosses gouttes de sueur perlaient sur le front de Tell. Des larmes glissaient sur ses joues. Il visa à trois reprises car ses mains tremblaient. Pour la première fois de sa vie, cet homme courageux avait peur. Mathilde fermait les yeux pour ne pas regarder. Gessler, au contraire, jouissait du spectacle avec délectation.

Tout à coup, Tell souleva son arbalète, banda le

ressort de l'arc d'acier, visa une dernière fois et lança la flèche. Un sifflement aigu déchira le silence qui pesait sur la foule. La pomme transpercée tomba de la tête de Jemmy. Après un instant de stupeur, de vives clameurs de joie retentirent de tous côtés. Frustré de sa vengeance, Gessler se mordit les lèvres jusqu'au sang.

A cet instant une flèche glissa sur le sol du pourpoint de Guillaume Tell. Alarmé, Gessler demanda :

– Tu as caché une autre flèche sous ton pourpoint. Quel usage voulais-tu en faire ?

– Si je n'avais pas réussi, je l'aurais employée pour transpercer le cœur du tyran, répondit fièrement Tell.

– Qu'on les arrête, lui et son fils ! s'écria Gessler furieux.

Des cris d'indignation fusèrent de la foule. Mathilde se jeta aux pieds de son père et l'implora de pardonner au courageux arbalétrier. Mais Gessler resta inflexible. Elle obtint néanmoins la permission de prendre le petit Jemmy sous sa garde.

Des soldats empoignèrent Guillaume Tell et l'emmenèrent en prison, tandis que d'autres soldats menaçaient les gens de leurs armes et les forçaient à se disperser.

Le souffle de la révolte parcourut aussitôt les montagnes environnantes. Apprenant que Tell était mis en prison, Arnold se mit à la tête d'une troupe armée de patriotes et marcha sur Altdorf pour combattre les

soldats de Gessler.

Pendant ce temps Mathilde, risquant de s'attirer la colère paternelle, ramena à sa mère le petit Jemmy qu'elle avait pris sous sa garde. La malheureuse femme de Guillaume Tell se lamentait déjà sur le sort de son mari et de son fils. Elle fut très heureuse de revoir son Jemmy. Mathilde lui conseilla de se cacher quelque part pour échapper à la vengeance du tyran. Quelles ne furent pas leur surprise et leur joie lorsque des voisins vinrent leur dire tout à coup que Tell s'était échappé de la prison et avait quitté Altdorf en barque. Les événements se précipitaient.

Tout le monde se pressait déjà sur les rives du lac pour voir la barque du fugitif. Le temps tournait à l'orage.

Les gens se mirent à prier pour qu'il fût épargné par la tempête. A cette époque de l'année les orages étaient fréquents sur le lac des Quatre-Cantons. On remarqua alors avec effroi que Tell était poursuivi. Un bateau, où Gessler avait pris place lui-même, serrait de près la barque. Gessler poursuivait le héros populaire de sa haine implacable et voulait le tuer à tout prix.

Enfin Guillaume Tell parvint jusqu'au rivage. Il saisit l'arbalète que lui tendit son fils Jemmy et attendit. Lorsque le bateau qui transportait Gessler et ses soldats se fut rapproché, il visa et décocha une flèche qui transperça le cœur du tyran.

Voyant leur prince mort et une foule houleuse sur le rivage, les soldats prirent peur. Le bateau fit demi-tour et repartit vers la rive opposée.

Une immense clameur de joie salua Guillaume Tell, le libérateur de la patrie, tandis qu'il serrait dans ses bras sa femme et son fils.

Vers le soir, une autre cause de joie porta l'enthousiasme populaire à son comble. On apprit que la troupe des patriotes, commandée par Arnold, venait de remporter une victoire éclatante sur la garnison d'Altdorf qui, privée désormais de son chef, se défendit mollement et fut mise en déroute.

La Suisse était libre.

Arnold fut très heureux de retrouver Mathilde dont la noble conduite avait prouvé à tout le monde que la fille d'un tyran peut être, au contraire, bonne et généreuse. Personne ne trouva plus rien à redire contre leur mariage, qui eut lieu peu de temps après.



Robert le Diable[1]



N jour, dans les environs de Palerme, sur le rivage ombragé de la Sicile, des chevaliers, attablés devant leurs tentes, buvaient et chantaient gaiement. Des barques accostaient au rivage. D'autres chevaliers, suivis de leurs écuyers, en sortaient et se joignaient aux premiers. La fête devenait de plus en plus bruyante.

La plupart de ces chevaliers étaient des vassaux du roi de Sicile. Il y avait aussi des hôtes étrangers et parmi eux deux amis, dont l'un s'appelait Robert et l'autre, plus âgé, Bertram. Robert, un chevalier normand, n'était pas le moins ardent à s'amuser. Sa coupe

1. Conte tiré de l'opéra « Robert le Diable » du compositeur Meyerbeer (1791-1864). Fils d'un banquier israélite berlinois, Meyerbeer vécut de longues années en France où ses opéras connurent un très vif succès, surtout à l'ère du Romantisme. La première représentation de « Robert le Diable » en 1831, à l'Opéra de Paris, fit de lui l'idole de la foule. Meyerbeer possédait l'art de plaire au public de son temps.

se remplissait et se vidait rapidement.

Il ne manquait plus qu'un trouvère pour divertir l'assistance par des chansons. Il se présenta de lui-même. C'était un paysan normand appelé Raimbaut. On le pria de chanter une ballade de son pays. Le chevalier Robert fut le plus content de le voir car le trouvère était un compatriote.

— Je vais vous chanter une ballade que l'on chante maintenant dans toute la Normandie, dit Raimbaut.

— Chante, chante ! crièrent les chevaliers, nous t'écoutons.

— Jadis régnait en Normandie – commença le trouvère – un prince sage et valeureux. Il avait une fille qu'il aimait beaucoup et qui s'appelait Berthe. Berthe était très belle mais aussi très orgueilleuse. Le roi n'arrivait pas à lui trouver un fiancé, car elle repoussait avec dédain les plus beaux princes qui venaient lui demander sa main. Or, un jour, un miracle se produisit. Berthe tomba amoureuse d'un étranger et l'épousa. Hélas ! cet étranger ...

Mais la chanson du trouvère fut tout à coup interrompue par le chevalier Robert qui s'écria avec emportement :

— Assez ! Cette ballade est stupide !

Tout le monde le regarda avec étonnement. Son ami Bertram intervint et le fit rasseoir. Pendant qu'ils discutaient, Raimbaut acheva sa ballade.

— Hélas ! cet étranger était un démon qui avait séduit la princesse par un charme maléfique. Berthe mit au monde un fils. Les gens l'appelèrent alors Robert le Diable, puisque son père était un démon. Robert le Diable n'a semé que larmes et malheurs dans notre pays. Il ne méritait pas d'être le duc de Normandie. Aussi les gens l'en chassèrent-ils en criant : « Maudit soit le fils du démon ! »

Le chevalier Robert était hors de lui. Il venait de se reconnaître dans les paroles de la ballade. Car c'était lui Robert le Diable ! Exilé de sa patrie, il errait à travers le monde, cherchant à échapper à la malédiction qui pesait sur lui. Cette ballade risquait de révéler sa véritable identité à tout le monde, or, à ce moment, il n'avait nulle envie d'être chassé de Sicile. Il voulut punir le trouvère normand, qui n'était qu'un de ses anciens sujets, et menaça de le pendre.

Le malheureux Raimbaut implora son pardon :

— Épargnez-moi, monseigneur, dit-il. Je ne suis pas venu seul en Sicile. Ma fiancée m'accompagne. Elle a un message pour vous.

— Ta fiancée ?... Où est-elle ? Qu'on l'amène ici !

Des pages allèrent chercher la fiancée de Raimbaut. Mais quel ne fut pas l'étonnement de Robert lorsqu'il reconnut dans la jeune fille qu'on lui amenait une amie d'enfance, sa sœur de lait Alice !

Il se leva rapidement de table et prit Alice à

l'écart pour lui parler sans témoins.

— Alice, que viens-tu faire ici, en Sicile ? lui demanda-t-il alors.

— Je viens ici pour vous apporter le dernier adieu de votre mère, répondit la jeune fille. En mourant la malheureuse princesse Berthe m'a chargée de vous transmettre sa bénédiction ainsi que ce testament. Mais vous ne devez l'ouvrir, m'a-t-elle dit, que lorsque vous en serez digne.

Très ému, Robert toucha du doigt le rouleau de parchemin et pria Alice de le conserver précieusement.

— Et vous, monseigneur, que faites-vous en Sicile ?

— Mon destin, dit Robert en soupirant, est fort triste. Je fuis partout la malédiction qui me poursuit de pays en pays. Mais je ne voudrais pas quitter la Sicile. J'aime la princesse Isabelle, la fille du roi de Sicile, et j'ai l'impression qu'elle m'aime aussi. Cependant, je l'aime sans espoir, car le roi de Sicile ne veut pas m'accorder sa main. J'avais osé braver le roi et j'avais eu l'audace de provoquer ses meilleurs chevaliers que j'ai battus dans un grand tournoi. Il est vrai que j'ai failli succomber dans cette lutte inégale, mais mon ami, le chevalier Bertram, m'a aidé courageusement à les vaincre. Le roi de Sicile ne peut pas me pardonner d'avoir vaincu ses vassaux. Il veut forcer sa fille à épouser le prince de Grenade. Mais Isabelle n'aime pas ce prince. D'ailleurs, je ne l'ai pas

revue depuis ce fameux tournoi.

— Peut-être tout peut-il s'arranger encore, dit Alice. Ne soyez pas si désespéré. Il faut lutter contre le mauvais sort. Écrivez vite une lettre à Isabelle et je trouverai un moyen pour la lui transmettre.

— Alice, tu me sauves la vie ! s'écria Robert au comble de la joie. Quel bonheur d'avoir retrouvé une amie fidèle dans cette terre d'exil ! Demande-moi ce que tu veux !

— Quoique exilé, vous êtes toujours notre seigneur, le duc de Normandie, dit Alice. Je vous demande la permission d'épouser le trouvère Raimbaut.

— Vous avez ma bénédiction et si je reviens un jour en Normandie, je vous ferai présent d'une maison avec un grand jardin.

Robert écrivit rapidement un billet pour Isabelle et le donna à Alice. Pendant ce temps le chevalier Bertram, qui s'était levé de table, s'avançait vers eux.

— Votre ami est assez bizarre, dit Alice en l'observant attentivement.

— Pourquoi ? C'est mon plus fidèle ami. Il m'a sauvé naguère la vie et il m'est très attaché.

— Dans l'église de notre village, il y a un beau tableau représentant l'archange Michel qui terrasse Satan. Eh bien, je trouve que votre ami lui ressemble !

— A qui, à l'archange ?

— Non, à l'autre ! dit Alice.

Elle s'en alla aussitôt, pleine d'effroi, à l'approche de Bertram.

Les paroles de sa sœur de lait jetèrent le trouble dans l'âme de Robert. Il avait remarqué depuis un certain temps qu'il était souvent en proie à des sentiments contradictoires. Malgré ses efforts pour faire le bien, il n'arrivait qu'à faire le mal autour de lui. Chose étrange, le chevalier Bertram, tout en paraissant être un ami fidèle, semblait avoir le don étrange de susciter dans son cœur de mauvais sentiments. Il en fit franchement la remarque à Bertram.

— Comment peux-tu douter de mon amitié ? répondit Bertram. Ne te tourmente pas tant. Parlons d'autre chose. Nous avons besoin d'or. On peut le gagner en jouant aux dés comme le font, là-bas, ces chevaliers.

Alors, pour chasser la tristesse, Robert se mit à jouer aux dés avec les chevaliers siciliens. Mais voulant gagner beaucoup, il s'emporta et perdit étourdiment tout l'argent qu'il possédait.

Isabelle, la fille du roi de Sicile, était fort triste. Elle craignait que Robert ne l'eût oubliée. On ne le voyait plus à la cour du roi. D'autre part, elle ne voulait pas épouser le prince de Grenade comme le souhaitait son père. Le billet de Robert que lui apporta Alice produisit l'effet d'un baume versé sur son cœur. Ainsi, Robert l'aimait toujours et promettait de la voir bientôt !

En effet, le jour même, Robert lui fit une visite et lui demanda pardon d'avoir compromis leur mariage en mécontentant le roi de Sicile.

— Je ne sais pas ce qui m'arrive, dit-il, mais parfois je fais le contraire de ce que je voulais faire. Je veux bien agir et je gâche tout ! On dirait qu'une force étrangère à ma volonté me détourne du mauvais côté !

Comme ils parlaient, des trompettes retentirent dans la cour du château.

— Qu'est-ce ? demanda Robert.

— Il y aura bientôt un tournoi. Mon père va proposer ma main pour le prix de ce tournoi. Il espère que le prince de Grenade en sera le vainqueur. Il le croit invincible.

— Il ne le sera plus ! s'écria Robert. Je le vaincrai et le roi ne pourra plus s'opposer à notre mariage !

— Reviens vainqueur, Robert ! murmura Isabelle.

Robert sortit et rencontra dans la galerie du château le héraut du prince de Grenade, qui lui dit :

— Robert de Normandie, le prince de Grenade te défie par ma voix de l'affronter non dans un vain tournoi mais dans un combat mortel !

— S'il ose me défier, j'accepte ! répondit Robert.

— Le prince de Grenade t'attend dans la clairière de la forêt voisine.

— J'y vais !

Robert s'élança alors à la recherche du prince de

Grenade. Mais il eut beau chercher la clairière où devait l'attendre le prince, il ne la découvrit point. Plus il s'enfonçait dans la forêt et plus il s'égarait, incapable de retrouver le chemin du château.

Au même moment, le tournoi annoncé était organisé devant le château du roi de Sicile. Tous les prétendants à la main de la princesse Isabelle entrèrent en lice, sauf Robert. Le prince de Grenade, qui avait trompé ce dernier en lui donnant rendez-vous dans la forêt, triompha de tous ses concurrents et fut proclamé par le roi fiancé d'Isabelle.

L'absence de Robert avait étonné tout le monde et affligé beaucoup la princesse. Personne ne savait que Bertram en était la cause, car Bertram n'était pas un chevalier mais un démon qui cherchait à perdre Robert. Il voulut aussi détruire le bonheur du trouvère Raimbaut et d'Alice.

Raimbaut et Alice devaient se rencontrer près des ruines d'un temple antique pour aller se marier à l'église de Sainte-Irène. Raimbaut arriva le premier au rendez-vous et se trouva en présence de Bertram. Ce dernier s'approcha de lui avec un sourire bienveillant et lui offrit une bourse remplie d'écus d'or. Le naïf trouvère accepta l'or avec reconnaissance. Il n'avait jamais vu tant d'argent.

— Va t'amuser, va t'acheter de belles choses, lui dit Bertram. Te voilà riche maintenant. Pourquoi te

presses-tu d'épouser Alice ? Elle est pauvre, elle n'est plus digne de toi ! Va, va à Palerme. Profite de cet argent et bois à ma santé !

Subjugué par les paroles de Bertram et surtout par la fortune qu'il tenait dans sa main, Raimbaut s'en alla en oubliant Alice.

Bertram était content d'avoir empêché le mariage. Mais soudain l'enfer se manifesta par des éclairs, des tremblements de terre et des bruits étranges. Un chœur invisible de démons fit entendre un chant infernal. Alors la voix de Satan, le chef des démons, parla pour reprocher à Bertram de n'avoir pas encore gagné Robert à l'enfer.

A cet instant Alice s'approchait du temple antique pour y rencontrer Raimbaut. Mais au lieu de celui-ci, elle vit Bertram et entendit, épouvantée, la voix terrible de Satan qui disait :

— Tu as perdu trop de temps ! Si, avant minuit, Robert ne succombe pas, tu seras châtié ! Avant minuit, Robert doit appartenir au diable !

Ainsi ses pressentiments ne l'avaient pas trompée, l'ami de Robert avait bien des rapports avec les forces du mal. Alice voulut s'enfuir, mais Bertram s'aperçut qu'elle venait de surprendre son secret. Alors il menaça de la tuer si elle prévenait Robert.

Puis Bertram s'empressa de se porter à la rencontre de Robert. Satan venait de lui fixer un délai.

Ainsi, avant minuit il fallait convaincre Robert de vendre son âme au diable.

Il rencontra le jeune homme dans la forêt et lui annonça que le prince de Grenade avait triomphé de tous ses adversaires grâce à des charmes maléfiques.

– Pour vaincre un pareil concurrent, lui dit-il, il faut également user de sortilèges. Un rameau de cyprès toujours vert pousse sur le tombeau de sainte Rosalie. Ce rameau est magique. Il donne la toute-puissance à son possesseur. Oseras-tu t'emparer de ce talisman ? Oseras-tu commettre un sacrilège en portant la main sur le tombeau de sainte Rosalie pour arracher le rameau sacré ?

– Je n'ai peur de rien ! répondit Robert. Pour épouser Isabelle, je suis prêt à tout !

Il monta à cheval, galopa jusqu'à l'abbaye où se trouvait le tombeau de la sainte et arracha le rameau qui donnait la toute-puissance. Puis il se rendit au château du roi de Sicile.

Il venait à peine de pénétrer dans le château, le rameau de cyprès à la main, qu'une chose surprenante se produisit. Toute la cour du roi fut plongée dans le sommeil. Les nobles et les serviteurs s'endormirent aussitôt dans la position où ils se trouvaient : debout, assis, la bouche ouverte, le bras levé, le pied en l'air.

Robert s'empressa, cependant, de réveiller la princesse et lui demanda de fuir avec lui. Isabelle fut

horrifiée par le spectacle de la cour endormie. Elle reprocha aussi à Robert d'avoir déserté le combat qu'il devait soutenir contre le prince de Grenade afin d'obtenir sa main. Puis elle le supplia de casser le rameau magique.

– Ce rameau, dit-elle, ne peut que porter malheur ! Cette toute-puissance est le fruit d'un sacrilège, aussi ne peut-elle pas servir à faire le bien. Il faut le casser pour détruire sa force maléfique. L'enfer est entré dans ce château !

Cédant aux exhortations d'Isabelle, Robert brisa le rameau et toute la cour du roi de Sicile se réveilla aussitôt. Les gardes se précipitèrent alors vers le chevalier maudit. Il fut saisi et jeté en prison.

Mais Robert ne resta que quelques minutes en prison. Bertram s'arrangea pour l'en faire sortir.

– Tu as eu tort de casser le rameau magique, dit Bertram lorsqu'ils furent en lieu sûr. Grâce à lui tu étais en mesure de vaincre tous tes adversaires et de forcer le roi de Sicile à t'accorder la main d'Isabelle !

Mais Robert, pensif, ne lui répondit pas. Il écoutait les chants qui provenaient d'une église. Ces chants si pieux, ces prières si douces réveillaient dans sa mémoire des souvenirs très anciens. Ils lui rappelaient son enfance et, surtout, sa mère, sa mère qui priait pour lui.

Bertram essaya de l'entraîner plus loin.

— Viens ! N'écoute pas ces chants. D'ailleurs, sais-tu pourquoi ils chantent maintenant à l'église ?

— Pourquoi ?

— Ils se préparent au mariage d'Isabelle avec le prince de Grenade !

— Je ne veux pas qu'il épouse Isabelle ! s'écria Robert avec rage.

— Il n'y a qu'un moyen pour s'y opposer !

— Quel est-il ?

— Recourir à l'aide de l'enfer ! Signe un pacte avec le diable et tu auras tout ce que tu voudras ! Mais fais-le vite avant qu'il ne soit trop tard, avant qu'ils ne se marient !

— Tu me tentes comme un démon ! murmura Robert. Va-t-en ! Tu n'es qu'un ennemi. Tu m'as toujours poussé vers le mal !

— Moi, ton ennemi ? Tu te trompes, Robert ! Personne ne t'aime autant que moi ! Je t'ai protégé depuis ta plus tendre enfance. Je t'ai sauvé chaque fois que tu courais un danger !

— Mais qui es-tu donc ? Parle !

— Tu as entendu la ballade qu'a chantée Raimbaut sur Robert-le-Diable. Tout ce qu'il a dit est vrai. La princesse Berthe avait épousé un démon sans le savoir. Son fils — c'est toi, son époux — c'est moi !

— Serais-tu donc mon père ?

— Oui, Robert, oui, mon fils, je le suis ! Je suis un

ange révolté contre Dieu, un démon. Notre tourment à nous, démons, est d'exister éternellement sans pouvoir aimer personne. Un instant le repentir avait effleuré mon âme et Dieu, dans sa bonté ou pour se venger, peut-être, me permit une fois d'aimer. Et c'est toi seul, mon fils, que j'ai aimé. Je vais tout te dire. Satan, notre chef, m'a ordonné de te faire signer avant minuit un pacte avec l'enfer. Si tu refuses, je te perds à jamais, je ne dois plus te voir, mais si tu signes, nous serons éternellement ensemble et je t'aiderai à conquérir sur terre tout ce que tu voudras, en commençant par Isabelle. Décide, abandonneras-tu ton père ?

– Non, je ne t'abandonnerai pas, dit Robert avec compassion Je partage ton sort !

Bertram n'eut pas le temps de se réjouir. Alice s'approchait en courant. Elle venait d'entendre les dernières paroles.

– Robert, qu'ai-je entendu ? Allez-vous pactiser avec le diable quand votre succès est assuré !

– Que se passe-t-il ? demanda le jeune homme.

– Le prince de Grenade n'a pas pu franchir le seuil de l'église parce qu'il n'existe pas réellement ! C'était une créature de l'enfer qui avait pris les traits du prince. En voulant entrer à l'église avec Isabelle, ce malin esprit s'est évaporé sous nos yeux comme par enchantement ! Isabelle est près de l'autel et vous attend. Le roi de Sicile ne s'oppose plus à votre mariage !

Venez !

— Je viens de donner ma parole à mon père de ne point l'abandonner.

Bertram s'empressa alors de tirer un rouleau de parchemin de sa poche ainsi qu'un stylet de fer.

— Tiens, Robert, signe ce pacte ! Presse-toi, car les douze coups de minuit vont sonner bientôt !

Robert tendit une main hésitante vers le parchemin, mais Alice l'arrêta en lui présentant un autre parchemin.

— Voici le testament de votre mère ! Lisez enfin ce qu'elle vous écrit.

Très ému, Robert prit le testament et lut d'une voix brisée : « Mon fils, je veille sur toi du haut des cieux ! Fuis les conseils perfides et audacieux du séducteur qui m'a perdue. N'écoute pas ce que te dira le démon ! Mon fils chéri, je prie pour toi ... »

— Robert, Robert ! Pense à ton malheureux père ! s'écria Bertram. Tu es mon fils, tu es mon seul bonheur ! Je ne chéris que toi au monde ! Signe, signe vite ce pacte, car c'est bientôt que les douze coups de minuit vont sonner !

Le cœur déchiré par des sentiments contradictoires, Robert restait immobile entre Bertram et Alice, ne sachant quel parti prendre. Il plaignait son père, mais il vénérait sa mère.

Soudain un coup de tonnerre retentit et Bertram

poussa un cri terrible :

— Minuit ! Dieu vengeur, tu as gagné !

La terre s'entrouvrit et il disparut, englouti par l'abîme.

Robert tomba alors évanoui. Alice l'aida à reprendre connaissance.

Peu de temps après ils entraient dans la cathédrale de Palerme, remplie de fidèles, et où la princesse Isabelle attendait Robert avec toute la cour.



Rousslan et Ludmilla[1]



l'époque où la Russie n'avait pas encore de tzars et où Moscou n'était qu'un tout petit village, c'était la ville de Kiev, au sud du pays, qui constituait le centre du premier État russe. Les princes de Kiev gouvernaient cet État. On a même donné à Kiev le titre de « mère des villes russes ». Ses origines se confondent avec la légende. A cette époque, les Russes n'étaient pas encore chrétiens et croyaient à toutes sortes de divinités. Les chevaliers errants russes, nous dit-on dans les contes, allaient combattre des monstres étranges et des géants extraordinaires. Un des plus beaux contes se

---

1. Conte tiré de l'opéra « Rousslan et Ludmilla » du compositeur russe Michel Glinka (1804-1857), considéré comme le fondateur de l'opéra national russe. Cette œuvre, représentée pour la première fois à Saint-Pétersbourg en 1842, fut le point de départ d'une tradition pour les compositeurs russes d'emprunter les sujets de leurs opéras à l'histoire ou au folklore du pays.

rapportant à la Russie kiévienne est, sans doute, celui que vous allez lire maintenant.

Le prince de Kiev, Svétozar, avait invité beaucoup de monde dans son palais pour les noces de sa fille bien-aimée avec le beau Rousslan, un des plus valeureux chevaliers de Kiev. Des tables nombreuses pliaient sous le poids des plats dont certains contenaient des sangliers ou des cerfs entiers, rôtis à la broche. Le vin coulait généreusement dans des coupes énormes. Les invités parlaient et riaient si fort que les vitraux des fenêtres du palais tremblaient à chaque instant dans leurs châssis. A ce gigantesque repas de noces assistaient non seulement les personnages les plus éminents du pays, mais aussi des invités étrangers, et parmi ces derniers, Ratmir, prince khazar venu de l'Orient, et Farlaff, chevalier varègue venu de Scandinavie.

Ratmir et Farlaff ne partageaient pas la joie des autres convives, car chacun d'eux aurait voulu épouser Ludmilla et considérait Rousslan comme son rival. La jalousie leur rendait tous les mets amers et aigre le vin qu'ils buvaient.

Quant à Rousslan et à Ludmilla, ils pensaient que le plus beau jour de leur vie était arrivé.

Hélas ! Ils ne savaient pas à quelles rudes épreuves le destin allait les soumettre bientôt ! Tandis que la fête battait son plein, un coup de tonnerre inattendu

fit sursauter tous les convives et le palais se trouva soudain plongé dans une obscurité complète. Un lourd silence, plein de menaces, régna alors dans la salle, puis toutes les chandelles se rallumèrent comme par enchantement. Les gens se regardaient avec effroi. C'est alors que des cris de terreur retentirent de tous les côtés : « Ludmilla ! Ludmilla ! »

En effet, la princesse avait disparu ! Le prince de Kiev et Rousslan, assis tous deux à ses côtés, n'avaient pas remarqué sa disparition dans l'obscurité. Il était évident qu'une force surnaturelle et maléfique venait d'enlever Ludmilla.

Rousslan pleurait sa fiancée, Svétozar pleurait sa fille. Tous les convives maudissaient le mauvais génie qui avait troublé une fête si bien commencée.

– On vient d'enlever ma fille bien-aimée ! s'écria enfin le prince de Kiev d'une voix tremblante. Je promets de la donner pour épouse à celui qui me la ramènera, saine et sauve; je promets, en outre, de lui donner aussi la moitié de mon royaume !

Pâle et résolu, Rousslan déclara aussitôt qu'il partait à l'instant même pour retrouver Ludmilla et qu'il était prêt à affronter n'importe quel obstacle. Mais il n'était pas le seul à se mettre en route. Le prince khazar Ratmir et le chevalier varègue Farlaff se déclarèrent également prêts à rechercher la jeune fille, fort contents de l'occasion qui s'offrait tout à coup à eux

d'épouser la belle Ludmilla et de recevoir la moitié du royaume en récompense.

Les trois chevaliers revêtirent leurs armures, montèrent à cheval et, après avoir salué le prince de Kiev, partirent au galop. Chacun prit au hasard le chemin qui lui semblait le meilleur.

Rousslan traversa une épaisse forêt et se trouva soudain devant une colline au pied de laquelle s'ouvrait l'entrée d'une profonde caverne. Une fumée s'en échappait. – « Cette caverne est habitée », pensa le chevalier. Il s'en approcha et vit un vieillard qui sortait à sa rencontre.

– Bonjour, Rousslan ! dit le vieillard. Je sais qui tu es et ce que tu cherches. Ta fiancée a été enlevée par le méchant magicien Tchernomore qui l'a emportée dans son château. Aucun mortel n'a jamais passé le seuil de sa demeure. Tchernomore est très astucieux, mais Ludmilla t'aime et ne voudra jamais épouser ce nain difforme. Toute la force magique de Tchernomore réside dans sa longue barbe. Si tu parviens à la lui couper, Tchernomore ne sera plus dangereux pour personne et tu pourras libérer Ludmilla.

– Mais comment pourrai-je lui couper la barbe ? demanda Rousslan, surpris de tout ce qu'il venait d'apprendre.

– Ce n'est pas facile, parce qu'il faut pouvoir s'approcher du magicien et l'affronter dans un combat

singulier.

— Comment l'affronterai-je s'il possède une force magique ?

— On ne peut l'attaquer qu'avec une épée magique. Il n'y a, d'ailleurs, qu'une seule épée au monde qui puisse le vaincre.

— Où se trouve-t-elle ?

— Dans un endroit que tu es fort loin de soupçonner. Cherche, cherche bien et tu trouveras, peut-être ! Tu luttes pour la bonne cause et le bien doit toujours triompher du mal ! Mais pour que le bien l'emporte, il faut avoir beaucoup de patience. Que de gens ne comprennent pas cette simple vérité !

— Je te remercie de tes sages conseils, dit Rousslan. Pourrais-je, cependant, te demander qui tu es ?

— Je m'appelle Finne. Je suis sorcier. Mon histoire est assez triste. Quand j'étais jeune, j'aimais une jeune fille d'une extraordinaire beauté qui s'appelait Naïna. Mais Naïna était très fière de sa beauté et considérait qu'aucun jeune homme n'était digne d'elle. Je partis à la guerre et revins dans le pays après avoir acquis gloire et richesse. Tout le monde m'enviait. Je fis une nouvelle demande en mariage, mais Naïna me repoussa de nouveau avec dédain. Désappointé mais têtu, je voulus vaincre l'indifférence de l'orgueilleuse Naïna et la rendre amoureuse de moi malgré elle.

» Alors je me mis à apprendre la sorcellerie. C'est un

art difficile et qui ne s'obtient qu'après de longues études. Je ne sais combien d'années je suis resté caché dans cette caverne pour devenir sorcier. Enfin, je le devins et pus obtenir que Naïna tombât par magie amoureuse de moi. Mais mon destin se moqua de moi de la façon la plus cruelle. Je n'oublierai jamais ce jour ! Soudain, par un enchantement que j'avais provoqué moi-même, je vis une femme apparaître devant moi. Je m'approchai pour mieux la voir et que vis-je ?... Une vieille femme, bossue et laide, au visage décharné, la bouche tordue par un horrible sourire. C'était bien Naïna, mais une Naïna flétrie par l'âge ! Le plus terrible dans l'histoire, c'est que cette vieille femme était amoureuse de moi. J'avais provoqué sa passion par ma sorcellerie ! Effrayé, je m'enfuis aussitôt. J'étais bien puni. En outre, depuis ce jour, j'eus une ennemie implacable. Pour se venger de moi, Naïna devint elle-même une sorcière. Elle avait toujours été très méchante et les forces du mal l'aidèrent avec complaisance à apprendre vite ce métier.

» Quant à moi, ayant d'abord appris inutilement l'art de la sorcellerie, j'essaie maintenant de faire du bien et d'aider les autres. Je voudrais tant que tu retrouves Ludmilla ! Mais prends garde à Naïna ! Elle saura, sans doute, que je veux t'aider et, par haine pour moi, essayera de te nuire. Sois courageux et patient. »

Rousslan remercia le brave Finne et se remit en route.

Finne avait raison. Naïna apprit bientôt que Rousslan recherchait Ludmilla et que le bon sorcier l'avait aidé de ses conseils. Elle se mit aussitôt en devoir de contrecarrer leurs projets.

Le chevalier varègue Farlaff se lassa vite d'errer à travers champs et forêts. D'autre part, il n'était pas très courageux et ne voulait pas s'exposer à des dangers.

« Au fond, – se disait-il – Ludmilla ne mérite pas tout le mal que je me donne pour la retrouver. Je suis déjà fatigué et je pense que je ferais bien de rentrer chez moi ! »

Il avait déjà tourné bride pour revenir en arrière lorsqu'il vit devant lui une vieille femme bossue qui ressemblait étrangement à une sorcière. C'était Naïna.

– Ne désespère pas, chevalier, de trouver Ludmilla, lui dit-elle. Je te promets que c'est toi qui la ramèneras à Kiev.

– Rien ne peut me faire plus de plaisir ! s'écria Farlaff. Mais faut-il pour cela que je m'expose à de graves dangers ?

– Oh non ! Tout ce que tu auras à faire, c'est de retourner chez toi, comme tu en avais, d'ailleurs, l'intention et d'attendre le bon moment. Laisse-moi faire. Je te préviendrai quand il le faudra ! C'est toi qui ramèneras alors Ludmilla à son père.

– Et le prince de Kiev me récompensera comme il l'a promis ! dit Farlaff en trépignant de joie.

Très content d'avoir rencontré la sorcière, Farlaff rebroussa chemin.

Le troisième chevalier parti à la recherche de Ludmilla, le prince khazar Ratmir, errait aussi à travers champs et bois pour trouver trace de la jeune fille. La méchante Naïna pensa que Ratmir pourrait déranger ses projets – puisqu'elle avait décidé d'aider Farlaff – et attira le prince khazar dans son château enchanté. Là, Ratmir trouva de joyeux compagnons qui s'amusaient, dansaient, mangeaient des mets exquis et menaient une vie paresseuse et agréable. Charmé par tout ce qu'il voyait, le prince khazar oublia vite Ludmilla et resta dans le château de la sorcière.

Pendant ce temps Rousslan poursuivait toujours son chemin. Il montait sans cesse vers le nord du pays. Tout à coup il vit une plaine parsemée d'ossements. C'était un ancien champ de bataille. Des armures, des boucliers, des casques et des armes de toutes sortes traînaient par-ci par-là. Rousslan chercha alors une épée qui lui conviendrait mais aucune d'entre elles ne parut le satisfaire.

Le brouillard qui cachait la moitié de la plaine se dissipa lentement et Rousslan poussa alors un cri de surprise. Un spectacle étrange et fantastique s'offrait à ses yeux. Une tête énorme, gigantesque, aussi grande qu'une maison, recouverte d'un casque à sa taille,

se dressait au milieu du champ et le regardait.

– Va-t'en d'ici avant qu'il ne soit trop tard ! dit la Tête d'une voix assourdissante.

– Je n'ai pas l'habitude de m'enfuir, répondit Rousslan avec fierté.

– Eh bien, tu t'en repentiras ! dit la Tête. Tu fuiras, que tu le veuilles ou non.

Ses joues se gonflèrent et soudain une véritable tornade s'échappa de ses lèvres. Rousslan et son cheval furent emportés comme un fétu jusqu'au bout de la plaine.

Rousslan ne se tint pas pour vaincu. Il abaissa sa lance dans la direction de la Tête et partit au galop, mais il ne fit que la moitié du chemin car un vent violent venant de la bouche de la Tête le rejeta de nouveau en arrière. Comprenant qu'il était impossible d'attaquer la Tête de front, Rousslan décida de s'en approcher par-derrière. Cependant, pour que la tête n'eût pas le temps de se retourner trop vite, il fit semblant de s'enfuir. En réalité, il contourna la plaine et, parvenu à un point où la Tête ne le voyait plus, il fonça rapidement vers elle.

Entendant le galop du cheval, la Tête se mit à tourner lentement. Elle gonfla aussitôt ses joues pour souffler sur l'ennemi, mais l'intrépide chevalier était déjà tout près. Rousslan lui porta alors un coup violent avec sa lance et la Tête bascula, roulant plus loin.

Rousslan eut la surprise d'apercevoir sur la place occupée quelques instants auparavant par la Tête une grande épée. Il s'en empara aussitôt et eut la joie de remarquer qu'elle lui convenait parfaitement.

— Tu m'as vaincu, brave chevalier, dit la Tête. Cette épée étant en ta possession, je n'ai plus rien à faire.

— Explique-toi ! dit Rousslan. Qui es-tu ? Quelle est cette mystérieuse épée ?

— Mon histoire est assez triste, répondit la Tête. Il y avait une fois deux frères : un géant et un nain. Le géant — c'était moi, et le nain — le magicien Tchernomore. On nous avait prédit qu'une même épée mettrait fin à nos jours. Après de longues recherches nous découvrîmes cette épée. Chacun voulait l'avoir pour la cacher. Alors Tchernomore me dit que l'épée deviendrait la possession de celui qui entendrait le premier le bruit de la terre. J'acceptai naïvement sa proposition et, me couchant par terre, je collai mon oreille au sol. Il en profita pour me couper la tête avec cette épée. Puis, usant de sa magie, il transporta ma tête dans ce champ, cacha l'épée au-dessous et m'obligea de la garder. Depuis plusieurs années j'empêche tout le monde de s'approcher de moi. Aujourd'hui, ma tâche est terminée. Tu viens de t'emparer de cette fatale épée !

— Ainsi c'est l'épée dont m'avait parlé le sorcier Finne, celle qui doit mettre fin aux crimes du magicien

Tchernomore ? demanda Rousslan.

— Oui, c'est l'épée qui, d'après la prédiction, devait nous exterminer, moi et mon frère, le géant et le nain. Mais as-tu envie de t'attaquer à Tchernomore ?

— Je le cherche depuis que je suis parti de Kiev. Il a enlevé ma fiancée Ludmilla !

— Eh bien, venge-moi en même temps ! N'oublie pas que toute sa force réside dans sa longue barbe.

La Tête expliqua à Rousslan par quel chemin il pouvait se rendre au château de Tchernomore.

Enfermée dans ce château depuis son enlèvement, la malheureuse Ludmilla refusait obstinément d'épouser le magicien Tchernomore. Ce dernier faisait, cependant, tout pour lui plaire. Mais ni les riches cadeaux qu'il offrait à la jeune fille, ni les splendides divertissements qu'il organisait en son honneur, ne pouvaient la faire fléchir. Elle ne pensait qu'à Rousslan.

Un jour que le méchant nain demandait encore une fois à Ludmilla de l'épouser, l'appel d'un cor retentit dans la cour du château. C'était Rousslan qui sommait Tchernomore de se mesurer avec lui.

Alors Tchernomore plongea Ludmilla dans un sommeil magique et sortit du château pour exterminer le téméraire qui osait se présenter devant sa porte. Il s'éleva en l'air comme un épervier et fonça sur le chevalier pour le frapper à la tête. Mais Rousslan esquiva adroitement le coup et, saisissant le nain par la barbe,

la coupa aussitôt avec la seule épée au monde capable de trancher la vie du magicien. En perdant sa barbe, Tchernomore sentit toutes ses forces l'abandonner. Il chancela et tomba raide mort.

Rousslan s'élança alors dans le château pour délivrer Ludmilla et fut très affligé de la trouver endormie. Rien ne put la réveiller du sommeil provoqué par le magicien. Rousslan se décida enfin à la ramener dans cet état à Kiev. Les serviteurs et les esclaves du méchant Tchernomore, libérés par Rousslan, l'aidèrent à transporter la jeune fille.

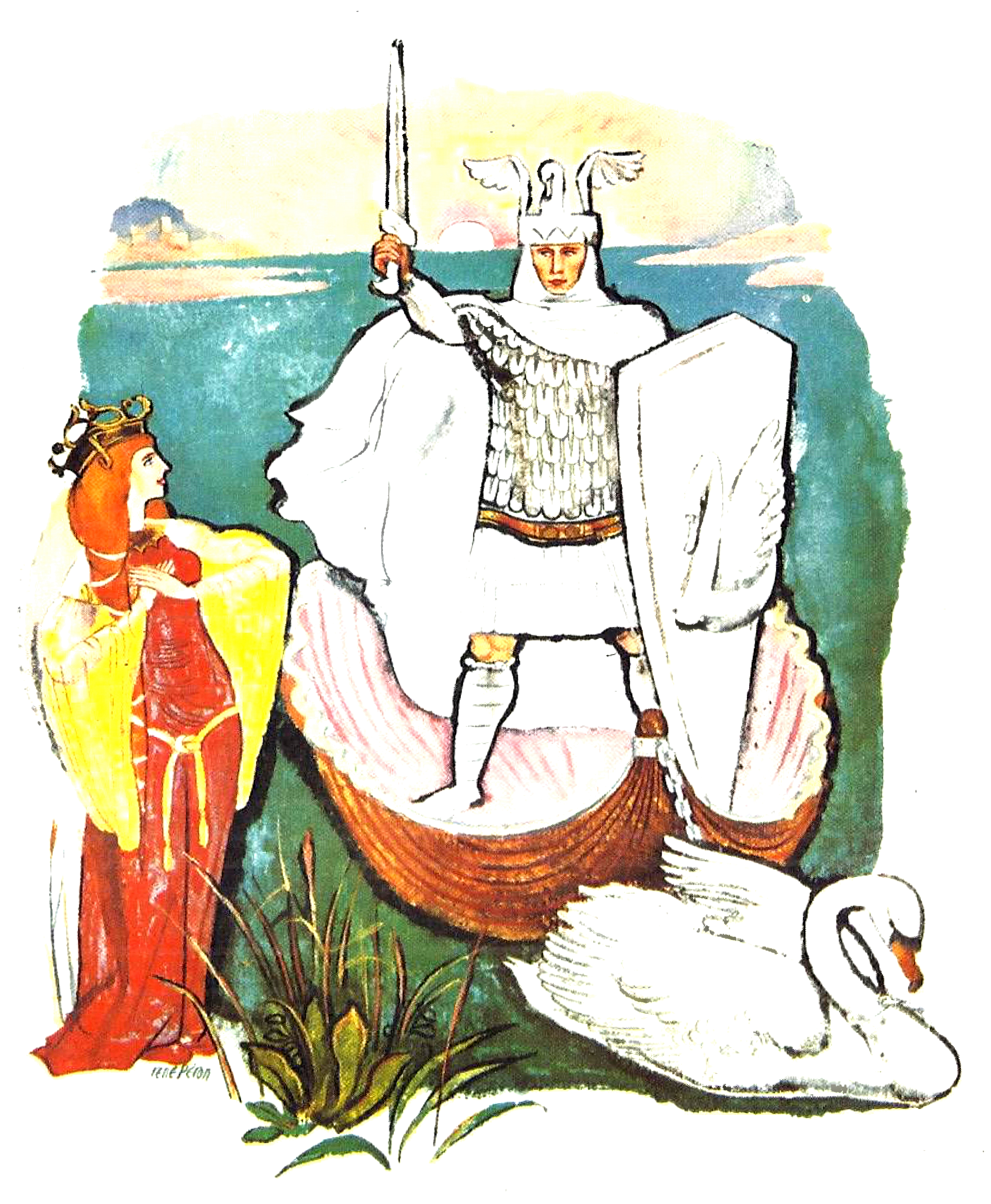
Le voyage fut long. Il ne restait enfin qu'une journée pour arriver à Kiev lorsqu'un événement imprévu replongea Rousslan dans le désespoir. En jetant un coup d'œil dans la voiture où dormait Ludmilla, Rousslan s'aperçut qu'elle était vide. Ludmilla avait encore une fois disparu...

C'était l'œuvre de Naïna. La perfide sorcière, apprenant que Rousslan était parvenu à libérer sa fiancée, trouva le moyen de l'enlever à la faveur des ténèbres. Puis elle avertit Farlaff que le moment était venu de ramener Ludmilla à son père. Farlaff ne se fit pas attendre. Il accourut aussitôt, prit Ludmilla et la transporta jusqu'au palais du prince de Kiev.

Svétozar fut très heureux de revoir sa fille, mais le sommeil magique dans lequel elle était plongée l'affecta beaucoup.



Un spectacle étrange et merveilleux s'offrait à leurs yeux. *Page 105.*



Un spectacle étrange et merveilleux s'offrait à leurs yeux. *Page 105*.

— Je ne puis te récompenser avant qu'elle ne soit réveillée, dit-il à Farlaff. D'ailleurs, comment peux-tu l'épouser dans cet état ? Il faut trouver un moyen pour la réveiller !

Svétozar eut beau chercher, il ne trouva pas un homme dans la grande ville de Kiev qui sût comment il fallait s'y prendre pour dissiper cet étrange sommeil.

Pendant ce temps Rousslan, fou de douleur, courait de tous côtés pour retrouver Ludmilla. Soudain, il aperçut devant lui la caverne de Finne.

— Salut, Rousslan ! dit le bon sorcier. Je t'attendais. Ne t'afflige pas. C'est Naïna qui a enlevé ta fiancée. Farlaff l'a déjà ramenée à son père, mais il est incapable de la réveiller. Prends cette bague magique et rends-toi tout de suite à Kiev. Tout s'arrangera pour le mieux !

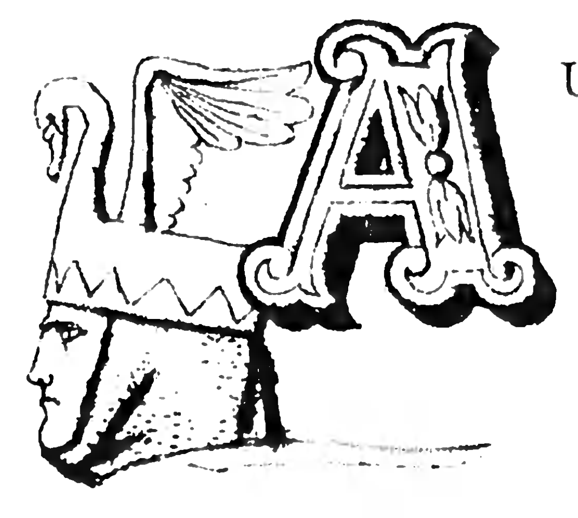
Rousslan prit la bague et galopa jusqu'à Kiev. Il entra dans la chambre où dormait Ludmilla et mit la bague à son doigt. La jeune fille se réveilla aussitôt.

Le prince de Kiev fut très content de la revoir bien portante. Rousslan raconta alors tout ce qui lui était arrivé. Les anciens serviteurs de Tchernomore confirmèrent ses paroles et déclarèrent que c'était bien Rousslan qui avait tué le magicien et sauvé la princesse. Farlaff avoua alors qu'il n'avait rien fait d'autre que de recevoir Ludmilla des mains de la sorcière Naïna et de la transporter jusqu'à Kiev.

Le festin de noces qui avait été troublé par le méchant Tchernomore fut renouvelé. Les invités vinrent plus nombreux et la joie fut plus grande. Tout le monde loua le courage du vaillant chevalier Rousslan et souhaita aux jeunes époux longue et heureuse vie



Lohengrin[1]



AU Xe siècle, la province de Brabant, située aujourd'hui au centre de la Belgique, dépendait du royaume de Germanie. Un jour, le prince de Brabant mourut en laissant un fils et une fille. Le fils, encore un enfant, disparut bientôt mystérieusement et les Brabançons ne surent plus qui devait gouverner leur province. Ils invitèrent le roi de Germanie, Henri dit l'Oiseleur, à résoudre cette délicate question. Il se passa alors une suite d'événements surprenants et merveillleux... Mais n'anticipons pas ! Commençons par le commencement.

Un jour donc, dans une prairie sur les bords de

---

1. Conte tiré de l'opéra « Lohengrin » du compositeur allemand Richard Wagner (1813-1883). La première représentation eut lieu à Weimar en 1850. Wagner a révolutionné la conception de l'opéra traditionnel et dominé la musique de son époque pendant près d'un demi-siècle. Il composait lui-même ses poèmes dont il empruntait les sujets aux vieilles légendes germaniques.

l'Escaut, près d'Anvers, les nobles et le peuple de Brabant se réunirent autour de leur invité, le roi Henri. Ce dernier prit place sous le chêne au pied duquel les souverains du pays avaient coutume de rendre justice. Le moment était solennel : tout le monde attendait avec anxiété ce qui allait se passer.

Enfin le héraut et quatre trompettes s'avancèrent au milieu de la foule. Les trompettes sonnèrent et le héraut proclama à haute voix que le roi Henri allait parler. Le silence était tel qu'on entendait le clapotement des vagues dans la rivière.

– Mon cher peuple de Brabant ! commença le roi, notre royaume sera bientôt en danger. Vous savez que j'avais pu obtenir une trêve de neuf ans pour arrêter la guerre avec nos voisins orientaux. Cette trêve touche à sa fin et je sais que nos ennemis n'attendent que le moment propice pour nous attaquer de nouveau. Jusqu'à présent vous avez bien servi mon royaume. J'ai toujours été content de la province de Brabant. Mais aujourd'hui, sans chef, serez-vous en mesure de résister à l'ennemi comme autrefois ? Vos disputes et vos discordes m'inquiètent. Que s'est-il passé ici depuis la mort du prince de Brabant que j'estimais tant ? Que Frédéric de Telramund, parent du prince, veuille bien m'expliquer la situation.

– Sire, répondit Frédéric en sortant de la foule, je suis prêt à tout vous expliquer. A son lit de mort, le

prince de Brabant avait confié son jeune fils Gottfried et sa fille Elsa à ma garde. Il voulait même que j'épouse Elsa. Mais une chose horrible se produisit bientôt. Un jour, Elsa et Gottfried allèrent se promener dans la forêt. Elsa revint seule, à la nuit. Je lui ai aussitôt demandé où était son frère. Consternée, elle me dit ne l'avoir quitté qu'un seul moment, puis cherché partout dans la forêt, mais en vain. Bien entendu, elle ne voulait pas avouer la vérité. Mais je l'ai lue dans ses yeux. Elle avait tout bonnement tué Gottfried pour usurper la couronne qui devait lui revenir après la mort de leur père, le prince de Brabant.

Cette révélation inattendue frappa toute l'assistance de stupeur. Était-il possible que la douce et gentille Elsa eût pu commettre pareil crime ? Des rumeurs étonnées circulèrent dans la foule.

– Es-tu sûr de ce que tu dis ? demanda le roi Henri.

– Je puis le jurer, affirma Frédéric de Telramund avec solennité. La disparition de l'enfant ne peut s'expliquer autrement. Voulant devenir princesse de Brabant, elle a assassiné son frère, elle l'a noyé dans cette rivière ! C'est pour cela que je n'ai pas voulu l'épouser et que j'ai pris une autre femme. Permettez-moi, sire, de vous la présenter. Elle s'appelle Ortrude et a du sang royal dans les veines.

Une jeune femme au visage impassible s'avança alors et s'inclina devant le roi.

– Elsa n'ayant plus le droit de devenir princesse, continua Frédéric, je revendique à présent la couronne. Ne suis-je pas après elle le plus proche parent du défunt prince de Brabant et Ortrude, ma femme, n'est-elle pas issue d'une famille royale ? N'ai-je pas déjà prouvé au cours des guerres précédentes que je sais combattre vaillamment l'ennemi ?

– Je ne puis me prononcer sans connaître toute la vérité, répondit gravement le roi. Mais je ne quitterai pas ce lieu sans l'avoir découverte. Si Elsa est coupable, elle subira le châtiment qu'elle mérite.

Le roi se leva et suspendit son bouclier au chêne. Tous les chevaliers qui l'entouraient quittèrent aussitôt leurs armes et plantèrent devant eux leurs épées nues. Cela voulait dire qu'aucun d'entre eux ne s'en irait avant que justice ne fût rendue.

– Qu'on appelle Elsa de Brabant, ordonna le roi Henri.

Quand Elsa parut, tous les regards convergèrent vers elle. Elle avait un air si candide, si pur, qu'il était difficile de la soupçonner d'un crime aussi abominable. La foule la regardait avec pitié. Même le roi fut ému en la voyant. Il dit, cependant, d'une voix sévère :

– Elsa, tu connais le crime que l'on te reproche ?

La jeune fille jeta un regard effrayé sur Frédéric et répondit tristement par un signe affirmatif.

– Qu'as-tu à nous dire pour ta défense ?

Elsa secoua la tête.

– Tu n'as donc rien à répondre ? Est-ce un aveu ?

– Mon pauvre frère ! murmura-t-elle enfin en regardant au loin.

– Parle, Elsa ! s'écria le roi. Il faut que nous sachions la vérité ! Es-tu coupable ou non ?

Elsa avait un air absent et rêveur. Elle semblait plongée dans une extase et ne point se rendre compte de la gravité de sa situation. Les paroles qu'elle prononça alors parurent à tous assez étranges :

– Dans le malheur qui m'accable j'ai beaucoup prié. Un jour, je m'endormis fatiguée et je vis un chevalier vêtu d'une armure blanche venir vers moi du haut des cieux. Il tenait un glaive à la main. Dès lors, j'ai repris courage car ce chevalier est mon défenseur !

– Elle feint le délire, dit Frédéric. Elle essaie de cacher son crime par ce moyen. Je suis prêt à combattre contre n'importe qui pour prouver que je ne l'accuse pas faussement !

– Veux-tu, lui demanda alors le roi, qu'en un combat singulier le jugement de Dieu prononce la sentence ?

– Oui.

– Elsa de Brabant, ajouta le roi en se tournant vers la jeune fille, veux-tu qu'un chevalier combatte en ton nom contre Frédéric de Telramund afin que le jugement de Dieu prononce la sentence ?

— Oui, murmura-t-elle.

On appelait « Jugement de Dieu » au Moyen Age des épreuves, souvent des combats singuliers entre les adversaires, auxquelles on avait recours lorsque les preuves manquaient pour déterminer si un accusé était innocent ou coupable.

— Quel est donc le chevalier qui prendra ta défense ? demanda le roi.

Tous les regards se tournèrent de nouveau vers Elsa. On était curieux d'apprendre qui elle voulait choisir pour défendre son honneur. Mais Elsa répondit :

— J'accepte que celui qui me vengera monte dès aujourd'hui sur le trône de mon père. J'accepte aussi de devenir sa femme, s'il le désire !

Le roi Henri fit un signe et le héraut d'armes s'avança avec les quatre trompettes. Ces derniers sonnèrent l'appel en se tournant vers les quatre points cardinaux. Puis le héraut cria d'une voix haute et claire :

— S'il y a parmi vous un chevalier qui désire combattre pour Elsa de Brabant, qu'il vienne !

Les yeux fermés, Elsa attendit avec anxiété. Mais l'appel du héraut resta sans réponse. Personne n'osa se présenter pour combattre contre Frédéric de Telramund, réputé pour être un des plus forts et des plus courageux chevaliers du Brabant.

— Vous voyez bien ! s'écria ce dernier. Il n'y a

personne qui veuille prendre le parti de cette criminelle, car elle a noyé son frère de ses propres mains !

Alors, s'approchant du roi, Elsa l'implora :

– Sire, ordonnez qu'on fasse un autre appel !

Le roi fit un signe et les quatre trompettes sonnèrent encore une fois. Puis le héraut répéta son appel :

– S'il y a parmi vous un chevalier qui désire combattre pour Elsa de Brabant, qu'il vienne !

Elsa tomba à genoux et se mit à prier : « Mon Dieu, sauvez-moi ! Mon Dieu, que mon défenseur paraisse tel que je l'ai vu dans mon rêve ! »

Soudain des cris fusèrent de toutes parts. Les gens couraient vers le rivage pour mieux voir. Un spectacle étrange et merveilleux s'offrait à leurs yeux : un cygne traînait une nacelle dans laquelle se tenait un chevalier revêtu d'une armure d'argent. Le cygne suivait la courbe de l'Escaut. Enfin, lentement, il s'approcha du rivage et le chevalier sauta à terre, bouclier sur l'épaule et épée à la main. Il fit ses adieux au cygne qui remonta alors le fleuve, entraînant la nacelle.

Chacun regardait l'inconnu avec surprise et admiration. Seuls, Frédéric et sa femme Ortrude lui lançaient des regards froids et aigus comme des lames d'acier. Quant à Elsa, au comble de la joie, elle venait de reconnaître le chevalier qu'elle avait vu en rêve.

L'inconnu s'avança d'un pas lent et solennel. Il salua le roi Henri et son entourage, puis s'approcha d'Elsa.

— O mon héros, sauve-moi ! murmura la jeune fille. Tu seras alors prince de Brabant et je deviendrai ta femme !

— Si j'accepte, accepteras-tu aussi mes conditions ? demanda-t-il. Peux-tu jurer de ne jamais chercher à découvrir qui je suis ? A ne point demander ni mon nom ni d'où je viens ?

— Oui, oui, je le jure ! répondit-elle.

— Alors je suis prêt à prouver l'innocence d'Elsa, dit le chevalier se tournant vers Frédéric. Ton accusation est fausse. Je le proclame ici devant tout le monde. Que Dieu décide et qu'Il juge qui de nous a raison.

Les amis de Frédéric lui conseillèrent alors de s'abstenir et de retirer son accusation. Ce chevalier inconnu, arrivé d'une façon si miraculeuse au moment propice, les troublait tous. Mais Frédéric s'écria avec fierté :

— Mieux vaut mourir que d'être lâche ! Je suis loyal et sincère. Ce combat prouvera que j'ai raison. Je n'ai pas peur de lui !

Le roi Henri donna l'ordre de préparer le champ du combat. Alors six nobles mesurèrent d'un pas solennel le terrain où les adversaires allaient s'affronter et en marquèrent les limites avec leurs lances. Les trompettes sonnèrent l'appel. Frédéric et le chevalier

inconnu se placèrent aux deux bouts du champ clos. Tout le monde se découvrit avec un recueillement religieux.

– Que la volonté de Dieu se fasse ! Que celui qui défend la juste cause soit vainqueur dans ce combat ! dit le roi en se levant.

Puis il tira son épée et en frappa trois coups sur le bouclier suspendu au chêne. C'était le signal. Aussitôt les deux antagonistes tirèrent leurs épées et se couvrirent de leurs boucliers. Le combat commença. Le chevalier inconnu attaqua avec violence et frappa le premier. Blessé, Frédéric recula et tomba à terre. Son adversaire lui mit l'épée sur la gorge et dit :

– Ta vie est dans ma main ! Je t'en fais don, mais songe au repentir !

Le combat était terminé. Le Jugement de Dieu avait innocenté Elsa. Le roi détacha son bouclier suspendu au chêne. Le peuple acclama avec joie la jeune fille et son sauveur. Ils furent recouverts de manteaux et élevés sur des boucliers comme des triomphateurs afin que la foule entière pût les voir. On les porta ainsi jusqu'au palais des princes de Brabant à Anvers. Le soir, toute la ville fut en fête.

Le roi Henri déclara qu'après son mariage avec Elsa, le chevalier inconnu pourrait recevoir le titre de prince de Brabant, mais le chevalier déclina cet honneur et

se contenta du titre plus modeste de Protecteur du Brabant. Il promit aussi de conduire les Brabançons au combat pour défendre le pays contre l'ennemi qui se préparait à l'attaque.

Deux personnes seulement dans toute la ville d'Anvers étaient violemment irritées par cette allégresse populaire. C'étaient, on le devine, Frédéric de Telramund et sa femme Ortrude. Couverts d'habits sombres et pauvres, ayant tout perdu — honneurs et richesses — ils étaient assis sur les marches d'une église et méditaient avec amertume sur leur sort. La joyeuse musique qui parvenait du palais à leurs oreilles les faisait trembler de rage. Mais Frédéric était surtout furieux contre sa femme.

— C'est à cause de toi que je suis couvert d'infamie ! disait-il. C'est à cause de toi que j'ai perdu mon honneur ! Tout le monde me respectait. J'aurais pu épouser Elsa et devenir prince de Brabant. Tu as détruit mon bonheur. Tu m'as menti, tu m'as honteusement trompé en me disant que tu avais vu Elsa en train de noyer son frère dans la rivière. Tu as calomnié cette innocente jeune fille pour prendre sa place ! Je t'ai épousée, en croyant qu'Elsa était une criminelle. Tu m'as promis le trône de Brabant et me voici sur les marches de cette église, recouvert de haillons et méprisé de tout le monde ! Demain je serai banni du royaume.

Ortrude grinça des dents et répondit d'une voix lente et railleuse :

— N'est-il pas lâche de s'adonner au désespoir ? Je croyais que tu étais un homme fort et courageux, mais je m'aperçois que tu es sur le point de pleurer comme un enfant.

— Tais-toi, misérable ! Comment oses-tu me faire encore la leçon ?

— Parce que tout n'est pas encore perdu !

— Que veux-tu dire ?

— Ce chevalier inconnu qui t'a vaincu est peut-être protégé par un charme. Qui est-il ? Il y a un mystère dans son apparition inattendue. Sa force ne tient qu'à ce mystère. Rappelle-toi ce qu'il a dit à Elsa avant le combat !

— Il a exigé qu'elle ne lui demande jamais son nom.

— Justement. Sa force est là. Il ne t'a vaincu que grâce à ce charme. Il suffirait qu'Elsa lui demande d'où il vient, comment il s'appelle, pour que tu sois sauvé et que tous les honneurs te soient rendus.

Une lueur d'espoir s'alluma dans les yeux de Frédéric de Telramund.

— Ortrude, murmura-t-il, tu as l'âme d'une sorcière, tu essaies de m'entraîner dans une nouvelle infamie !

— Ce n'est pas une infamie que de vouloir retrouver son honneur. Ne voudrais-tu pas te venger de ce chevalier inconnu ?

— Si !

— Eh bien, il faut convaincre Elsa de lui demander son nom. A nous deux, nous y parviendrons peut-être. Ne perdons pas courage et agissons avant qu'il ne soit trop tard. Il faut être rusé avec Elsa et employer la force contre son mystérieux fiancé.

Le soir même, Ortrude se mit en devoir d'exécuter son plan. Elle alla vers le palais et se posta sous le balcon de la chambre d'Elsa. Elle attendit patiemment que la jeune fille sorte sur le balcon pour contempler les étoiles. Alors, d'une voix plaintive et sanglotante, elle cria :

— Elsa, Elsa ! Aie pitié de moi !

— Qui me parle ? demanda la princesse en scrutant les ténèbres.

— C'est moi, Ortrude ! Ne vois-tu pas dans quel état je suis ? Nous avons tout perdu à cause de toi ! Mon mari s'est trompé et t'a accusée d'un crime que tu n'as pas commis. C'est vrai. Il se repent maintenant. Mais notre châtiment n'est-il pas trop cruel ? On nous traite comme des pestiférés !

— Pauvre Ortrude ! s'écria la naïve Elsa, émue jusqu'aux larmes. Je ne savais pas que tu souffrais tant. Autrefois si fière, te voilà plus humble qu'une mendiante !

Pour toucher le cœur de la jeune fille, la méchante Ortrude se prosterna jusqu'à terre et fit mine de

pleurer. Elsa ouvrit alors la porte et introduisit sa plus mortelle ennemie dans le palais en lui promettant de veiller sur elle.

– Que tu es bonne ! murmura l'autre.

– Demain tu revêtiras une belle robe, dit Elsa, et tu m'accompagneras à l'église où je dois me marier.

– Pour te récompenser de ta bonté, je voudrais te donner un conseil, répondit Ortrude.

– De quoi s'agit-il ?

– Ne te fie pas trop à ton bonheur. Un charme étrange a amené ici ton futur époux, ce charme pourrait aussi l'éloigner loin de toi !

Ces perfides paroles se glissèrent comme un venin dans l'âme de la trop crédule Elsa et y semèrent le trouble et la crainte.

Le lendemain toute la ville se porta vers le palais pour saluer au passage le cortège princier devant se rendre à l'église. Lorsque les pages, les gardes et une longue file de femmes richement vêtues sortirent du palais, précédant Elsa, la foule retint son souffle. Enfin la princesse parut à son tour. Alors des cris de joie fusèrent de toutes parts. Mais quand le cortège atteignit les premières marche de l'église, un événement inattendu et révoltant se produisit.

Ortrude, qui marchait à quelques pas derrière Elsa, s'avança d'un air furieux et, se plaçant devant elle, la força à reculer.

— Arrière, Elsa ! s'écria-t-elle. Je ne veux plus te suivre. C'est toi qui me dois hommage et respect !

Frappée de stupeur, la malheureuse jeune fille ne savait que dire. Tous étaient consternés.

— Mon mari, continua Ortrude, a été la victime d'une sentence injuste. Le chevalier inconnu, que tu vas épouser tout à l'heure, l'a vaincu parce qu'il était protégé par un charme infernal. Qui est-il ? Dis-nous, comment s'appelle-t-il ? D'où vient-il ?

Elsa fut indignée et en même temps troublée par les paroles de cette femme méchante qui cherchait à verser le doute dans son cœur.

A ce moment, le roi Henri et le chevalier inconnu, suivis d'une longue escorte, s'approchèrent à leur tour de l'église.

— Que se passe-t-il ici ? demanda le roi étonné.

Elsa, effrayée, se jeta dans les bras de son futur époux.

— Sauve-moi de cette femme ! murmura-t-elle. Tu m'avais recommandé de ne plus jamais la revoir, mais j'ai eu pitié d'elle et voilà qu'elle m'insulte.

Soudain Frédéric de Telmarund se dressa devant le roi Henri.

— Quelle audace ! s'écria ce dernier. Comment oses-tu paraître devant nous ! Tu es banni de mon royaume !

Mais Frédéric parla avec la fureur du désespoir :

— Ce chevalier est un imposteur ! Notre combat

n'était pas juste car des forces maléfiques l'ont aidé à me vaincre. Qui est-il ? Qu'il se nomme ! Pourquoi un cygne l'a-t-il amené ici ? D'où tire-t-il sa force ? Ne serait-ce pas de l'enfer ? Sire, osera-t-il cacher son nom à Votre Majesté ?

Tout le monde considérait le chevalier inconnu avec anxiété.

– Je refuse de le dire, même au roi, dit le chevalier. Il n'y a qu'Elsa qui ait le droit de me le demander.

– Je n'exige pas que tu nous révèles ton secret, dit le roi Henri. Tu nous as prouvé ta valeur. Cela nous suffit. Nous te croyons sur parole.

Alors la foule acclama le roi et le chevalier. Frédéric profita du bruit pour s'approcher d'Elsa et lui murmurer perfidement à l'oreille :

– Tu es la seule à pouvoir rompre le charme qui l'ensorcelle. Ce charme est dangereux car il peut l'éloigner de toi. Délivre-le de ce charme infernal et tu le garderas pour toujours auprès de toi. N'hésite pas, demande-lui qui il est !

Le roi chassa Frédéric et Ortrude de sa présence et le cortège pénétra enfin dans l'église où le mariage eut lieu comme prévu.

Le soir, après la cérémonie nuptiale, Elsa se retrouva seule avec son époux dans une chambre du palais. Le doute, qu'Ortrude et Frédéric avaient si insidieusement glissé dans son esprit, la torturait de plus en

plus. Son époux était-il un envoyé de l'enfer ou bien en était-il seulement la victime ? L'avait-on ensorcelé ? Pouvait-elle l'aider ? Ce secret ne cachait-il pas une menace pour leur bonheur ? Ne pouvant plus résister à la tentation de poser la fatale question, elle lui demanda comment il s'appelait. Le chevalier pâlit et lui rappela le serment qu'elle avait fait de ne point l'interroger.

— Murmure-moi ton nom à l'oreille, supplia-t-elle. Je ne le dirai à personne ! Prouve-moi donc ta confiance et dis-moi d'où tu viens !

— Tais-toi, de grâce, ne te parjure pas ! répondit le chevalier.

— Ce mystère m'effraie. Quel est ce charme qui te protège ? Fût-ce au prix de ma vie, parle ! Qui es-tu ?

Tout à coup la porte s'ouvrit et Frédéric de Telramund pénétra dans la pièce, une épée à la main, suivi de quatre hommes armés. Elsa eut juste le temps de saisir l'épée de son mari, posée sur une chaise, et de la lui donner. Le chevalier inconnu tira l'épée du fourreau et du premier coup blessa mortellement Frédéric, venu pour l'assassiner. En effet, Frédéric avait écouté à la porte et avait cru que le charme du chevalier venait d'être rompu par les questions d'Elsa. Les autres hommes qui escortaient Frédéric jetèrent alors leurs armes et se mirent à genoux devant le chevalier.

— Emportez le corps de ce traître, leur dit-il. - Puis,

se tournant vers Elsa, il ajouta d'une voix triste :

— Notre bonheur ne peut se réaliser. Puisque tu l'as voulu, je te dirai mon nom, mais je le dirai devant tout le monde et à l'endroit où nous nous sommes rencontrés pour la première fois.

Le lendemain, dans la prairie, sur les bords de l'Escaut, les nobles et le peuple de Brabant se réunirent de nouveau comme au début de cette histoire. Le roi Henri prit place sous le chêne et salua Elsa et son époux en ces termes :

— Je suis très heureux de vous voir. Qu'as-tu à me dire, noble chevalier ? Viens-tu m'annoncer que tu es déjà prêt à conduire les vaillants Brabançons au combat pour arrêter l'ennemi sur nos frontières orientales ?

— Hélas, sire, je ne pourrai pas conduire nos vaillants guerriers au combat, répondit tristement le chevalier inconnu. Ma femme bien-aimée n'a pas tenu le serment qu'elle m'a fait ici même de ne jamais demander qui je suis. Elle a suivi le conseil de gens perfides et méchants. Je vais donc vous dire d'où je viens et comment je m'appelle.

Tous se serrèrent pour mieux entendre le secret du chevalier. Les joues empourprées par la honte, Elsa n'osait pas lever les yeux.

— Il existe, loin d'ici, un bourg qu'on nomme Monsalvat, continua le chevalier. Un temple s'élève sur un

rocher au milieu du bourg. Rien au monde n'égale la splendeur et l'importance de ce temple, car on y garde le Saint-Graal, vase d'émeraude où a été recueilli le sang du Christ. Les chevaliers qui ont consacré leur vie à servir le Saint-Graal obtiennent une force surhumaine qu'ils peuvent conserver en s'éloignant du temple à condition de ne jamais révéler leur nom. Ces chevaliers défendent toujours le droit et la vertu. Leur chef est le fameux Parsifal. Moi, je suis Lohengrin, son fils !

– Lohengrin, Lohengrin ! murmura-t-on dans la foule avec admiration.

– Lohengrin ! murmura la malheureuse Elsa. Qu'ai-je fait ? Pourquoi ai-je trahi mon serment ?

– Lohengrin, dit le roi Henri en se levant, je te supplie de rester avec nous. Il faut un chef à la province de Brabant et nul ne mérite plus que toi d'être ce chef !

– Je regrette beaucoup de devoir partir, répondit Lohengrin en soupirant, mais le Graal m'attend. Regardez ! Le messager du Graal est déjà là !

Chacun regarda dans la direction indiquée et vit le cygne qui s'approchait du rivage en traînant la nacelle.

– Le cygne l'emportera comme il nous l'a amené ! disaient les gens avec animation.

– Adieu, Elsa ! Adieu, roi bon et juste ! Adieu, à

vous tous, braves gens du Brabant ! Mon heure est venue, il faut que je parte, dit Lohengrin en s'avançant vers le rivage.

Tout à coup Ortrude sortit de la foule et cria avec une joie sauvage :

— Va-t'en ! Va-t'en ! Maintenant je puis le dire à tous. Ce cygne que vous voyez, c'est Gottfried, le jeune prince de Brabant, disparu dans la forêt. Frédéric accusa Elsa d'avoir noyé son frère. Or c'est moi qui, à l'aide des forces maléfiques, avais transformé cet enfant en cygne pour un an. La chaîne qui le retient à la nacelle m'a été donnée par le diable ! Écoute, Elsa, si tu n'avais pas forcé Lohengrin à révéler son nom, ton frère te serait revenu, sain et sauf, dans un an. Maintenant c'est moi qui triomphe !

Ortrude termina ses aveux par un éclat de rire diabolique. Tous étaient indignés et affligés. En entendant les paroles de cette femme, qui se révélait être une sorcière, Lohengrin se mit à genoux et pria. Tous les regards se tournèrent vers lui. Soudain, un miracle se produisit.

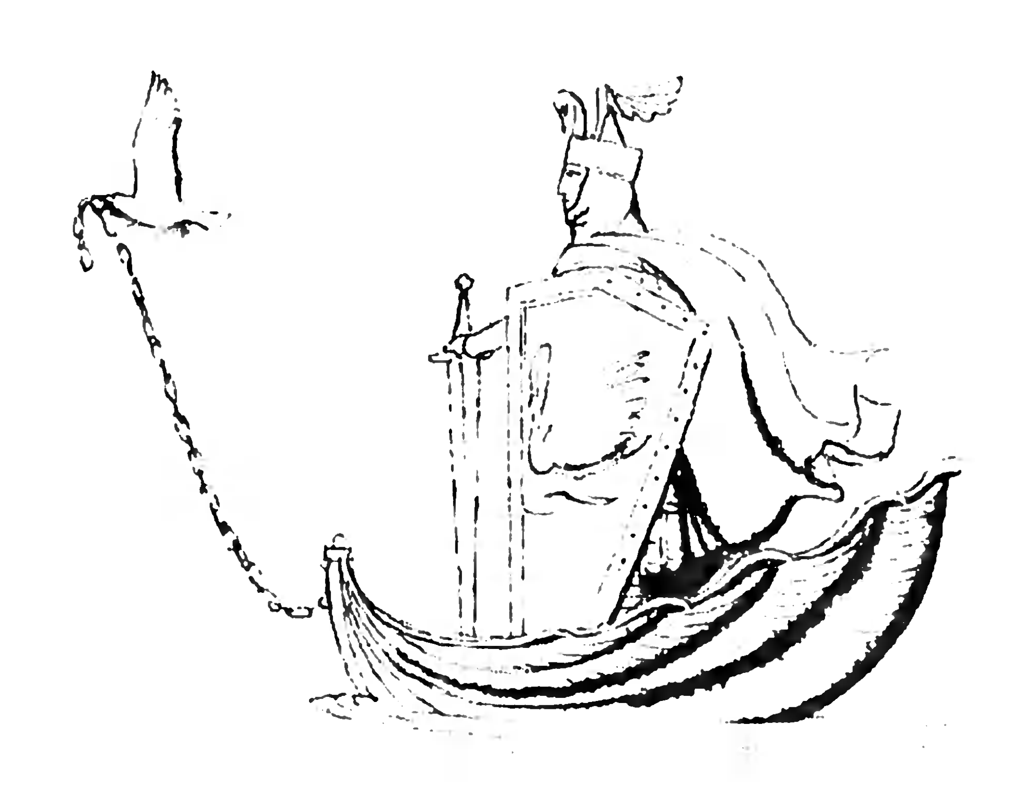
Une blanche colombe — la colombe du Saint-Graal — descendit du ciel et plana au-dessus de la nacelle. Lohengrin délivra alors le cygne de sa chaîne. Le cygne disparut aussitôt et, à sa place, on vit apparaître un jeune homme. C'était Gottfried, le frère d'Elsa.

— Voici le nouveau prince de Brabant ! s'écria Lo-

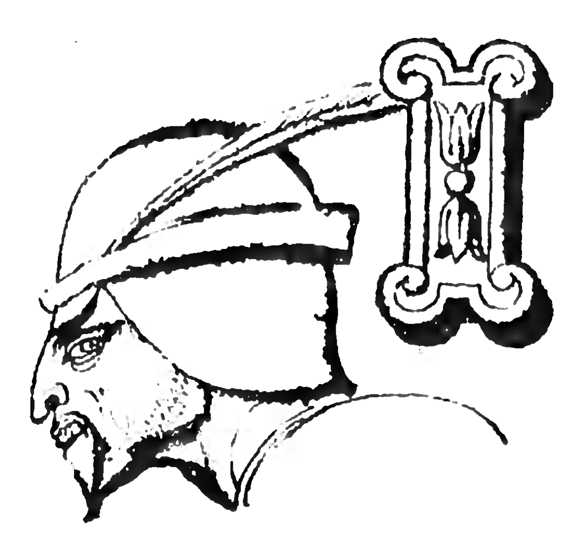
hengrin en s'élançant rapidement dans la nacelle.

La colombe prit alors la chaîne de la nacelle et emmena celle-ci en remontant le courant de la rivière.

Gottfried salua le roi Henri et se jeta dans les bras de sa sœur. Elsa était heureuse de retrouver son frère, mais à sa joie se mêlait la douleur de perdre Lohengrin. Tout le peuple de Brabant partageait ses sentiments. On était content de revoir le véritable héritier de la couronne de Brabant, mais on regrettait de perdre un chef aussi valeureux. La foule se pressait sur les bords de l'Escaut et regardait en silence la nacelle miraculeuse s'éloigner lentement en emportant Lohengrin dont l'armure d'argent scintillait au soleil.



Faust[1]



L y avait une fois en Allemagne un vieux docteur qui perdit un jour l'envie de vivre et voulut se suicider par désespoir. Il lui arriva alors une bien étrange aventure... Il y a bien longtemps de cela puisque Faust — c'est le nom du vieux docteur — vivait au Moyen Age.

Un jour donc, assis tristement devant sa table chargée de parchemins, Faust pensait qu'il était temps de mourir et que la vie ne pouvait plus lui offrir la moindre consolation. Il avait médité toute la nuit, sans se coucher. Les premiers rayons du soleil qui se glissèrent dans sa chambre le trouvèrent plus triste que jamais.

---

1. Conte tiré de l'opéra « Faust » de Charles Gounod (1818-1893). « Faust » est, peut-être, l'ouvrage le plus célèbre du théâtre musical français. C'est également un des opéras les plus populaires du monde. La première représentation eut lieu à Paris en 1859.

Faust prit enfin une fiole remplie de poison et en versa le contenu dans une coupe de cristal. Sa main tremblait. Au moment où il voulut porter la coupe à ses lèvres, il entendit des voix de jeunes filles qui chantaient au dehors. Leur chanson glorifiait les beautés de la Nature : les ruisseaux, les fleurs, les oiseaux, les moissons.

Faust reposa alors la coupe sur la table. Lui aussi, il aimait la Nature ! Mais ses vieilles jambes ne pouvaient plus courir comme celles des jeunes gens à travers champs. Il n'avait plus de forces pour se pencher et ramasser des fleurs. Il était condamné à rester là, dans sa chambre, triste, malade et solitaire, en attendant que vînt la mort. Mais pourquoi attendre ? Il suffirait de boire la coupe de poison. Il serait alors débarrassé de cette vie inutile, sans espoir ni bonheur. Et cependant, que n'aurait-il donné pour retrouver sa jeunesse ! Dieu ne veut pas réaliser ses rêves, faut-il donc s'adresser au diable ?

Il venait à peine de formuler cet horrible souhait qu'un personnage étrange apparut devant lui. Il avait une plume au chapeau, une épée au côté et était enveloppé dans un riche manteau écarlate. Ses yeux brillaient d'une lueur étrange tandis qu'un sourire méchant et moqueur tordait ses lèvres fines.

— Me voici ! dit-il en saluant. Que puis-je faire pour toi, docteur ?

— Qui êtes-vous ? Comment êtes-vous entré ici ? murmura Faust, blême de frayeur.

— Je m'appelle Méphistophélès. On m'appelle aussi diable ou satan, mais je trouve que Méphistophélès fait plus joli, en tout cas moins banal !.. Eh bien, cher docteur, tu ne dis rien ? Te ferais-je peur ?

— Non.

— Doutes-tu de ma puissance ?

— Peut-être.

— Mets-la donc à l'épreuve.

— Allez-vous-en !

— Pourquoi alors avoir pensé à moi ? Je suis là pour te servir !

— Que pouvez-vous faire pour moi ? demanda Faust après un instant d'hésitation.

— Tout. Mais dis-moi d'abord ce que tu désires. Veux-tu de l'or ?

— Que ferais-je de la richesse !

— Veux-tu la gloire ?

— Non plus.

— Veux-tu la puissance ?

— Je veux la jeunesse, murmura le docteur en soupirant. Oui, je voudrais redevenir jeune, beau, gai, ne plus avoir de rides, ni de cheveux blancs !

— Je puis contenter ton caprice, répondit Méphistophélès. Si tu désires être jeune — tu seras jeune !

— Que me demandez-vous en retour ?

— Presque rien. Sur terre, je serai à ton service, mais là-bas tu seras au mien.

— Là-bas ?.. En enfer ?

— C'est ainsi que vous autres, humains, vous appelez mon royaume, dit Méphistophélès en déposant un parchemin sur la table devant Faust. Maintenant signe ! Une signature au bas de ce contrat et te voilà jeune !

Voyant que le docteur hésitait à signer, le diable fit un geste de la main et l'image d'une jeune fille assise devant son rouet apparut sur le mur, au fond de la pièce.

— Qu'elle est belle, qu'elle est gentille ! s'écria Faust sans pouvoir détacher ses yeux de cette vision merveilleuse. Comment s'appelle-t-elle ?

— Elle s'appelle Marguerite. Tu pourras faire aujourd'hui même sa connaissance si tu signes notre contrat.

Faust sentit qu'un sentiment d'amour fort et sincère venait de s'éveiller dans son cœur pour Marguerite. Il prit machinalement sa plume et signa le parchemin que Méphistophélès s'empressa alors de cacher dans sa poche.

— Maintenant, dit ce dernier, reprends ta coupe. Elle ne contient plus de poison. Au lieu de la mort, elle te donnera la vie, la jeunesse !

Le docteur prit la coupe et la but. Il sentit aussitôt une violente secousse dans tout son corps. Quelque

chose d'extraordinaire se passait en lui. Une force qu'il avait perdue depuis longtemps redonnait à ses membres une vigueur nouvelle. Son sang bouillonnait. Il courut vers la glace et se regarda. Il vit avec surprise un jeune homme beau et élégant. C'était pourtant lui, mais plus jeune d'une cinquantaine d'années !

— Je remarque que tu te plais, dit Méphistophélès en riant. Tu as enfin retrouvé ta jeunesse. A présent, mettons-nous en route. Je connais la ville et l'endroit où habite Marguerite.

Il y avait une kermesse dans la petite ville où ils se rendirent. Des bourgeois, des étudiants, des soldats et des jeunes filles s'amusaient sur la place publique. Un orchestre populaire jouait avec entrain et des jeunes gens dansaient sans arrêt. D'autres buvaient du vin et de la bière dans un cabaret situé sur la place. On riait, on criait, on s'amusait franchement. Cependant, parmi les jeunes gens attablés, il y en avait un qui paraissait assez triste. C'était Valentin, le frère de Marguerite, de cette jeune fille dont Méphistophélès avait présenté l'image au docteur Faust sur le mur de sa chambre. Valentin était triste parce qu'il partait pour la guerre avec d'autres soldats et laissait sa sœur toute seule, sans père, ni mère. Ses amis, Wagner et Siebel, essayaient de le consoler.

— Ne crains rien pour Marguerite, lui dit Siebel, je veillerai sur elle. Je suis trop jeune pour aller à la

guerre. Je reste en ville. Tu peux compter sur moi.

– Merci, répondit Valentin. Je sais que tu es un ami fidèle. Je sais aussi que tu aimes Marguerite.

– Bois ce bon vin et ne t'inquiète pas outre mesure ! conseilla Wagner. Nous partons aujourd'hui mais nous rentrerons bientôt. Tu retrouveras ta sœur et rien ne lui sera arrivé, à moins que le diable ne s'en mêle !

– Dieu t'entende, murmura Valentin en vidant sa coupe.

Pour égayer son ami, Wagner monta sur un escabeau et se mit à chanter. Comme il chantait, un étranger s'approcha de leur table et demanda la permission de se joindre à eux. C'était Méphistophélès.

– Je connais aussi plusieurs chansons, dit-il en s'asseyant.

– Une seule suffit, dit Wagner en descendant de l'escabeau, pourvu qu'elle soit bonne.

– Je ferai de mon mieux, répondit Méphistophélès, tandis que les jeunes gens se groupaient autour de lui pour l'écouter.

Il chanta d'une voix puissante, railleuse, en entrecoupant ses paroles d'un rire satanique qui donnait le frisson à l'assistance. Sa chanson était consacrée à la puissance de l'argent dont les hommes sont les esclaves ; elle racontait comment Satan poussait les gens à s'humilier, à se faire du mal et même à s'entretuer pour de l'argent.

Tout le monde regardait avec étonnement ce singulier personnage. La surprise augmenta lorsque Méphistophélès, saisissant d'abord la main de Wagner puis celle de Siebel pour les examiner, prédit au premier la mort dans un combat et au second que les fleurs qu'il offrirait à Marguerite se faneraient dans ses mains.

En entendant le nom de sa sœur prononcé par la bouche de cet homme étrange, Valentin fut très étonné et alarmé.

– Qui vous a dit son nom ? demanda-t-il.

– Quant à toi, ajouta le diable en se tournant vers Valentin, tu te feras tuer par quelqu'un que je connais. Néanmoins je bois à ta santé et à la santé de ta sœur !

Valentin se fâcha.

– Ce mauvais plaisant mérite une correction ! s'écria-t-il en tirant son épée du fourreau.

Wagner et quelques soldats dégainèrent en même temps, mais Méphistophélès traça alors un cercle dans l'air avec son épée et il se produisit une chose surprenante : l'épée de Valentin se brisa aussitôt d'elle-même.

– C'est le diable ! murmura Valentin. Eh bien, puisque tu brises le fer avant qu'on ne te touche, nous te ferons reculer d'une autre manière. Regarde ! C'est une croix !

Valentin prit son épée par la lame et la présenta sous forme de croix à Méphistophélès. Les autres jeunes gens en firent autant et le diable dut s'éloigner à

reculons.

Sur la place publique Méphistophélès rencontra Faust qui le cherchait.

– Où es-tu donc passé ? Conduis-moi vers Marguerite ! dit Faust avec impatience. Si tu ne tiens pas parole, je me sépare de toi.

– Je n'ai pas envie de te perdre, répondit le diable en ricanant, et je tiens toujours ma parole. Tu la verras dans quelques instants. Dirigeons-nous vers cette église.

En effet, ils n'avaient pas fait dix pas que Faust s'arrêta en poussant un cri d'admiration. Il venait d'apercevoir la jeune fille dont le diable lui avait montré l'image magique dans sa chambre. C'était bien Marguerite. Elle descendait les marches de l'église. Qu'elle était belle, naïve et simple ! Faust sentit qu'il l'aimait déjà avec toute l'ardeur de sa jeunesse retrouvée. Il l'aborda poliment et essaya d'engager la conversation. Mais Marguerite l'écarta avec douceur et poursuivit son chemin.

– Elle est timide et n'a pas l'habitude de parler aux étrangers, dit Méphistophélès à Faust. Ne te désole point. Je vais t'aider à faire sa connaissance. Viens !

Pauvre Marguerite ! Elle ne se doutait pas que Satan allait essayer de la faire entrer dans son jeu diabolique. Pauvre Faust ! Emporté par son amour sincère pour cette pure jeune fille, il se prêtait déjà aveuglément à l'artifice de son infernal compagnon.

Le lendemain, après le départ de Valentin pour la guerre, Siebel, qui lui avait promis de veiller sur sa sœur, alla dans le jardin où se trouvait la chaumière de Marguerite. Il aimait tendrement cette dernière mais, étant timide, il n'osait pas lui parler de son amour. Aussi se plaisait-il à attacher des bouquets de fleurs à sa porte. Il se mit donc, comme d'habitude, à cueillir des fleurs dans le jardin. Or, à sa grande surprise, toutes les fleurs qu'il arrachait se fanaient entre ses doigts comme le lui avait prédit Méphistophélès. Pour briser le charme maléfique, Siebel courut jusqu'à un bénitier accroché au mur. Il trempa ses doigts dans l'eau bénite et se remit à cueillir des fleurs. Cette fois-ci, elles ne se fanèrent plus et il réussit à faire un bouquet qu'il attacha aussitôt à la porte de la chaumière. Content de lui-même, le garçon repartit sur la pointe des pieds.

Siebel n'avait pas remarqué que deux hommes, cachés dans un bosquet, l'observaient attentivement. C'étaient Faust et Méphistophélès. Ils sortirent de leur cachette après son départ et s'approchèrent de la maison.

– J'ai un rival, dit Faust avec tristesse.

– Ne crains rien, mon ami. Il n'est pas dangereux, répondit Méphistophélès. A côté de son pauvre bouquet, nous allons déposer sur le seuil de la porte quelque chose qui saura intéresser beaucoup plus Marguerite.

Et soudain, par l'effet d'une magie diabolique, une jolie cassette se trouva entre les mains de Méphistophélès. Il la déposa en ricanant devant la porte et fit signe à Faust de partir.

— Allons-nous-en pour l'instant. Laissons Marguerite découvrir ce beau cadeau. Nous reviendrons plus tard.

Pendant ce temps Marguerite travaillait devant son rouet. Tout en besognant, elle chantait et rêvait. Elle rêvait à ce bel inconnu qui l'avait abordée la veille au sortir de l'église. — « C'est peut-être un grand seigneur », se disait-elle. — « Il avait de si belles manières, il était si bien vêtu ! Et, surtout, il m'a parlé avec tant de douceur et de gentillesse. Je n'aurais pas dû le fuir si brusquement !... » Marguerite n'osait pas s'avouer que Faust lui plaisait.

Enfin, elle décida de sortir dans le jardin, ouvrit la porte et vit le bouquet de Siebel.

— Pauvre garçon ! se dit-elle. Pourquoi m'apporte-t-il toujours ces fleurs ?... Mais qu'est-ce que c'est ?

Elle venait d'apercevoir la jolie cassette déposée par Méphistophélès devant le seuil de la porte. Intriguée, elle se pencha, prit la cassette et l'emporta dans sa chambre. En la prenant, elle avait fait tomber involontairement le bouquet de Siebel par terre.

Marguerite posa la cassette sur une chaise et se demanda si elle avait le droit de l'ouvrir. Son cœur battait à se rompre. Quelque chose lui disait que



C'était bien Marguerite. *Page 126.*



C'était bien Marguerite. *Page 126.*

c'était un cadeau de l'inconnu qui l'avait abordée la veille. Enfin, ne pouvant plus résister à la curiosité, elle l'ouvrit et poussa un cri d'admiration. La cassette était pleine de bijoux qui brillaient de mille feux provoquants.

Cette pauvre orpheline, qui n'avait jamais vu de si belles choses et ignorait tout de la richesse, plongea craintivement ses doigts dans la cassette et en sortit des boucles d'oreilles, un merveilleux collier, des bracelets sertis de diamants... Elle se para et se regarda dans le miroir. Elle était surprise de se trouver si belle.

— On dirait la fille d'un roi, murmura-t-elle en rougissant.

A cet instant, elle entendit des pas dans le jardin. Quelqu'un s'approchait de la maison. Elle se hâta d'ôter les bijoux et de les remettre dans la cassette. Elle ouvrit la porte et rougit de nouveau. Faust était là, devant elle.

— Pourquoi avez-vous ôté ces bijoux ? lui demanda-t-il alors. Ne vous plaisent-ils pas ?

— Si, ils sont merveilleux. Mais ils ne sont pas à moi. On les a oubliés devant ma porte, répondit Marguerite.

— Ce n'était pas un oubli involontaire. Je vous prie de les accepter. Ne voudriez-vous pas me montrer votre jardin ?

Marguerite hésita. Elle pensa enfin qu'il était impossible de refuser ce plaisir à ce beau et gentil seigneur qui venait de lui offrir un si merveilleux cadeau.

– Mon jardin n'est pas très grand, mais je l'aime bien, dit-elle en sortant de la maison. Venez, nous en ferons le tour.

– Vivez-vous toute seule dans cette maison ? demanda Faust en la suivant.

– En ce moment je suis toute seule. Mon frère est soldat, il est parti hier pour la guerre. J'ai perdu ma mère et ma petite sœur que j'aimais beaucoup. Ma vie n'est pas très gaie, mais je ne m'en plains pas.

Tout en bavardant ils s'attardèrent dans le jardin. Faust se sentait attiré de plus en plus vers cette jeune fille si simple et si naïve. Marguerite éprouvait malgré elle beaucoup de plaisir dans la compagnie de ce jeune homme respectueux et tendre, qui savait si bien parler. Ils finirent pas s'avouer qu'ils se plaisaient mutuellement.

Cependant Faust avait honte d'abuser des sentiments de cette pure jeune fille. Il n'était pas digne d'elle, lui qui avait conclu un marché avec le diable pour redevenir jeune. Aussi décida-t-il de ne plus la revoir.

Les jours passaient et la pauvre Marguerite, se sentant abandonnée, pleurait sur son sort. Elle aimait

Faust et voulait le revoir. Depuis son départ, la vie lui paraissait triste et ennuyeuse. Les voisins, qui savaient qu'elle avait reçu une cassette pleine de bijoux d'un riche inconnu et qui avaient remarqué Faust dans son jardin, se moquaient d'elle. En ami fidèle, Siebel fut le seul à vouloir la consoler. Ses efforts furent inutiles.

Marguerite alla chercher du réconfort à l'église et pria longuement. Mais le cruel Méphistophélès ne la laissa pas en paix. Il se cacha derrière un pilier et tenta de la troubler en intervenant dans ses prières. Il lui parlait à l'oreille de Faust et augmentait sa douleur.

Cependant la guerre prit fin et les soldats rentrèrent chez eux. Ils étaient heureux de revenir dans leurs foyers. Ils défilaient dans les rues de la ville en chantant des marches. Valentin aussi était content de retrouver sa sœur. Des mauvaises langues s'empressèrent de lui dire que Marguerite avait reçu en son absence la visite d'un étranger, qu'elle en était éprise et que cet étranger, après lui avoir fait un beau cadeau, l'avait abandonnée. Il remarqua, en effet, que sa sœur avait maigri et était assez triste. Il jura alors de punir l'homme qui s'était moqué d'elle. Il venait à peine d'exprimer ce souhait que les sons d'une guitare se firent entendre sous leur fenêtre.

C'étaient Faust et Méphistophélès. Ce dernier avait réussi à convaincre Faust de revenir chez Marguerite et s'était muni d'une guitare pour chanter dans la rue

une sérénade en l'honneur de la jeune fille. La sérénade du diable fut ironique et méchante. Faust, honteux, lui ordonna de se taire. Mais il était déjà trop tard. A la place de Marguerite, ce fut Valentin qui leur ouvrit la porte.

– Que voulez-vous, messieurs ? s'écria-t-il d'une voix tremblante d'indignation.

– Pardon, dit Méphistophélès, cette sérénade ne vous est pas destinée !

Valentin dégaina et brisa la guitare de Méphistophélès d'un coup d'épée.

– Je vous interdis de vous moquer de ma sœur ! Et maintenant, qui de vous deux est déjà venu ici pour lui rendre visite ?

– C'est moi, dit Faust.

– Alors, défends-toi !

Menacé par Valentin, Faust dut tirer son épée. Il n'avait, cependant, aucune envie de se battre contre le frère de Marguerite. Il se défendit mollement mais le diable, par son pouvoir maléfique, tourna l'épée de Faust vers la poitrine de Valentin et fit se précipiter ce dernier sur l'arme de son adversaire. Valentin s'enferra et tomba, mortellement blessé.

– Qu'as-tu fait, maudit ? s'écria Faust en se tournant vers son compagnon.

– Partons ! Ce n'est guère le moment de s'apitoyer, répliqua Méphistophélès en l'entraînant.

Faust regrettait déjà amèrement d'avoir signé un pacte avec le diable. Il aurait mieux fait de mourir de vieillesse comme tous les hommes au lieu de chercher à redevenir jeune.

Marguerite, qui avait entendu le bruit des épées, était sortie de la maison pour voir ce qui se passait juste à l'instant où Valentin s'écroulait, transpercé par l'épée de Faust. Elle se jeta aussitôt vers le blessé, les larmes aux yeux.

Les voisins et les passants firent rapidement cercle autour d'eux.

– Valentin !... Valentin !... sanglotait Marguerite, à genoux à côté de son frère.

– Je meurs à cause de toi, murmura Valentin. Je suis tué par l'homme que tu aimes et cet homme est l'ami du diable ! Tu n'es plus ce que tu étais, Marguerite... Je te maudis !

Il ferma les yeux et exhala son dernier soupir.

La foule se mit à murmurer. On insultait, on injurait Marguerite, on l'accusait d'avoir assassiné son frère.

Pendant ce temps, pour divertir son compagnon, Méphistophélès le transportait dans son empire. Ils se trouvèrent par enchantement sur une haute montagne au milieu d'esprits malfaisants, de sorcières, de monstres étranges qui hurlaient, criaient, dansaient en grimaçant et en grinçant des dents. Le sang se glaça

dans les veines de Faust. Il voulut fuir.

– Attends ! lui dit alors le diable. Je n'ai qu'un signe à faire pour que tout change.

En effet, il leva la main et la montagne s'entrouvrit en laissant voir un vaste palais resplendissant d'or, au milieu duquel se dressait une table richement servie et entourée de joyeux convives.

– Pour oublier ton chagrin, viens donc boire une coupe en leur compagnie, dit Méphistophélès à Faust qui se laissa entraîner.

Mais l'ivresse, la musique et les rires des convives ne dissipèrent pas le chagrin de Faust. Tout à coup il lui sembla voir le fantôme de Marguerite dans un rayon lumineux. Elle était blême et lui tendait les bras en pleurant. Il jeta alors sa coupe loin de lui et se leva en criant :

– Je veux la voir ! Elle est malheureuse ! Je veux l'aider ! Partons !

Aussitôt le palais enchanté et les joyeux convives disparurent. Faust et Méphistophélès se retrouvèrent dans la ville. Là ils apprirent que Marguerite venait d'être mise en prison.

La malheureuse jeune fille était devenue presque folle de douleur après avoir vu son frère tué sous ses yeux par l'homme qu'elle aimait. Elle s'était laissée conduire en prison sans protester. Une foule houleuse de gens méchants et impitoyables l'accusait déjà de

toutes sortes de crimes.

Faust demanda à Méphistophélès de l'introduire dans le cachot de Marguerite. Le diable endormit alors le geôlier, prit ses clefs et les donna à Faust.

— Hâte-toi de la délivrer avant que la ronde ne passe. Moi, je veille au dehors.

Faust trouva Marguerite sur le grabat de sa prison. Elle se leva aussitôt et lui sourit.

— Marguerite, je te prie de me pardonner pour tout le mal que je t'ai fait !

— Que je suis heureuse de te voir ! dit-elle en pleurant de joie.

— Marguerite, hâtons-nous ! Fuyons vite cette prison.

— Attends ! Laisse-moi me souvenir du jour où nous nous rencontrâmes pour la première fois. C'était au sortir de l'église...

— Marguerite, fuyons ! Ne perdons pas de temps !

— Alerte ! Fuyez ou vous êtes perdus ! Les gardes s'approchent, dit Méphistophélès en entrant rapidement dans le cachot.

— Le démon ! Le démon ! Je le reconnais, murmura Marguerite en reculant jusqu'au mur. — Mon Dieu, protégez-moi !

Elle était livide et tremblait de frayeur.

— Marguerite, viens vite ! Ils vont venir, répéta Faust.

— Non, non ! Je n'irai pas avec le diable ! Je préfère que les anges emportent mon âme au ciel !

— Viens vite !

— Va !... Tu me fais horreur ! Compagnon du diable ! répondit Marguerite en le repoussant.

Tout à coup elle tomba inanimée.

— Maudite ! s'écria Méphistophélès.

— Sauvée ! dit une voix grave et profonde, une voix qui venait d'en haut.

Aussitôt les murs de la prison s'entrouvrirent et l'âme de Marguerite s'éleva dans les cieux. On entendit des sons de cloches et le chant des anges.

Faust tomba à genoux et se mit à prier, tandis que Méphistophélès, qui essayait de retenir Marguerite sur terre, était renversé par l'épée lumineuse d'un archange.



Les Pêcheurs de Perles[1]



LES perles sont de petits corps brillants, nacrés et ronds qui se forment à l'intérieur des huîtres perlières et de certains autres coquillages que l'on trouve dans les mers chaudes. La pêche des perles est difficile et même dangereuse, car les pêcheurs de perles sont des plongeurs qui descendent au fond de la mer au moyen d'une pierre liée à une corde. Ces plongeurs restent parfois plusieurs minutes sous l'eau sans respirer. Ils cherchent les huîtres perlières, puis, après les avoir ramassées, se font remonter en tirant sur la corde par d'autres pêcheurs qui les attendent à la surface de l'eau dans

1. Récit tiré de l'opéra « Les pêcheurs de perles » du compositeur français Georges Bizet (1838-1875). La première représentation eut lieu en 1863 au Théâtre Lyrique à Paris. Si les opéras de Bizet n'ont pas eu beaucoup de succès de son vivant, ils se trouvent maintenant au nombre des opéras les plus populaires du monde.

une barque. Les plongeurs peuvent être attaqués par des requins ou des poulpes; ils peuvent être retenus au fond de l'eau par des plantes sous-marines qui s'accrochent à leurs pieds. Leur seul moyen de défense est un couteau qu'ils portent à la ceinture.

La pêche des perles est assez répandue sur la côte méridionale de l'Inde et surtout dans l'île de Ceylan. L'émouvante histoire que vous allez lire maintenant s'est déroulée sur les rives de cette île.

Imaginez une plage sauvage et aride où végètent quelques rares palmiers et de gigantesques cactus tordus par le vent. Des huttes en bambous et en nattes, construites le long du rivage, sont les seules habitations que l'on puisse voir sur cette côte déserte. C'est le petit village des pêcheurs de perles.

Autrefois, les pêcheurs de perles indiens croyaient que toutes les difficultés de leur dur métier provenaient des mauvais esprits. Pour conjurer l'influence de ces mauvais esprits, ils faisaient venir chaque année une jeune prêtresse que les plus vieux d'entre eux allaient spécialement chercher dans un temple brahmanique. La prêtresse, le visage toujours caché par un voile, priait alors sur un rocher dominant la mer, pour que les mauvais esprits n'empêchent pas les pêcheurs de perles de remonter à la surface de l'eau et ne mettent pas leurs vies en danger.

Il y avait une fois, deux pêcheurs de perles qu'une

grande amitié liait depuis leur enfance. Ils s'appelaient Zurga et Nadir. Mais un jour leur amitié dut subir une rude épreuve. Se trouvant par hasard dans le temple de Candi, ils aperçurent une prêtresse si belle, si belle qu'ils en tombèrent tous les deux amoureux. En sortant du temple, ils découvrirent aussitôt qu'ils étaient des rivaux et se disputèrent. Zurga revint alors dans son village, sur les rives de l'île de Ceylan, tandis que Nadir cherchait à revoir Leïla (c'était le nom de la prêtresse).

En se rendant chaque jour au temple, Nadir réussit à se faire voir et même à se faire aimer de la jeune fille ; mais comme elle était prêtresse du temple brahmanique de Candi, ils ne purent point se rencontrer. Désespéré, Nadir partit voyager pour oublier son chagrin d'amour. Il n'y parvint pas et décida enfin de retourner dans son village.

Il apprit alors que les pêcheurs de perles venaient d'élire son ami Zurga chef du village. Zurga, heureux de revoir Nadir, lui proposa d'oublier leur querelle à propos de la prêtresse Leïla. Nadir accepta volontiers et leur amitié refleurit comme par le passé. Chaque jour ils descendaient ensemble au fond de la mer pour pêcher des perles. Rien n'aurait plus altéré leur amitié ni troublé leur vie, si, un jour...

Si un jour une pirogue n'avait abordé près du rivage où se trouvaient les huttes des pêcheurs.

– Qui sont ces gens ? demanda Nadir en montrant la pirogue.

– C'est le grand prêtre Nourabad et quatre fakirs qui nous amènent, d'après la coutume, une prêtresse pour prier là-haut sur le rocher le dieu Brahma afin qu'il écarte de nous les mauvais esprits, répondit Zurga. Pour que sa prière soit pure et agissante, cette jeune fille ne devra pas enlever le voile qui recouvre son visage ni parler à aucun de nous.

Le petit groupe quitta la pirogue et s'avança vers le village. Tous les pêcheurs s'assemblèrent pour saluer les nouveaux-venus. Les femmes des pêcheurs offrirent des fleurs à la prêtresse voilée.

Alors Zurga s'avança au-devant de la jeune fille et, en sa qualité de chef du village, lui dit d'une voix solennelle :

– Sois la bienvenue, prêtresse inconnue ! Promets-tu de garder le voile qui te cache ? De prier nuit et jour au bord du gouffre pour écarter par tes chants les mauvais esprits ? Promets-tu de vivre sans parler à aucun des pêcheurs de ce village ?

– Oui, je le promets.

– Si tu restes fidèle à ton serment, nous garderons pour toi la perle la plus belle, mais si tu nous trahis, que la fureur des cieux retombe sur ta tête ! Le dieu Brahma demande toujours une victime. Si tu trahis, la mort t'attend ! Telle est la vieille coutume. Réfléchis !

Tu as encore le temps de refuser.

La prêtresse ne répondit pas tout de suite. On ne voyait pas son visage derrière le voile. Elle avait tourné la tête et semblait regarder quelqu'un avec insistance.

— Qu'est-ce qui te trouble ? demanda le grand-prêtre Nourabad.

— Rien, répondit la prêtresse d'une voix hésitante. Je reste ici. Oui, je promets de faire ce que vous me demandez.

Alors Nourabad, la jeune prêtresse et les quatre fakirs gravirent le sentier qui conduisait à un petit temple bâti sur le rocher.

La prêtresse se plaça en face de la mer, leva les bras et se mit à chanter. Elle invoqua Brahma et l'implora d'écarter tout danger des habitants de ce village.

En entendant la voix de la prêtresse, Nadir, qui se reposait au bord de la mer, tressaillit involontairement. Cette voix lui était bien connue. Il la reconnaîtrait entre mille autres ! N'était-ce pas la voix de Leïla, de cette prêtresse de Candi à laquelle il n'avait jamais cessé de penser ? Il se leva et alla jusqu'au pied du rocher.

Leïla, car c'était elle, avait déjà reconnu Nadir dans la foule des pêcheurs. C'était pour le revoir au moins de loin qu'elle avait accepté de prêter serment. Elle le vit venir du haut du rocher et, pour se faire reconnaître, se pencha vers lui et écarta son voile un instant.

Une joie immense s'empara aussitôt de Nadir. Celle qu'il aimait plus que tout au monde se trouvait là, au sommet de ce rocher, tout près de lui ! Mais comment l'atteindre, comment lui parler ? Son serment de prêtresse brahmanique ne lui interdisait-il pas d'adresser la parole aux pêcheurs de ce village ? N'était-elle pas gardée par le grand-prêtre Nourabad et les quatre fakirs ?

Leïla, troublée par le voisinage de Nadir, se posait à peu près les mêmes questions.

Le soir, quand les ténèbres eurent enveloppé l'île et que tous les pêcheurs furent rentrés dans leurs huttes, le grand-prêtre Nourabad quitta Leïla et lui souhaita de dormir en paix :

– Sois sans crainte, dit-il. Personne ne troublera ton sommeil. Du côté de la terrasse, il y a des rocs inaccessibles et de l'autre côté les quatre fakirs veillent déjà devant le temple, l'arme au bras. D'ailleurs, je ne serai pas loin moi-même.

Restée seule, Leïla ne savait plus que souhaiter. D'une part, elle désirait voir Nadir, d'autre part, elle craignait que cette rencontre ne leur soit funeste à tous les deux. Elle s'approcha de la fenêtre et scruta les ténèbres. Soudain, il lui sembla entendre un bruit du côté de la terrasse. Le bruit se rapprochait. On aurait dit que quelqu'un escaladait le rocher. Le cœur de la jeune fille se serra. Etait-ce Nadir ? Comment parve-

nait-il à escalader une falaise aussi abrupte ? Le bruit cessa. Des pas furtifs glissèrent sur la terrasse.

— Leïla, Leïla ! appela Nadir d'une voix à peine perceptible.

— Je suis là ! murmura-t-elle en tremblant.

Il s'approcha et entra dans la chambre par la fenêtre.

— Leïla ! Il y a si longtemps que je voulais te voir !

— Moi aussi, avoua Leïla. Mais fuis avant qu'il ne soit trop tard. La mort te menace ! Si les fakirs entendent nos voix, ils nous tueront tous les deux ! J'ai juré de ne point adresser la parole aux pêcheurs de ce village. Les lois brahmaniques sont si sévères !

— Personne ne peut nous entendre. Je ne partirai pas sans t'avoir tout raconté. Ecoute, Leïla, écoute !

Et l'imprudent Nadir se mit à lui raconter l'histoire de son amour depuis l'instant où il l'avait vue pour la première fois au temple de Candi. La jeune fille l'écoutait avec ravissement.

Tout à coup ils entendirent des pas.

— Fuis, Nadir, fuis ! On vient ici !

Nadir se précipita vers la fenêtre. Au même instant la porte s'ouvrit et le grand-prêtre Nourabad fit irruption dans la pièce.

— Trahison ! Un homme est entré ici ! cria-t-il.

Puis on entendit un coup de feu. Leïla, effrayée, perdit connaissance. Les fakirs, armés de fusils,

s'étaient précipités vers la terrasse et avaient saisi Nadir au moment où il essayait de redescendre la falaise.

Le coup de feu ameuta tout le village. Les pêcheurs de perles avec Zurga à leur tête gravirent rapidement le sentier qui conduisait au temple.

– Cet homme a profané notre asile sacré ! s'écria Nourabad en leur montrant Nadir. Et cette prêtresse a violé son serment en lui adressant la parole.

– Tous les deux méritent la mort ! hurla la foule indignée. A cause d'eux le ciel se détournera de nous et nous serons sans défense contre les mauvais esprits.

– Attendez ! dit Zurga. C'est à moi de décider de leur sort ! Vous m'avez choisi pour chef, vous me devez donc obéissance.

Zurga avait pitié de son ami et voulait le sauver.

Les pêcheurs se calmèrent.

– Si tu veux leur pardonner, dirent-ils avec soumission, fais-le ! Tu es le chef.

Mais Nourabad arracha alors le voile de la jeune fille.

– Avant de fuir, fais-toi au moins connaître ! dit-il avec dépit.

Zurga reconnut aussitôt la prêtresse de Candi, celle dont il était amoureux lui-même. Fou de jalousie et furieux contre Nadir, il changea immédiatement de décision.

– Ni pitié, ni grâce ! La mort pour tous les deux ! cria-t-il avec rage.

Alors les pêcheurs entraînèrent Nadir, tandis que les fakirs emmenaient Leïla.

Les coupables devaient être brûlés vivants au lever du soleil. Telle était la coutume barbare et inhumaine de cette contrée.

Lorsque Zurga fut revenu dans sa hutte, sa colère commença à tomber. Il songea à son ami d'enfance et le remords se glissa dans son cœur. Il était accablé par la pensée que Nadir devait périr sur son ordre. Cependant une autre cause fit bientôt rebondir sa jalousie.

Tout à coup deux pêcheurs, le poignard à la main, lui amenèrent Leïla. La prêtresse déclara qu'elle voulait lui parler en tête-à-tête.

Emu par cette visite inattendue, Zurga renvoya les deux pêcheurs.

– Je viens demander grâce pour Nadir, dit la jeune fille en se jetant à ses pieds. Il est innocent !

– Comment peut-il être innocent ? s'écria Zurga. Ne s'est-il pas introduit dans l'asile sacré ?

– C'est par hasard qu'il s'est trouvé sur la terrasse du temple et m'a rencontrée. Je suis la seule coupable, car je lui ai parlé en violant ainsi mon serment. Je te supplie de le gracier ! Cela m'aidera à mourir.

– Je vois que tu l'aimes, murmura Zurga, mordu de

nouveau par le serpent de la jalousie. Avoue que tu l'aimes !

– Pitié ! Délivre-le !

– Non, Nadir mourra ! J'aurais pu lui pardonner, peut-être, car nous étions amis, mais à présent je ne veux plus le sauver... Tu l'aimes ! En croyant le sauver, tu le perds à jamais !

– Pourquoi ?

– Parce que je suis jaloux, parce que je t'aime comme lui depuis le jour où nous t'aperçûmes ensemble au temple de Candi !

– Ainsi Nadir est criminel parce que je l'aime ! murmura Leïla avec indignation. Assouvis donc ta rage ! Tue-nous ! Mais le remords te rappellera toujours ton infâmie !... Tiens, prends ce collier. Qu'on le porte à ma mère en souvenir de moi.

Elle lui donna un collier et sortit rapidement de la hutte.

Zurga regarda le collier et blêmit. Il reconnaissait bien ce collier. C'était celui qu'il avait offert quelques années auparavant à une petite fille parce qu'elle lui avait sauvé la vie en le cachant dans sa chaumière. Une bande d'hommes armés le poursuivait alors pour le tuer. Ces hommes avaient même menacé la fillette avec leurs poignards pour qu'elle leur dît où il était passé, mais la courageuse enfant avait répondu qu'elle l'ignorait.

Ainsi, la jeune fille qu'il venait de condamner à mort était celle même qui lui avait naguère sauvé la vie ! Tandis que l'homme qu'il voulait exterminer par jalousie était son meilleur ami ! Zurga sentit que la tête lui tournait. De grosses gouttes de sueur perlèrent sur son front. Qu'allait-il faire maintenant ? N'était-ce pas lui le vrai criminel ?

Aux premières lueurs du jour, toute la population du petit village se réunit dans un endroit désert autour d'un bûcher. Une grande animation régnait parmi les pêcheurs de perles. On criait, on hurlait. Des coupes remplies de vin de palmier circulaient de main en main. Quelques Indiens, animés par l'ivresse, exécutaient des danses sauvages et furibondes. Enfin, on amena Nadir et Leïla. Le grand-prêtre Nourabad déclara que les criminels allaient subir un châtiment mérité pour apaiser la colère du ciel.

On poussa alors les deux malheureux vers le bûcher. Mais au moment où ils allaient gravir la première marche de celui-ci, Zurga parut en vociférant :

– Au feu ! Au feu ! Regardez ! Notre village brûle ! Courez vite arracher aux flammes ce qui peut être encore sauvé !

Tous les yeux se tournèrent aussitôt du côté du village. Une lueur rouge montait déjà vers le ciel. Alors les Indiens s'enfuirent tous en désordre pour combattre le feu.

Resté seul avec Nadir et Leïla, Zurga leur confia que c'était lui qui venait d'incendier le village pour leur permettre de prendre la fuite. Il rendit le collier à Leïla en lui disant qu'elle lui avait sauvé la vie quelques années auparavant. Puis il leur demanda pardon à tous les deux et les pressa de s'enfuir au plus vite.

Après l'avoir chaleureusement remercié, Nadir et Leïla se sauvèrent en courant vers la forêt.



Aïda [1]



U temps les plus reculés de l'antiquité, lorsque l'Europe n'était encore qu'un continent sauvage recouvert de forêts et habité par des tribus barbares, il existait déjà au nord de l'Afrique un royaume civilisé, fier de ses richesses et de sa puissance. C'était l'Égypte. Memphis, la magnifique capitale de ce pays, s'étendait sur les bords verdoyants du Nil en amont du delta. On donnait alors le titre de pharaon aux rois d'Égypte. C'est dans le majestueux palais d'un de ces pharaons à Memphis que commence notre histoire.

Imaginez une salle richement décorée. D'immenses

---

1. Récit tiré de l'opéra « Aïda », du compositeur italien Verdi (1813-1901). C'est un de ses chefs-d'œuvre et l'un des plus célèbres opéras du monde. La première représentation eut lieu au Caire en 1871. Le nom de Giuseppe Verdi domine l'histoire de l'opéra italien du XIX[e] siècle.

colonnades s'étendent des deux côtés. Entre ces colonnades se dressent des statues énormes représentant les dieux qui protègent l'Egypte. Et au fond, par-delà de vastes pylônes, on aperçoit d'autres palais et des temples, ainsi que les fameuses Pyramides qui, insensibles aux atteintes des siècles, subsistent encore de nos jours sur les rivages du Nil.

Le chef de la garde de ce merveilleux palais s'appelait Radamès. C'était un beau jeune homme au cœur noble et vaillant. Un jour, traversant la salle que je viens de décrire, il rencontra le Grand-Prêtre Ramphis. Ce dernier lui annonça que les Ethiopiens — les ennemis acharnés de l'Egypte — avaient traversé la frontière et menaçaient déjà la ville de Thèbes.

— Je vais consulter la déesse Isis, dit le prêtre. Elle seule peut nommer le chef suprême qui conduira nos soldats au combat pour protéger l'Egypte contre les Ethiopiens.

Cette importante nouvelle laissa Radamès rêveur. Il aurait bien voulu être le chef désigné de l'armée. La victoire le couvrirait de gloire. Le pharaon lui proposerait de choisir lui-même sa récompense. Il ne demanderait alors que la liberté pour Aïda, l'esclave éthiopienne de la fille du pharaon. Radamès aimait Aïda et en était aimé. Comme elle n'était qu'une esclave, ils n'osaient point proclamer leurs sentiments au grand jour. Par malheur pour eux,

Amneris, la fille du pharaon, aimait aussi Radamès. Elle savait bien que ce dernier ne partageait point sa passion et, brûlant de jalousie, essayait d'en deviner la cause.

Comme Radamès rêvait dans la grande salle du palais aux lauriers de la victoire, Amneris s'approcha de lui et lui demanda à quoi il pensait. Radamès parla de la guerre contre les Ethiopiens. Tout à coup Aïda parut à son tour et Amneris remarqua que la vue de la belle Éthiopienne avait troublé Radamès. – « Serait-il possible, se demanda la fille du pharaon, qu'Aïda, mon esclave, fût aussi ma rivale ? Se peut-il que Radamès en soit épris ? » Le cœur mordu par la jalousie et souffrant dans son amour-propre, elle se promit de tirer la chose au clair.

A cet instant des trompettes annoncèrent l'arrivée du pharaon. Il entra dans la grande salle, précédé de ses gardes et suivit du Grand-Prêtre Ramphis, de ses ministres, de prêtres et d'officiers. Il s'approcha lentement de sa fille et de Radamès et dit :

– L'armée éthiopienne, ayant à sa tête le roi d'Ethiopie lui-même, marche sur Thèbes. L'heure est grave. La patrie est en danger. Une guerre sans merci, une guerre à mort peut seule arrêter nos implacables ennemis. Le Grand-Prêtre Ramphis vient d'interroger la déesse Isis pour savoir qui devra conduire nos soldats au combat. La déesse a nommé le chef de notre armée.

C'est toi, Radamès. Sois digne de sa confiance et ramène-nous la victoire !

Cette nouvelle plongea Radamès dans une grande joie. Ne rêvait-il pas tout à l'heure à la gloire et à ses lauriers ?

Alors tout le monde se mit à féliciter le nouveau chef de l'armée pour sa nomination et à lui souhaiter une victoire éclatante. Puis les prêtres conduisirent le jeune homme au temple afin de prier ensemble pour le triomphe de l'Egypte. Le Grand-Prêtre Ramphis remit à Radamès le sabre et l'armure de commandant. Pendant ce temps les prêtresses chantaient, accompagnées par les harpes, et exécutaient la danse sacrée du dieu Râ.

A la cour du pharaon, on ne parlait que de la guerre. On espérait que l'ennemi allait essuyer une défaite cuisante. Aïda était la seule à ne point partager l'enthousiasme général. Elle souffrait, plongée dans une confusion de sentiments contradictoires.

Pour tout le monde, même pour Radamès, elle n'était que l'esclave éthiopienne de la fille du pharaon. En réalité, elle était la fille d'Amonasro, le roi d'Ethiopie. C'était son grand secret. Elle n'avait pas le droit de le divulguer. Que devait-elle souhaiter maintenant ? La victoire de Radamès ? Mais ce serait la victoire des Egyptiens et la défaite de son père et de ses frères ! La victoire de son père ? Mais ce serait, peut-être, la

mort pour Radamès qu'elle aimait de toute son âme et qui l'aimait avec autant de passion. Pour qui donc devait-elle prier les dieux ? Chaque victoire et chaque défaite lui semblaient également odieuses. Elle était déchirée entre sa tendresse pour son père et son amour pour Radamès.

La bataille entre les Egyptiens et les Ethiopiens eut lieu sous les murs de Thèbes. Les lances des adversaires se croisaient. Les sabres s'abattaient sur les boucliers. Des nuées de flèches et de javelots sillonnaient le ciel avec des sifflements sinistres. Les roues des chars écrasaient les blessés. Chevaux et guerriers se confondaient dans une mêlée effroyable. On entendait des cris, des plaintes, des hennissements et le choc des armures. Les Egyptiens étaient plus nombreux et mieux armés. Malgré leur courage et leur ardeur, les Ethiopiens furent vaincus. Les Egyptiens réussirent même à les encercler et firent de nombreux prisonniers.

La fière Amneris fut l'une des premières à connaître l'issue de la bataille. Elle était très heureuse d'apprendre que Radamès avait triomphé de l'ennemi. Son seul souci était maintenant de découvrir qui pouvait être sa rivale dans le cœur du jeune homme. Elle soupçonnait Aïda, mais n'en était pas sûre. Fille de pharaon, elle ne parvenait pas à admettre l'idée que Radamès pût lui préférer son esclave. Elle cherchait un moyen pour déceler la vérité.

Entourée d'esclaves qui la paraient pour la fête triomphale, tandis que d'autres agitaient des éventails au-dessus de sa tête, la princesse suivait attentivement Aïda du coin de l'œil. Cette dernière s'affairait avec la couronne. Amneris eut tout à coup une idée. Une idée assez méchante, comme on va le voir.

— Aïda, dit-elle en affectant la douceur, je te considère comme une amie. Il m'est pénible de remarquer que tu as du chagrin. Est-ce parce que les tiens ont perdu la bataille ou aurais-tu un fiancé dont tu craindrais la mort ?

Aïda pâlit sans répondre. Amneris continua en feignant la tristesse.

— La guerre est une chose terrible. Il y a des morts et des blessés dans les deux camps. Ainsi, les Egyptiens ont perdu leur chef...

— Que veux-tu dire ? s'écria Aïda. Radamès serait-il mort ?

— Hélas, il est tombé sur le champ de bataille, mentit la princesse.

— O jour d'éternelle douleur ! gémit Aïda. La colère des dieux me poursuit.

— Non, il n'est pas mort, il est vivant ! Je t'ai menti, je t'ai trompée pour connaître tes sentiments à son égard !

Les yeux d'Aïda se remplirent de larmes de joie. L'émotion avait été trop forte. Tout son visage expri-

mait maintenant le bonheur d'apprendre que Radamès était en vie. Mais elle venait de divulguer son secret. Amneris trépignait de rage.

– Je vois que tu l'aimes ! s'écria-t-elle avec furie. Ta douleur et ta joie t'ont trahie. Eh bien, vile esclave, sache que moi, fille des pharaons, je suis ta rivale !

Aïda faillit répondre qu'elle aussi était fille de roi, mais se reprenant, se mit à genoux pour implorer le pardon de sa maîtresse.

– Prends garde, ajouta l'orgueilleuse princesse, si tu n'oublies pas Radamès ton châtiment sera terrible. Maintenant, allons à la fête. Notre armée victorieuse va défiler à travers les rues de Thèbes. Radamès sera reçu comme un triomphateur. Il me verra sur un trône, à côté de mon père, et toi – dans la foule des esclaves !

La fête de la victoire fut célébrée avec beaucoup de magnificence. On installa des trônes surmontés d'un dais de pourpre à l'entrée de la ville. Le pharaon et sa fille y prirent place. Ils étaient entourés de ministres, de prêtres et d'officiers. La foule des curieux se pressait le long des rues. Par une porte triomphale, richement décorée, les troupes égyptiennes précédées de fanfares firent leur entrée. Elles défilèrent lentement devant le trône du pharaon. Vinrent ensuite les chars de guerre, puis, transportés par des guerriers, les vases sacrés, les statues des dieux, les drapeaux pris à l'ennemi et les trophées de la victoire. Une troupe

de danseuses apporta les trésors des vaincus et les déposa aux pieds du pharaon. Enfin Radamès apparut sous un dais, porté par douze officiers. Des prêtresses parsemèrent aussitôt son chemin de fleurs. La foule cria : « Gloire au vainqueur ! » Le pharaon descendit de son trône pour l'embrasser. Amneris le ceignit d'une couronne de lauriers.

– Salut à toi, sauveur de ton pays ! dit le pharaon. Parle, demande-moi ce que tu veux. Je te le donne. Il n'est rien aujourd'hui que je ne puisse t'accorder.

– Permets d'abord que nos captifs paraissent à tes yeux, répondit Radamès.

Le pharaon reprit alors sa place en faisant asseoir Radamès à ses côtés.

On fit défiler les prisonniers de guerre. Les Ethiopiens avaient un air abattu. La haine se lisait dans leurs yeux.

Aïda, qui se trouvait à quelques pas du trône dans le groupe des esclaves, les regardait en pleurant car tous ces prisonniers étaient ses compatriotes. Tout à coup elle pâlit et poussa un cri d'épouvante. Dans les rangs des captifs, elle venait de reconnaître son père, Amonasro, le roi d'Ethiopie. Incapable de réprimer ses sentiments, elle courut vers son père et se jeta à son cou.

– Ne me trahis pas, ne dis pas que je suis le roi ! lui murmura alors Amonasro à l'oreille. S'ils l'ap-

prennent, ils me tueront.

– Approche, prisonnier, dit le pharaon étonné. Qui es-tu ? D'où connais-tu Aïda, l'esclave de ma fille ?

– Je suis le père d'Aïda, répondit Amonasro. Je suis aussi le commandant infortuné de l'armée éthiopienne. Notre roi est mort sur le champ de bataille. Sois clément envers tes prisonniers !

– Pitié ! Clémence ! crièrent alors tous les captifs en tendant leurs bras vers le pharaon.

– Il faut que leur race périsse ! murmura le Grand-Prêtre Ramphis à l'oreille du pharaon. Ne leur pardonne pas.

– O grand pharaon, dit Radamès en se tournant vers lui, en récompense de ma victoire tu m'as promis de m'accorder ce que je voudrais.

– Je l'ai promis ! Parle ! répondit le pharaon.

– Eh bien, je te demande la grâce pour tous ces prisonniers. Je te prie de leur accorder la vie et la liberté.

– Point de faiblesse ! Mort aux vaincus ! s'écria le Grand-Prêtre. Enhardis par la clémence, les Ethiopiens recommenceront à nous faire la guerre !

– Leur roi est mort, répliqua Radamès. Ils ne sont plus dangereux pour l'Egypte.

– Mais au moins qu'Aïda et son père restent ici comme otages, dit Ramphis.

– Je tiens ma parole, déclara le pharaon en se levant

de son trône. Tous les captifs seront libérés. Nous garderons seulement Aïa et son père comme otages. D'autre part, en récompense de ce qu'il vient de faire pour l'Egypte, je donne la main de ma fille Amneris à Radamès. Il sera bientôt mon beau-fils.

Amneris, que la demande de libérer les captifs éthiopiens avait d'abord alarmée, fut transportée de joie. Enfin elle deviendrait l'épouse de Radamès ! Elle regarda alors sa rivale avec un méchant sourire en savourant son triomphe. La pauvre Aïda, brisée par toutes ces émotions, était par contre désespérée. Quant à Radamès, il fut troublé autant qu'elle. Il avait demandé la grâce des captifs pour libérer surtout Aïda et son père. Il espérait pouvoir l'épouser après. Or tout espoir lui était maintenant interdit. Dans quelques jours il deviendrait l'époux d'Amneris. On ne pouvait pas désobéir au pharaon. Qu'allait-il faire ?

En effet, quelques jours plus tard, le Grand-Prêtre conduisit Amneris dans le temple d'Isis, sur les rives du Nil, pour prier ensemble la déesse de donner son accord au mariage, comme c'était la coutume. Il faisait déjà nuit. Le clair de lune traçait un sentier argenté sur les eaux du fleuve. Un vent doux et chaud soufflait du côté des Pyramides. De beaux palmiers se balançaient mollement parmi les roches de granit. Quand la porte du temple se fut refermée sur Amneris et sa suite, une silhouette voilée se glissa entre les arbres.

C'était Aïda. Radamès lui avait demandé de l'attendre en ce lieu. Pourquoi l'avait-il appelée ? Etait-ce pour un suprême adieu avant le mariage ? La jeune fille le redoutait. Elle songeait qu'il serait peut-être préférable de se jeter dans les eaux du Nil plutôt que de survivre à sa honte et à sa douleur. Soudain elle entendit le sable craquer sous des pas furtifs.

— Radamès ! chuchota-t-elle.

Ce n'était pas Radamès, mais Amonasro.

Aïda ne put cacher sa surprise. Pourquoi son père était-il là, à un moment pareil ? Que voulait-il lui dire ?

— Aïda, dit Amonasro, je sais tout. Je sais que tu attends Radamès. Je sais aussi que tu l'aimes et qu'il t'aime. Apprends que la vengeance est proche. Bientôt tu pourras rentrer chez toi, dans ta patrie. Tu pourras même épouser celui que tu aimes. Je te donne dès à présent ma bénédiction.

— O mon père ! Que le ciel t'entende, murmura tristement Aïda. Je voudrais tant revoir ma patrie, je voudrais tant lier ma vie à celle de Radamès ! Mais tout cela est impossible. Ce n'est qu'un beau rêve irréalisable !

— Si, il est réalisable ! Les Egyptiens nous ont fait beaucoup de mal. Ils ont à plusieurs reprises dévasté l'Ethiopie et ils s'y conduisent en maîtres. Mais notre peuple vient de se révolter encore une fois. Le pharaon

est sur le point d'envoyer une armée pour écraser la révolte. Il suffit de connaître par quel chemin les Egyptiens passeront pour les faire tomber dans une embuscade. Alors, c'est nous qui les écraserons et l'Ethiopie deviendra enfin libre et indépendante.

– Mais qui saura leur secret militaire ? demanda Aïda.

– Toi, répondit Amonasro. Oui, toi ! Dans quelques instants Radamès sera là. C'est lui qui va conduire leurs soldats au combat. Il t'aime...

– Oh non ! s'écria Aïda. Je ne peux pas me servir de l'amour de Radamès pour l'espionner ! C'est indigne de ta fille !

Le visage convulsé par la rage, le roi d'Ethiopie fit un pas en arrière.

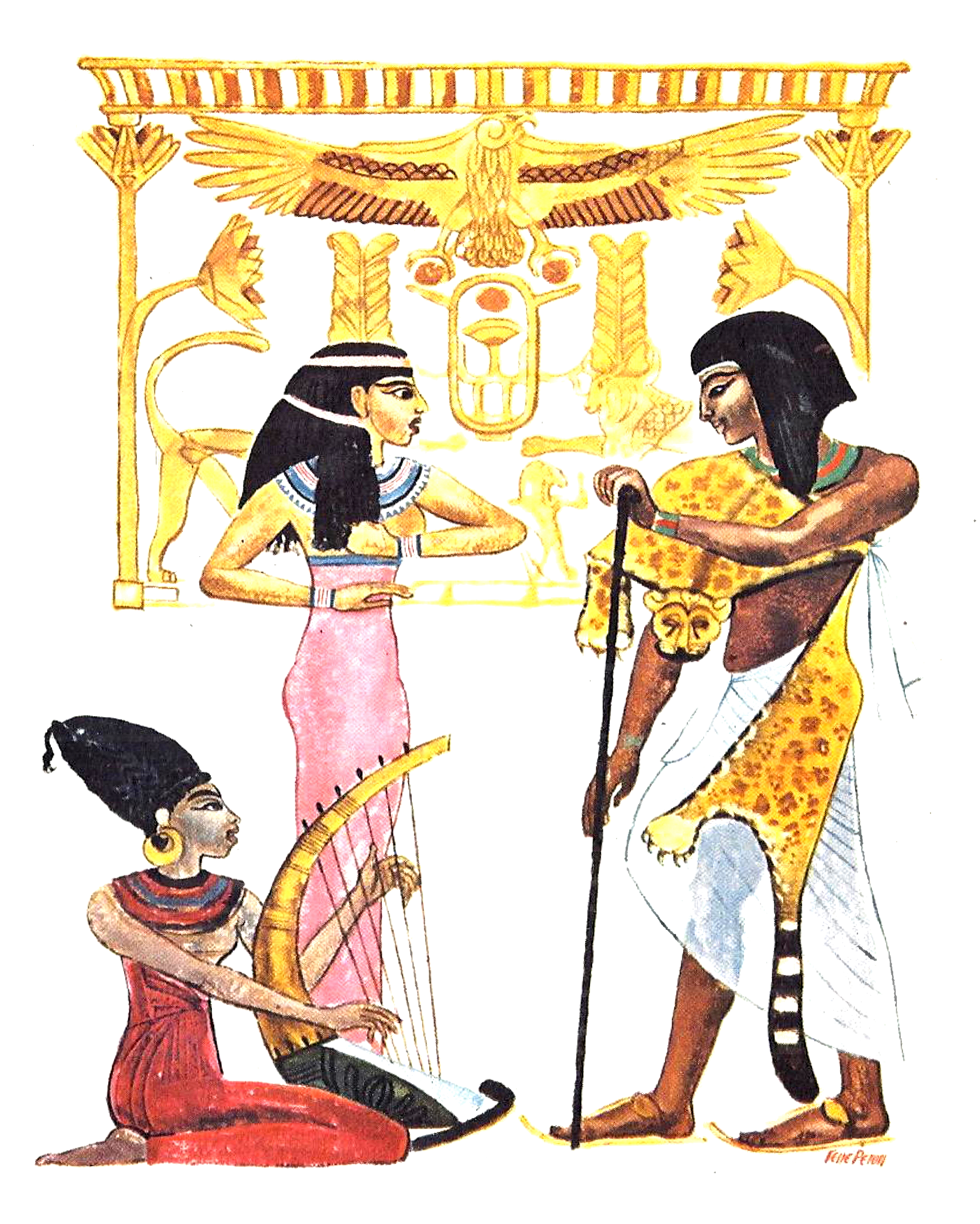
– Toi ! ma fille ?.. Non, tu n'es plus ma fille. Tu n'es plus digne d'être une Ethiopienne. Si ta mère était là, elle t'aurait maudite comme je le fais en ce moment. Tu as la possibilité d'apprendre un secret qui nous permettra de libérer notre patrie et tu refuses de le faire ! Tu n'es pas ma fille, tu n'es que l'esclave soumise des pharaons !

Le sang afflua aux joues d'Aïda. Elle redressa fièrement la tête.

– Pardon, mon père. Je ne suis pas l'esclave des pharaons. Je suis ta fille, la fille du roi d'Ethiopie. Je serai digne de mon peuple. Mais quel sacrifice me



– Serait-il possible qu'Aïda mon esclave, soit aussi ma rivale ? *Page 151.*



— Serait-il possible qu'Aïda mon esclave, soit aussi ma rivale ? *Page 151*.

demandes-tu de faire !...

— Courage, ma fille. J'entends des pas. C'est Radamès. Il faut que je me cache.

Amonasro se dissimula rapidement derrière un palmier. Aïda tourna la tête et vit Radamès qui s'approchait.

— Pourquoi m'as-tu demandé de venir ici ? lui dit-elle alors. Ta fiancée est là, dans le temple d'Isis. Elle prie avec le Grand-Prêtre pour votre mariage.

— Je sais, répondit Radamès. Mais ce mariage ne doit pas avoir lieu, car c'est toi que j'aime, toi seule !

— Comment peux-tu braver la colère du pharaon et la passion jalouse de sa fille ? Comment peux-tu t'opposer à la décision des prêtres qui prétendent parler au nom de la déesse ? Je ne suis pour eux qu'une esclave éthiopienne, Amneris est la fille du pharaon.

— Ecoute. Les Ethiopiens viennent de se révolter encore une fois. Le pharaon m'a chargé d'écraser la révolte. Je serai victorieux et, en récompense de mon triomphe, je demanderai au pharaon de ne point me marier à sa fille. Je lui ouvrirai mon cœur, je lui dirai que c'est toi que j'aime !..

— Non, dit Aïda. Tu te fais des illusions. Si tu avoues au pharaon que tu préfères une esclave à sa fille, il considérera tes paroles comme un affront. L'orgueilleuse Amneris ne le tolérera jamais et leur colère

retombera finalement sur moi et mon père ! Je te propose une autre solution.

— Laquelle ?

— Fuyons ! Fuyons loin de l'Egypte où tout s'oppose à notre bonheur. Fuyons dans mon pays. Nous y vivrons libres et respectés.

— Comment puis-je abandonner ma patrie ? s'écria Radamès. Ces temples, cette belle cité où nous nous sommes connus et où la gloire m'a donné ses lauriers ?

— Dans cette cité je ne suis qu'une esclave, répondit Aïda avec tristesse. Si tu m'aimais vraiment, tu ne refuserais pas de fuir. Reste donc en Egypte et marie-toi avec la fille du pharaon.

— Que dis-tu, Aïda ? Tu sais bien que je ne pense qu'à toi ! S'il faut fuir, eh bien, fuyons ! Fuyons dans le désert. Personne ne pourra nous y retrouver.

— Par quel chemin irons-nous ? demanda Aïda en se rappelant la recommandation de son père. — Il ne faut pas que nous rencontrions les soldats égyptiens envoyés pour châtier les rebelles.

— Ce chemin sera désert jusqu'à demain.

— Et quelle est cette route ?

— Le col de Napata.

— Le col de Napata ! répéta une voix derrière eux. Très bien, les Ethiopiens y seront demain pour anéantir l'armée égyptienne.

— Qui nous écoute ? s'écria Radamès atterré.

— Je suis Amonasro, le roi d'Ethiopie et le père d'Aïda, dit celui-ci en sortant de sa cachette.

— Ainsi le roi d'Ethiopie n'est pas mort et c'est toi... le père d'Aïda ! Quant à moi, j'ai divulgué un secret militaire !

— Tu ne l'as pas fait exprès. Mais ne t'afflige pas. Je sais que tu aimes Aïda et je vous donne ma bénédiction. Maintenant, fuyons tous ensemble. Des amis nous attendent de l'autre côté du Nil. Il n'y a que le fleuve à traverser. Une barque est dissimulée dans les buissons. Tu vivras dans mon palais comme un prince. Venez vite ! Ne perdons pas une minute !

Il venait à peine de prononcer ces paroles qu'une forme blanche se détacha des arbres et courut vers eux. C'était Amneris. Elle était sortie du temple pour contempler les étoiles. Le vent avait alors apporté à ses oreilles des sons de voix connues. Intriguée et alarmée, elle s'était dirigée vers les palmes et avait entendu la fin de la conversation.

— Traître ! hurla-t-elle avec fureur en se jetant sur Radamès.

— Fuyez, fuyez vite ! dit ce dernier à Aïda et Amonasro. Fuyez ou vous êtes perdus !

Amonasro entraîna sa fille vers le fleuve. Il était temps, car les cris d'Amneris avaient attiré l'attention de Ramphis, le Grand-prêtre. Celui-ci s'empressa d'accourir avec les gardes du temple.

— Je me constitue prisonnier, dit Radamès à Ramphis. Vous pouvez m'arrêter.

Les gardes se saisirent du jeune homme et l'emmenèrent. D'autres soldats se lancèrent à la poursuite des fuyards.

Radamès devait être jugé pour haute trahison. Amneris, dans le cœur de laquelle la jalousie et l'amour se livraient un rude combat, essaya d'abord de le soustraire au châtiment. Elle le fit venir dans une salle du palais et lui proposa d'oublier Aïda. En revanche, elle lui promit d'intercéder auprès du pharaon afin que tous les honneurs lui soient rendus. Il resterait chef de l'armée et leur mariage aurait lieu comme prévu.

— Je ne pourrai jamais oublier Aïda, répondit calmement Radamès. Je n'implore la clémence de personne. J'ai gardé mon honneur.

— Pour la dernière fois... oublie Aïda ! hurla Amneris au paroxysme de la jalousie.

— Jamais !

— Malheureux !... Mais c'est la mort que tu choisis !

— La mort ne m'effraie pas, elle est belle s'il faut mourir pour Aïda !

— Gardes, qu'on l'emmène !

Les gardes conduisirent Radamès dans une crypte, sous le palais, où on jugeait les criminels importants. Le tribunal se composait de prêtres. Le Grand-Prêtre

Ramphis présidait cette cour.

– Radamès, dit Ramphis, tu as livré à l'étranger un secret militaire. Disculpe-toi !

Radamès ne répondit pas.

– Il se tait ! C'est un traître, déclara Ramphis. Radamès, tu as déserté l'armée au début d'une guerre. Disculpe-toi !

Radamès garda le silence.

– Il se tait ! C'est un traître. Radamès, as-tu trahi lâchement ta patrie ? Disculpe-toi !

Les lèvres de Radamès restèrent closes. Il ne pensait qu'à Aïda. Où était-elle ?

Les prêtres délibérèrent entre eux et résolurent d'infliger à Radamès un châtiment exemplaire : il serait enfermé vivant dans un tombeau. Parce qu'il avait outragé les dieux, un cachot serait creusé sous le temple et l'entrée en serait scellée d'une pierre.

Pendant le jugement, Amneris avait écouté à la porte. Elle regrettait déjà de s'être emportée et maudissait sa propre jalousie. Elle était maintenant furieuse contre l'impitoyable sévérité des juges. Lorsqu'ils sortirent de la crypte, elle se jeta vers Ramphis et l'implora d'épargner Radamès.

– C'est un traître ! Il mourra ! répondit froidement le Grand-Prêtre sans s'arrêter.

L'implacable sentence fut appliquée avec la dernière rigueur. On jeta Radamès dans un souterrain sous

le temple du dieu Râ et deux prêtres scellèrent la pierre qui fermait l'entrée. On ne lui donna aucune nourriture. Il devait agoniser là, dans l'obscurité, sous la dalle de marbre. Radamès n'avait pas peur de la mort, car la vie sans Aïda lui était devenue indifférente.

Tout à coup il entendit un soupir et distingua une forme indécise dans l'obscurité.

— Qu'est-ce que c'est ? Un fantôme, s'écria-t-il en s'approchant craintivement. Quoi ?.. C'est toi, Aïda !

— Oui, c'est moi, répondit Aïda en lui saisissant la main.

— Que fais-tu là ?

— Les soldats qui s'étaient lancés à notre poursuite avaient réussi à nous rattraper. Alors mon père m'a crié de continuer à courir tandis qu'il se mettait lui-même à lutter avec eux pour les retarder. Il tomba sous leurs coups mais j'eus le temps de m'enfuir et de me cacher. Or, sans mon père et sans toi, que pouvais-je faire ? Ma vie était devenue impossible. Je revins à Memphis. J'appris que tu venais de comparaître devant les juges. Je vis les travaux qu'on faisait sous ce temple. Je compris quelle était leur sentence. Alors, profitant d'un moment d'inattention des maçons, je me suis glissée dans ce souterrain. Blottie dans un coin, j'attendis ton arrivée. Te voilà enfin ! Maintenant plus rien ne peut nous

séparer.

— Plus rien au monde ! s'écria Radamès. Je mourrai heureux. L'éternité nous appartient désormais.

— Enfin nous sommes unis pour toujours, murmura Aïda en pleurant de joie.



Le Prince Igor [1]



A la fin du XII[e] siècle, la Russie était souvent attaquée par ses voisins de l'Est. Des hordes barbares, menant une vie nomade, venaient du fond des steppes asiatiques pour envahir les provinces russes, s'attaquer aux villes, les mettre à feu et à sang et imposer un lourd tribut aux vaincus. Les princes russes essayaient, dans la mesure du possible, d'arrêter les Polovtsiens — tel était le nom du peuple asiatique qui les menaçait à cette époque. L'histoire qu'on va lire est celle d'un de ces princes — le prince Igor, qui régnait sur la province de Poutivl.

---

1. Récit tiré de l'opéra « Le Prince Igor », le seul ouvrage dramatique laissé par le compositeur russe Alexandre Borodine (1834-1887). Représenté pour la première fois en 1890 à Saint-Pétersbourg, « Le Prince Igor » est considéré comme étant un des plus beaux opéras russes.

Un jour, le prince Igor, apprenant que les Polovtsiens marchaient sur Poutivl, décida d'aller à leur rencontre au lieu d'attendre que leurs flèches incendiaires viennent se planter dans les maisons de la ville.

Une grande foule s'assembla sur la place publique devant la cathédrale pour acclamer le prince, son fils Vladimir et les vaillants guerriers qui partaient pour la guerre. Lorsqu'ils sortirent de l'église, où un Te Deum avait été chanté en leur honneur, la foule cria : « Gloire au prince et à son armée ! Que Dieu vous aide à sauver la Russie ! »

– Nous irons nous-mêmes dans les steppes polovtsiennes pour combattre nos ennemis chez eux et leur faire passer l'envie de s'attaquer à nos provinces ! s'écria le prince Igor en descendant les marches de l'église.

Il venait à peine de prononcer ces paroles que le ciel s'obscurcit. Peu à peu les ténèbres enveloppèrent la ville. Une éclipse masquait le soleil.

Les gens regardaient le ciel avec effroi.

– C'est un mauvais présage ! disaient les uns.

– Il ne faut pas que notre prince parte pour la guerre, murmuraient les autres.

Puis la lumière revint lentement. Le soleil prit la forme d'un croissant et réapparut enfin dans toute sa splendeur.

– Dieu nous montrera si c'était un présage, dit alors le prince Igor. En tout cas, nous n'avons rien à craindre. Nous allons combattre pour la bonne cause. Nous n'avons pas d'autre but que celui de défendre notre patrie.

Malgré tous les conseils de rester à Poutivl, le prince demeura ferme dans son intention d'aller combattre les Polovtsiens. En lui faisant ses adieux, son épouse bien-aimée Iaroslavna lui fit également part de ses mauvais pressentiments.

– Je n'ai jamais été aussi triste, dit-elle. Reste, Igor ! Un malheur te menace !

– Ce n'est pas la première fois que nous nous séparons, répondit le prince. Calme-toi ! Je n'ai pas le droit de rester. Je te confie à ton frère, le prince Galitzki, qui t'aidera à gouverner à Poutivl pendant mon absence.

Le prince Igor et ses compagnons d'armes partirent le jour même.

Le prince Galitzki n'avait pas le caractère noble et généreux de son beau-frère. Egoïste et méchant, il ne pensait qu'à son plaisir. Après le départ du prince Igor pour la guerre, il se mit à organiser chaque soir des fêtes joyeuses dans sa maison. Les braves gens se plaignaient à la princesse Iaroslavna des brutalités de son frère. Indignée, Iaroslavna essayait de mettre Galitzki à la raison, mais celui-ci lui répliquait avec

effronterie qu'il faisait ce qui lui plaisait. Le rêve de Galitzki était de prendre la place d'Igor et de gouverner à sa guise à Poutivl.

La pauvre Iaroslavna devenait chaque jour plus triste. Les semaines s'écoulaient sans qu'aucune nouvelle lui parvînt de son mari. Son sommeil était troublé par des cauchemars. Elle appelait le retour d'Igor de toute son âme, mais avait beau scruter l'horizon du haut des remparts aucun messager n'apparaissait au loin.

Un jour, cependant, on reçut des nouvelles... Hélas ! Ce n'étaient pas celles qu'attendait Iaroslavna. Pâles et graves, des boyards (c'est le nom qu'on donnait aux nobles russes d'autrefois) entrèrent dans sa chambre et la saluèrent avec respect.

– Princesse, dit le plus âgé des boyards, arme-toi de courage, car les nouvelles que nous t'apportons sont mauvaises, très mauvaises !

– Qui a-t-il ? Parlez vite !

– On nous apprend à l'instant que des hordes païennes approchent de Poutivl. Elles sont conduites par le terrible Gzak, un des plus cruels khans polovtsiens !

– Et où est notre armée ? Où est Igor ?... Parlez donc !

– Hélas ! Notre armée n'est plus ! Elle a été cernée de toutes parts par un ennemi dix fois plus nombreux.

Le prince Igor, blessé, a été fait prisonnier avec votre fils Vladimir et emmené en captivité par les Polovtsiens ! Après avoir écrasé nos troupes, l'ennemi marche sur Poutivl ! Mais nous te jurons, princesse, de défendre notre ville jusqu'à la dernière goutte de notre sang !

A cet instant on entendit sonner le tocsin. Toutes les cloches de la ville tintaient à coups redoublés pour donner l'alarme.

– L'ennemi est à nos portes ! dit un des boyards. Regardez le ciel ! Il est déjà tout embrasé.

Iaroslavna s'approcha de la fenêtre et vit des lueurs d'incendies. C'étaient les faubourgs de la ville qui brûlaient. Des cris de frayeur s'élevèrent bientôt de la rue.

Pendant que les habitants de Poutivl se préparaient à défendre leur ville avec le courage du désespoir, le prince Igor languissait dans une tente du camp polovtsien. Il supportait mal la captivité. Il pensait avec amertume à sa défaite, à sa femme, à son peuple et à la Russie. – « Si la liberté m'était offerte, pensait-il, je lèverais une armée plus grande et j'irais combattre de nouveau l'ennemi pour le chasser de nos frontières ! »

Cependant, lorsque Ovlour, un de ses fidèles, vint lui proposer de fuir, Igor refusa en déclarant que son honneur le lui défendait.

Le khan Kontchak, dont il était le prisonnier, lui rendait parfois visite dans sa tente.

– Eh bien, prince, lui dit une fois Kontchak en entrant chez lui, es-tu toujours aussi triste ?

– Pourquoi serais-je joyeux ? répliqua Igor. La captivité n'a rien d'amusant.

– Tu parles toujours de captivité ! Elle devient plus pesante si on y songe sans cesse. Veux-tu que je te rende ta liberté ?

– Parles-tu sérieusement ? demanda Igor.

– Je ne plaisante pas. Je te libère à l'instant même si tu me donnes ta parole d'honneur de ne plus jamais nous faire la guerre ! Vois-tu à quel point j'ai foi en ta parole ?

– Je te remercie pour ta confiance, khan, mais je ne puis pas te promettre ce que tu me demandes. Je peux t'avouer au contraire que, dès que j'aurai recouvré ma liberté j'emploierai toutes mes forces pour vous chasser de la Russie et vous refouler dans vos steppes !

– C'est dommage, dit Kontchak, et cependant, je t'avouerai aussi que ton langage me plaît beaucoup. J'aurais dit la même chose à ta place. Nous nous ressemblons sous ce rapport. Quel dommage que nous ne puissions pas être amis et lutter côte à côte contre un ennemi commun ! Notre destin est de nous combattre... Je suis venu, prince, pour t'inviter à un spectacle

que j'ai préparé en ton honneur. Viens avec moi admirer nos danseurs et nos danseuses. Cela te distraira. Il n'y a rien au monde d'aussi envoûtant et pittoresque que les danses polovtsiennes !

En effet, les danses, accompagnées de chants, que vit alors le prince Igor avaient quelque chose d'extraordinaire. Tantôt lentes, langoureuses, aériennes, tantôt précipitées, furieuses et sauvages, ces danses captivaient l'esprit et faisaient battre le cœur. Cependant, le prince songeait avec nostalgie aux danses de son pays.

Le fils du prince Igor, Vladimir, paraissait beaucoup moins affligé que son père. Personne n'en connaissait la raison. Il quittait parfois mystérieusement sa tente pour se rendre dans une autre partie du camp. Le prince Igor ne savait rien de ces allées et venues. S'il en avait su la raison, un nouveau souci se serait ajouté aux autres.

Le khan Kontchak avait une ravissante fille qui s'appelait Kontchakovna. Dès qu'on eut amené les prisonniers russes dans le camp polovtsien, Kontchakovna avait remarqué Vladimir et en était tombée amoureuse. Ils firent bientôt connaissance et le fils du prince Igor éprouva le même sentiment pour la fille du khan. Mais ils étaient enfants des deux chefs ennemis; ils n'osaient pas avouer leur amour à ces derniers et se rencontraient en cachette.

Cependant, plus Vladimir s'attachait à la belle Kontchakovna, plus la pensée d'une séparation inévitable hantait son esprit. Il savait que Russes et Polovtsiens ne deviendraient jamais amis. Il aimait et respectait beaucoup son père. Comment pourrait-il, par exemple, lui désobéir si son père lui disait de fuir avec lui du camp polovtsien ? Or, un jour, ce qu'il redoutait maintenant le plus arriva. Il fut placé devant le dilemme de choisir entre son père et celle qu'il aurait voulu épouser.

Le khan Gzak s'était emparé de Poutivl sans difficulté malgré la résistance héroïque de ses défenseurs. Les hordes polovtsiennes étaient aussi nombreuses qu'une nuée de sauterelles. Fidèle à sa réputation de conquérant impitoyable, Gzak avait pillé la ville, massacré ceux qui lui résistaient et brûlé tout en s'en allant. Il revint au camp avec un riche butin et une longue file de prisonniers.

Le khan accueillit son ami le khan Gzak à bras ouverts. Une grande fête fut aussitôt organisée en l'honneur des vainqueurs. On chanta des chants guerriers, on dansa, on but, on partagea le butin.

Le prince Igor rencontra alors plusieurs prisonniers russes qui lui firent le récit du sac de Poutivl. Ils l'incitèrent vivement à fuir, car il serait beaucoup plus utile en Russie qu'en captivité. Alors Igor comprit que son devoir l'appelait à rentrer chez lui pour

défendre sa patrie. Il se décida enfin à s'évader et fit part de son projet à Vladimir.

Le jeune homme, qui redoutait depuis longtemps cette éventualité, ne sut que répondre. Il ne voulait pas abandonner Kontchakovna, mais il sentait bien qu'il était incapable de fausser compagnie à son père ou de lui dire : « Je refuse de rentrer en Russie ! »

Tout fut arrangé pour la nuit. Le fidèle Ovlour vola des chevaux à l'écurie des guerriers polovtsiens et versa un somnifère dans le vin des sentinelles qui gardaient les tentes d'Igor et de son fils. Beaucoup de Polovtsiens dormaient déjà, d'autres continuaient à fêter bruyamment la victoire sans se préoccuper de ce qui se tramait dans leur camp.

L'évasion se serait passée comme prévu si Kontchakovna, qui les épiait de loin, n'avait pas deviné leur plan. Elle se précipita alors vers la tente de Vladimir et le pressa de questions, les larmes aux yeux :

– Est-il vrai que tu vas fuir ? Dis, vas-tu m'abandonner ?

– Oui, je suis obligé de suivre mon père, murmura Vladimir, le cœur serré.

– Je t'en supplie, reste, reste ici avec moi ! Je sais que tu m'aimes. Pourquoi m'abandonnes-tu ? Je suis la fille du plus grand des khans !

– Je ne puis faire autrement !

– Alors prends-moi avec toi ! Je suis prête à te suivre

jusqu'au bout du monde ! s'écria-t-elle avec véhémence.

Vladimir ne répondit pas; il hésitait, tiraillé entre l'amour et le devoir.

Le prince Igor sortit de sa tente et entendit la fin de leur conversation. Il fut très surpris.

– Est-il possible, mon fils, que ton cœur reste captif dans le camp polovtsien quand la Russie nous appelle à son aide ? Allons, il est temps de partir. Ovlour vient de siffler pour la troisième fois. C'est le signal !

Comme Vladimir faisait un pas vers son père, Kontchakovna crut qu'il partait déjà. Alors, pour ne pas le perdre, elle courut jusqu'au gong suspendu à un arbre et donna l'alarme en le martelant furieusement avec ses poings.

Le prince Igor eut le temps de rejoindre Ovlour, tandis que Vladimir, qui hésitait toujours, fut bientôt saisi par les guerriers polovtsiens, réveillés en sursaut.

– Le prince Igor et Ovlour se sont enfuis ! Retenez Vladimir, mais ne lui faites pas de mal ! criait Kontchakovna.

Cependant, malgré ses prières, les Polovtsiens voulurent pendre Vladimir sur-le-champ pour donner un exemple aux autres prisonniers. L'arrivée du Khan Kontchak lui sauva la vie.

– Que se passe-t-il ici ? demanda le khan. Pourquoi toutes ces clameurs ?

– Le prince Igor s'est enfui ! dirent les guerriers.

– Bravo ! J'aurais fait la même chose à sa place. C'est un homme que j'estime beaucoup.

– Mais nous avons eu le temps de retenir son fils. Il mérite la mort !

– Non, père, non ! Ne le tuez pas, car je l'aime et il m'aime aussi ! s'écria Kontchakovna en se plaçant devant Vladimir.

Le khan Kontchak les regarda d'un air pensif, puis un large sourire illumina son visage.

– Eh bien, Vladimir, voici ta fiancée ! Mariez-vous quand il vous plaira ! Quant au prince Igor – ajouta-t-il en se tournant vers ses guerriers, – j'ai l'impression que nous nous retrouverons bientôt avec lui sur le champ de bataille !

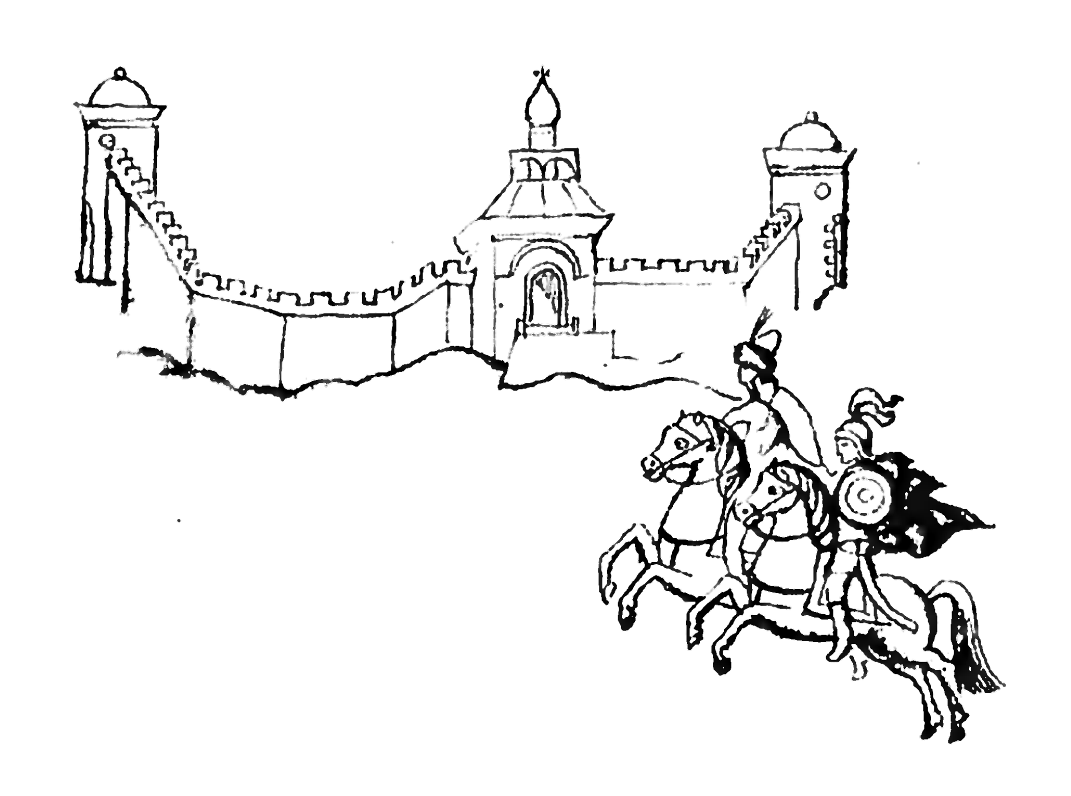
Le prince Igor et le fidèle Ovlour galopèrent à bride abattue dans la direction de l'Ouest, c'est-à-dire de la frontière russe. Ils traversèrent une rivière et s'enfoncèrent dans une épaisse forêt pour dépister les cavaliers qui s'étaient lancés à leur poursuite.

Iaroslavna ne se doutait pas que son époux se rapprochait d'elle à chaque instant. Elle avait presque perdu l'espoir de le revoir. Chaque jour, cependant, elle montait sur les remparts de Poutivl, brûlé par l'ennemi, et regardait tristement au loin en pensant à Igor. Que n'aurait-elle donné pour le retrouver ? Pourquoi ne pouvait-elle se transformer en oiseau pour voler vers lui à tire-d'aile ?

Un jour, elle aperçut du haut des remparts deux cavaliers qui se rapprochaient rapidement de la ville. La silhouette d'un de ces cavaliers lui parut familière. Tout à coup son cœur battit de plus en plus fort. Elle semblait le reconnaître. Oui, il n'y avait plus de doute, c'était bien Igor !

Folle de joie, Iaroslavna descendit des remparts et courut vers la porte de la ville, à la rencontre de son mari.

Quand les habitants de Poutivl apprirent que le prince Igor venait de rentrer au palais, on fit sonner les cloches à toute volée. Une énorme foule s'assembla alors pour l'acclamer. Tous les visages retrouvèrent le sourire qu'ils avaient perdu depuis longtemps.



Le Roi d'Ys[1]



Il y avait autrefois aux confins de la Bretagne un royaume qui s'appelait la Cornouaille. La capitale de ce royaume était la légendaire ville d'Ys, dont il ne reste plus aujourd'hui aucun vestige car, un jour, cette ville fut engloutie par les eaux. Elle se trouvait, peut-être, à l'endroit que l'on appelle maintenant la baie des Trépassés ou bien dans la baie de Douarnenez. Située face à l'océan, cette ville était si belle que les habitants de Lutèce, qui cherchaient un nouveau nom pour leur majestueuse cité, auraient, dit-on, choisi celui de Par-Ys, c'est-à-dire « pareille à Ys », d'où Paris !

---

1. Conte tiré de l'opéra « Le Roi d'Ys », chef-d'œuvre du compositeur français Édouard Lalo (1823-1892). Ouvrage d'inspiration folklorique et romantique. « Le Roi d'Ys » fut représenté pour la première fois à Paris en 1888.

On raconte beaucoup de légendes à propos de la ville d'Ys et de son dernier roi. La plus belle est peut-être celle-ci.

Las de faire toujours la guerre au prince de Karnac, qui s'attaquait souvent au royaume de Cornouaille, le bon roi d'Ys chercha un moyen pour assurer une paix durable avec son ennemi le plus acharné. Il crut trouver ce moyen en mariant sa fille aînée Margared au prince de Karnac. De cette façon, les deux peuples voisins seraient enfin réconciliés. Le prince de Karnac, qui aimait déjà la belle Margared, accepta volontiers de l'épouser et de signer une paix éternelle avec le roi d'Ys.

Le jour du mariage, le prince de Karnac arriva dans la ville d'Ys avec une grande escorte et de beaux cadeaux. Toute la ville était en liesse et la foule acclamait ceux qui étaient les ennemis de la veille.

Seule la princesse Margared n'était pas gaie. Sa sœur, la bonne et tendre Rozenn, le remarqua aussitôt.

– Pourquoi es-tu si triste ? demanda-t-elle à Margared.

– Je ne suis pas triste, répliqua l'autre. Je suis, au contraire, fière d'épouser le valeureux prince de Karnac et d'assurer par ce mariage la paix à laquelle aspire notre peuple.

– Pourquoi souffres-tu en silence ? Je suis ta sœur, tu peux m'avouer ton chagrin. Peut-être aimes-tu déjà

quelqu'un d'autre ?

– C'est vrai, soupira l'orgueilleuse Margared. J'aime un autre homme, mais il a disparu depuis longtemps. Il est parti avec son navire et on n'a jamais eu de ses nouvelles. Peut-être a-t-il péri dans une tempête !

– Etait-il sur le navire qui a emporté Mylio, notre ami d'enfance ? demanda Rozenn. On n'a jamais entendu parler de son navire.

– Oui, il était sur ce navire, avoua Margared. Mais je dois me préparer pour le mariage. A bientôt ! Nous nous reverrons à l'église.

Rozenn resta seule, plongée dans une triste méditation. Mylio, cet ami d'enfance dont elle venait d'évoquer le souvenir, était l'homme qu'elle aimait elle-même. – « Ainsi, pensa-t-elle, celui qu'aime ma sœur et Mylio se trouvaient sur le même navire. Toutes les deux nous avons le même chagrin ! »

Cependant Rozenn ne se doutait pas que celui qu'aimait en secret Margared était Mylio... Elles aimaient le même jeune homme, leur ami d'enfance.

Tout à coup Rozenn entendit des pas qui s'approchaient. Elle tourna la tête et faillit s'évanouir. Mylio, en chair et en os, se tenait devant elle !

Mylio aimait depuis son enfance la douce Rozenn. Leur joie fut donc très grande de se retrouver après une si longue séparation. Mylio raconta à la jeune fille comment leur navire avait échappé par miracle

à une violente tempête, comment lui et ses compagnons étaient tombés alors en captivité sur un sol étranger, comment ils avaient réussi enfin à se libérer et même à vaincre leurs ennemis. Ils revenaient à présent en vainqueurs avec de nombreux trophées.

– Mon père et ma sœur seront aussi très heureux de te voir, s'écria Rozenn en pleurant de joie. Tu es revenu, d'ailleurs, au bon moment. On célèbre aujourd'hui le mariage de Margared avec le prince de Karnac. Rendons-nous à l'église !

– Je viendrai plus tard, répondit Mylio, car il faut que je m'occupe d'abord de mes compagnons. Ils sont impatients de quitter le navire et de retrouver leurs foyers.

Pendant ce temps la cérémonie venait de commencer. Le prince de Karnac, entouré de ses guerriers, s'avançait vers l'église où l'attendait déjà le roi d'Ys, sur les premières marches de l'escalier. Les deux princes se saluèrent aimablement et déclarèrent à haute voix qu'ils ne se feraient plus jamais la guerre. La foule, massée sur le passage du cortège, les acclama bruyamment après ces déclarations.

Rozenn, ayant rejoint son père et sa sœur, murmura à l'oreille de cette dernière que leur ami d'enfance était revenu.

– Quoi ? Mylio est vivant ? s'écria Margared.

– Oui, je viens de le voir, répéta Rozenn, ne pouvant

réprimer sa joie.

Au même instant le roi d'Ys les invita à entrer dans l'église.

– Non, mon père, jamais ! cria Margared avec exaltation. Oubliez la promesse que j'ai donnée. Ce mariage n'aura pas lieu !

Tout le monde fut consterné par ces paroles inattendues.

– Ma fille, pense à ce que tu dis, murmura le roi. Le prince de Karnac ne nous pardonnera jamais cette offense.

– Hier ce mariage m'était indifférent, dit Margared, mais aujourd'hui il m'est odieux !

Personne ne savait, pas même sa sœur, que Margared aimait Mylio.

Le prince de Karnac, dont l'indignation avait empourpré les joues, parla à son tour :

– Roi d'Ys ! Prends garde ! Je saurai me venger. Maintenant, c'est la guerre sans merci ! Voici mon gant !

Il jeta alors son gantelet aux pieds du roi en signe de défi.

– Je le relève ! dit tout à coup un chevalier en levant sa visière.

Tout le monde reconnut le brave Mylio. Il était entouré de ses compagnons d'armes.

Le peuple les acclama tandis que les guerriers de

Karnac lançaient des cris de menace.

La bataille eut lieu quelques jours plus tard. Brûlant de l'envie de se venger, le prince de Karnac amena toutes ses troupes pour faire le siège de la ville d'Ys. Ses soldats appuyaient des échelles aux murs pour monter sur les tours, mais chaque fois les assiégés les précipitaient dans l'abîme ou les transperçaient de flèches avant qu'ils n'atteignent les créneaux. Et soudain, après plusieurs heures d'un siège exténuant, les portes de la ville s'ouvrirent à deux battants et les soldats du roi d'Ys, conduits par l'intrépide Mylio, firent une sortie foudroyante. Les assiégeants, qui ne s'attendaient pas à cette brusque attaque, furent pris au dépourvu, refoulés, mis en déroute, pourchassés et anéantis. La victoire était complète pour la ville d'Ys. Le peuple chantait la gloire de Mylio et rendait grâces à saint Corentin, considéré comme le patron de la ville.

Pendant ce temps le prince de Karnac, sauvé grâce à la rapidité de son cheval, s'était arrêté près d'une chapelle pour se reposer. Ses vêtements étaient en désordre et son visage éclaboussé de sang. Il regrettait amèrement d'avoir survécu à sa honte. En apercevant une statue représentant saint Corentin au-dessus de la porte de la chapelle, le prince ne put réprimer un cri de rage :

— Quand ils prient leur saint patron, il les protège !

Mais quand j'invoque l'enfer, l'enfer ne répond pas à mon appel!

– Si, l'enfer t'écoute! dit une voix derrière lui.

Le prince de Karnac tressaillit et se retourna. Il aperçut avec surprise la fille aînée du roi d'Ys.

– Margared, s'écria-t-il, viens-tu m'outrager à nouveau?

– Non, je viens te venger et me venger en même temps!

– Nous venger?

– Oui. Je n'ai plus personne, ni père, ni sœur! J'ai compris que Mylio, l'homme que j'aimais, n'aime que Rozenn. Je me sens bafouée et je hais tout le monde. Je n'aspire qu'à me venger. Quand j'ai vu Mylio triomphant et Rozenn heureuse de le retrouver, je n'ai pu rester plus longtemps dans le palais de mon père. Je me suis enfuie de la ville. J'ai voulu te retrouver et c'est l'enfer, peut-être, qui a guidé mes pas pour te rencontrer près de cette chapelle.

– Hélas, dit le prince de Karnac, j'ai tout perdu moi-même. Mon armée a péri. Que puis-je faire pour nous venger?

– Notre ville, répondit Margared, est protégée de la mer par une digue. Il suffit d'ouvrir l'écluse pour que les flots de l'Océan déferlent sur la ville et l'engloutissent! Mais il faut s'y prendre à deux pour faire fonctionner l'écluse!

— Je suis prêt à t'aider, dit le prince en grinçant des dents.

Avant de s'en aller, Margared se tourna vers la statue de saint Corentin et lui cria avec un geste de défi :

— Fais donc un miracle pour défendre ton peuple ! Arrête, si tu le peux, les eaux de l'Océan !

Tout à coup elle pâlit et tomba à genoux. Il lui semblait que les lèvres de la statue remuaient pour lui répondre :

— Malheur sur vous, qui ignorez le remords ! Repentez-vous tant qu'il n'est pas encore trop tard !

Margared et le prince de Karnac restèrent quelques instants cloués sur place, frappés de stupeur. Enfin, ils se mirent en route et marchèrent vers la ville d'Ys. Ils marchèrent longtemps sans dire un mot. Quand ils furent aux abords du palais, le prince rompit le silence :

— Viens, accomplis ta promesse !

— Qu'ai-je promis ? demanda Margared en sortant de sa torpeur.

— De me conduire vers la digue et de m'aider à ouvrir l'écluse pour engloutir cette ville maudite !

— Non, non ! s'écria-t-elle. Je ne veux plus commettre ce crime !

A cet instant les portes du palais s'ouvrirent pour laisser passer un cortège. Mylio et Rozenn marchaient

devant, revêtus de leurs habits de noce. Leurs visages resplendissaient de bonheur. Des jeunes seigneurs, compagnons de Mylio, et des jeunes filles, suivantes et amies de Rozenn, marchaient derrière eux, le sourire sur les lèvres.

– Regarde, regarde bien, murmura le prince de Karnac à l'oreille de Margared. Veux-tu que Mylio devienne le mari de ta sœur ? Veux-tu qu'ils se réjouissent et se moquent de toi pendant que tu resteras dans un coin à te lamenter ?

– Tais-toi ! Tais-toi ! dit l'orgueilleuse Margared. Tu me fends le cœur !

– Alors vengeons-nous ! Ne perdons pas un instant. Viens ! courons vers la digue, ouvrons cette écluse et Mylio ne sera jamais le mari de Rozenn !

– Oui, qu'ils périssent plutôt ! s'écria Margared affolée en se précipitant vers l'océan.

Le roi d'Ys, malgré la joie que lui procuraient sa victoire sur l'ennemi et le mariage de Rozenn, s'inquiétait du sort de sa fille aînée. Que lui était-il donc advenu ? On n'arrivait pas à la retrouver. Rozenn et Mylio partageaient son anxiété. Ils ne pensaient pas la revoir bientôt, suivie par les eaux de l'océan.

En effet, Margared et le prince de Karnac parvinrent à ouvrir l'écluse de la digue qui protégeait la ville d'Ys de l'océan. Les eaux, furieuses et sauvages, firent aussitôt irruption dans le port et se jetèrent à l'assaut

de la ville en déferlant dans les rues. Les gens, terrifiés, fuyaient de tous côtés pour échapper à cette attaque inattendue des vagues. La panique était générale.

En passant devant l'église Margared aperçut son père, sa sœur et Mylio.

– Margared, te voilà enfin ! crièrent-ils, heureux de la retrouver.

Le roi fut surpris de voir le prince de Karnac à ses côtés.

– Karnac, que fais-tu là ?

– Je me venge. Entends-tu ces rumeurs et ces cris d'effroi ?

– Oui ! Qu'est-ce que c'est ?

– C'est ton peuple qui se noie dans les flots de l'océan que j'ai lancés sur la ville en ouvrant l'écluse !

Incapable de retenir son indignation, Mylio dégaina et étendit le criminel d'un coup d'épée.

Cependant les eaux approchaient rapidement. Les habitants fuyaient en désordre la ville pour monter sur la colline. Margared, affolée par son propre crime, ne voulait plus se sauver et le roi dut l'entraîner de force.

Bientôt tous ceux qui avaient pu échapper à la colère de l'océan se réunirent sur le plateau de la colline. Le ciel était noir. Le tonnerre grondait. La mer, sombre et houleuse, ressemblait à un fauve

déchaîné. Les larmes aux yeux, les gens regardaient avec stupeur les derniers clochers et les tours disparaître sous les flots de l'océan. La belle ville d'Ys n'existait plus. Mais ce qui effrayait surtout les rescapés, c'était la montée continue des eaux.

Les flots, mus par une force incompréhensible, continuaient toujours à monter, à faire l'ascension de la colline après avoir englouti Ys. Quand s'arrêteraient-ils donc ? L'océan n'avait jamais atteint ces sommets. Effrayés, beaucoup de gens priaient à genoux.

Margared, affaissée sur elle-même, la tête dans les mains, regardait avec des yeux hagards l'eau qui montait toujours. Tout à coup elle se redressa et cria d'une voix stridente :

– J'ai compris. C'est la colère de Dieu ! Les flots vengeurs ne s'arrêteront pas tant qu'ils n'auront pas reçu leur proie.

– Qui est donc cette proie ? demanda le roi d'Ys.

– C'est moi ! répondit-elle.

– Pourquoi ? Quel crime as-tu commis ?

– Je suis la complice du criminel qui a ouvert l'écluse et lancé l'océan sur la ville !

En entendant cet aveu monstrueux, le peuple exaspéré entoura Margared avec des cris de menace.

« Mort à l'infâme ! » hurla la foule.

Le roi, Rozenn et Mylio essayèrent de s'interposer

entre Margared et la foule irritée. Alors Margared se dégagea et gravit en courant le sentier qui menait à la roche la plus élevée. Mylio voulut s'élancer à sa suite pour l'arrêter, mais il fut retenu par la foule.

Margared parvint rapidement au sommet du rocher et, en tendant les bras vers le ciel, s'écria :

– Seigneur ! Sauve un peuple innocent ! Pardonne-moi mon crime !

Puis elle s'élança dans les flots. Au même instant, l'ombre de saint Corentin apparut dans le ciel. L'orage cessa tout à coup, le ciel s'illumina et les eaux s'apaisèrent.



Le Tsar Saltane[1]



LE tsar Saltane se promenait un soir dans les rues de Tmoutarakane, la capitale de son royaume. En apercevant trois jeunes filles qui devisaient près d'une fenêtre tout en filant, il eut la curiosité d'écouter ce qu'elles disaient.

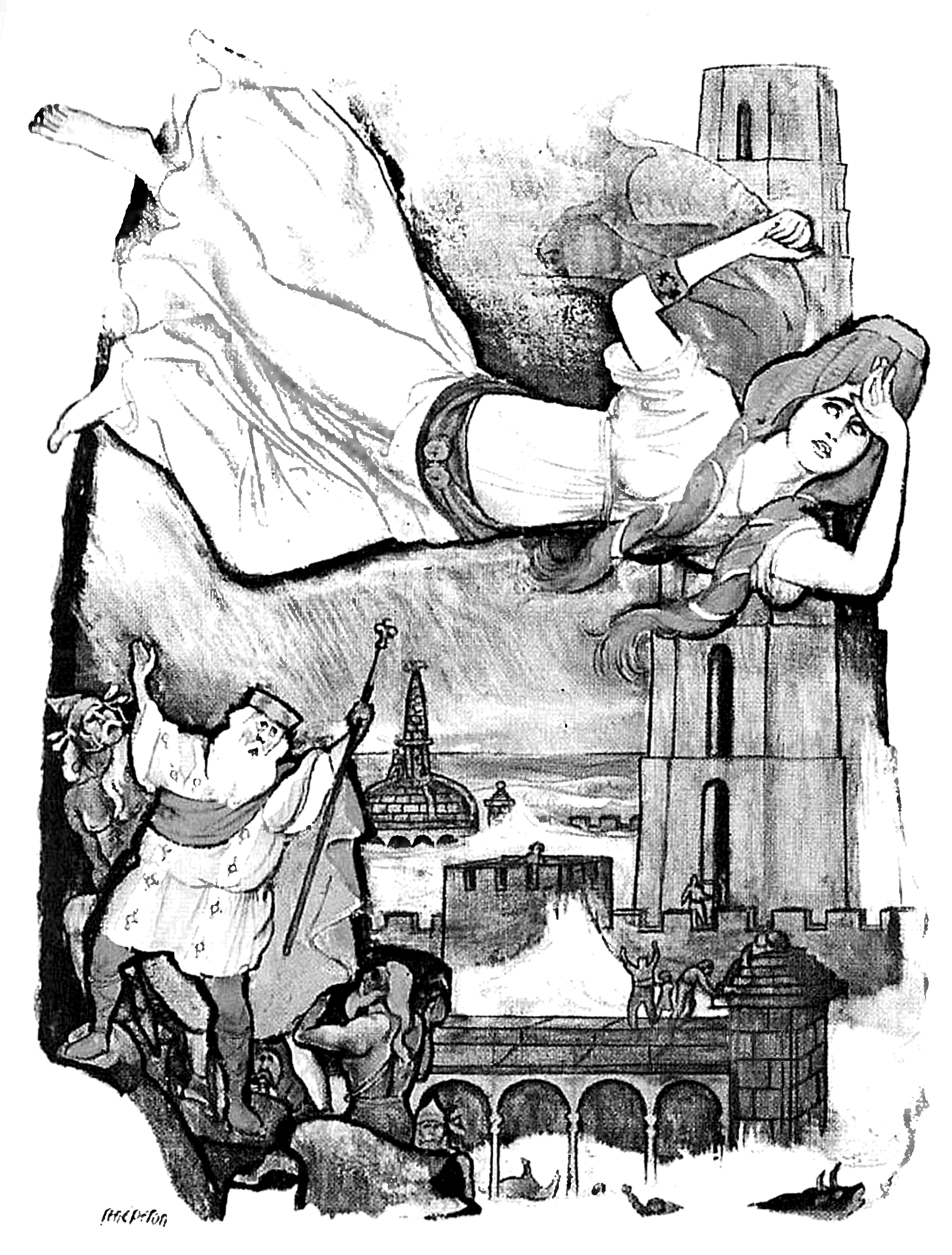
— Si j'étais reine, disait la première, j'aurais préparé un très grand festin !

— Si j'étais reine, disait la seconde, j'aurais tissé de la toile pour la ville entière !

— Et moi, si j'étais reine, disait la troisième, j'aurais mis au monde un fils qui serait aussi fort qu'un vaillant chevalier !

---

1. Conte tiré de l'opéra « Le Tsar Saltane » du compositeur russe Rimski-Korsakov (1844-1908), représenté pour la première fois à Moscou en 1900. Rimski-Korsakov, qui a laissé de nombreux ouvrages pour la scène, empruntait volontiers ses sujets aux vieilles légendes ou aux contes populaires russes.



– Seigneur, sauve un peuple innocent. *Page 191.*



— Seigneur, sauve un peuple innocent. Page 191.

Les paroles de la troisième jeune fille plurent beaucoup au tsar Saltane. Il n'était pas encore marié. Son choix fut donc vite fait. Il s'approcha de la fenêtre et dit :

— Bonjour, jeune fille ! Sois reine et donne-moi un fils aussi fort qu'un vaillant chevalier. Quant à vous deux, venez aussi dans mon palais avec votre sœur. La première sera cuisinière, puisqu'elle veut cuisiner, et la seconde tisseuse, puisqu'elle veut tisser !

En voyant leur sœur devenir reine, la cuisinière et la tisseuse faillirent étouffer de jalousie.

Le mariage eut lieu le lendemain et toute la ville acclama le tsar Saltane et son épouse, la reine Militrice (tel était le nom de la jeune fille).

A cette époque on faisait souvent la guerre. Aussi, un jour, le tsar Saltane dut-il faire ses adieux à Militrice pour aller guerroyer avec l'un de ses voisins. Peu de temps après son départ, la reine mit au monde un fils. Le bébé était d'une taille extraordinaire.

Pour annoncer au tsar la bonne nouvelle, la reine Militrice s'empressa de lui écrire une lettre. Or ses deux sœurs, qui ne cherchaient qu'un moyen pour lui nuire, interceptèrent aussitôt le messager et en envoyèrent à sa place un autre avec une lettre de leur cru. Dans cette lettre, elles annonçaient au tsar que la reine avait mis au monde un petit monstre qui ne ressemblait ni à un garçon ni à une fille, mais plutôt

à un animal qui tenait autant d'une souris que d'une grenouille.

Lorsque le tsar Saltane reçut cette étrange nouvelle, il entra dans une grande colère et fut sur le point d'assommer le messager. Mais, après s'être un peu calmé, il le renvoya avec un bref message dans lequel il ordonnait d'attendre son retour pour prendre une décision au sujet du petit monstre.

Dès que le messager fut rentré à Tmoutarakane, la cuisinière et la tisseuse l'attirèrent dans la cuisine du palais et lui firent boire beaucoup de vin. Le messager s'enivra et s'endormit.

Pendant qu'il ronflait, les deux sœurs retirèrent la lettre du tsar de sa sacoche et la remplacèrent par une autre. C'est donc leur lettre que le messager transmit, après s'être réveillé, aux ministres du tsar. C'était un ordre formel de mettre la reine et son enfant dans un tonneau et de les jeter dans la mer.

Les ministres furent très surpris et affligés, car ils n'auraient jamais cru le bon tsar Saltane capable d'une telle sévérité. Mais que pouvaient-ils faire ? Les ordres du tsar sont sacrés. On plaça donc la reine avec le bébé dans un grand tonneau et on le jeta dans la mer.

La malheureuse Militrice ne savait pas qu'elle était la victime de la perfide machination de ses sœurs. Elle faisait tous ses efforts pour protéger l'enfant

contre les chocs. Les vagues ballottaient le tonneau de tous les côtés.

Chose étonnante, le bébé, qui était déjà très gros à sa naissance, grandissait à vue d'œil. La mère et le fils auraient manqué de place dans leur tonneau si les vagues ne l'avaient enfin rejeté sur le rivage d'une île.

La reine fut très contente de sentir la terre ferme, mais comment sortir du tonneau ? Tout à coup le garçon s'arcbouta de sa tête et de ses pieds contre les deux fonds du tonneau, fit un effort et les fonds sautèrent.

Quand ils sortirent sur le rivage, la reine Militrice constata avec stupéfaction que son fils était déjà devenu un grand et beau jeune homme.

L'île était déserte et le jeune homme se fabriqua un arc et des flèches pour aller à la chasse, car ils avaient faim tous les deux. Soudain il entendit une plainte qui provenait du rivage. Il courut jusqu'à la mer et vit un milan qui tournoyait autour d'un cygne, prêt à le frapper de son bec crochu. Le malheureux cygne faisait des efforts désespérés pour échapper au rapace.

Le fils du tsar Saltane banda rapidement son arc, la flèche siffla et alla se planter dans le cou du milan, qui tomba alors dans l'eau avec un cri qui n'était pas un cri d'oiseau.

– Je te remercie, prince, dit le cygne avec une voix humaine. Tu m'as sauvé la vie et je saurai bientôt te prouver ma gratitude. Sache que ce n'est pas un cygne que tu as sauvé, mais une jeune fille ! Sache aussi que tu n'as pas abattu un milan, mais un méchant sorcier !

Puis le cygne déploya ses ailes et s'envola.

La chasse du prince ayant été infructueuse, la mère et le fils se couchèrent à jeun. Mais quel ne fut leur étonnement lorsque, le lendemain en se réveillant, ils aperçurent à l'endroit où il n'y avait la veille qu'un mont chauve, une petite ville coquette, entourée de remparts. Les coupoles des églises brillaient au soleil, les tours élancées dardaient vers le ciel leurs toits pointus.

La reine Militrice et son fils s'avancèrent alors vers la ville. Une nouvelle surprise les attendait. Toutes les cloches se mirent aussitôt à sonner, le pont-levis fut abaissé et une grande foule de gens sortit à leur rencontre par la grand'porte de la ville.

– Nous te prions, dirent les gens au jeune homme, de devenir notre prince !

Sa mère lui ayant donné son consentement, le fils du roi Saltane devint le prince de cette magnifique cité sous le nom de Gvidone Ier. La ville s'appelait Ledenets.

Les marins qui avaient coutume de passer avec leurs

navires au large de l'île, jadis déserte, écarquillaient les yeux en apercevant la ville qui s'y dressait maintenant.

Un jour, le prince Gvidone fit tirer trois coups de canon pour inviter un navire qui passait devant l'île à accoster. Les marins étrangers furent accueillis avec les marques de la plus grande hospitalité.

— D'où venez-vous et où allez-vous ? leur demanda le prince après les avoir introduits dans son palais.

— Nous avons fait le tour du monde. Nous vendons toutes sortes de fourrures. A présent nous voguons vers Tmoutarakane où nous visiterons le brave tsar Saltane !

— Eh bien, transmettez-lui mes affectueuses salutations, dit Gvidone. Je vous souhaite un bon voyage !

Il les raccompagna jusqu'au port. Soudain il aperçut le cygne qu'il avait sauvé des serres du milan.

— Bonjour, prince, dit le cygne. Pourquoi es-tu si triste ?

— Je suis triste parce que j'envie ces marins ! Ils verront bientôt mon père. J'aurais tant voulu me trouver avec eux ! répondit Gvidone.

— C'est une chose faisable. Plonge trois fois dans l'eau et tu deviendras bourdon !

Le jeune homme plongea à trois reprises dans l'eau et se métamorphosa en bourdon.

Alors le bourdon rattrapa le navire et se cacha

dans un trou.

Le navire arriva bientôt à Tmoutarakane. Le tsar Saltane invita les marins dans son palais. Ils s'y rendirent aussitôt, suivis de Gvidone transformé en bourdon.

Le tsar Saltane était assis sur son trône. Il semblait fort triste. Ses belles-sœurs – la cuisinière et la tisseuse – étaient là également et surveillaient chacun de ses gestes.

– Avez-vous fait un bon voyage ? demanda le tsar à ses hôtes. Avez-vous vu des choses étonnantes ou extraordinaires dans les pays lointains ?

– Nous avons fait le tour du monde, répondirent les marins. Il y a beaucoup de choses intéressantes dans les contrées que nous avons visitées. Cependant la plus merveilleuse et la plus extraordinaire est l'admirable ville de Ledenets. Il y avait autrefois, au beau milieu de la mer, une île déserte. Jugez de notre surprise lorsque nous y aperçûmes une ville coquette, avec des remparts et des clochers. Les citadins tirèrent trois coups de canon pour nous inviter à approcher. A peine eûmes-nous mis le pied sur la terre ferme que la mer se mit à bouillonner. Les flots s'écartèrent et trente-trois chevaliers, se ressemblant comme des jumeaux, sortirent de l'eau sur le rivage ! Ces chevaliers montent la garde autour de Ledenets.

– C'est extraordinaire ! murmura le tsar Saltane

d'un ton rêveur. – Je voudrais bien voir cette île et ces trente-trois chevaliers sortant des eaux !

– Ce n'est pas tout. Une autre surprise nous attendait dans la cour du château. Nous vîmes sous un sapin une petite maisonnette en cristal. Un écureuil y habite. Il chante et croque des noix, mais les coquilles de ces noix ne sont pas ordinaires, elles sont toutes en or ! Des serviteurs surveillent l'écureuil et ramassent les coquilles qu'ils mettent dans des sacs pour les envoyer ensuite chez le monnayeur du prince afin qu'il convertisse l'or en monnaies.

– C'est extraordinaire ! murmura le tsar Saltane, de plus en plus rêveur.

– Le prince qui règne à Ledenets s'appelle Gvidone. Il nous a demandé de te transmettre ses salutations.

– Je voudrais visiter l'île du prince Gvidone ! s'écria le tsar Saltane.

– N'y allez pas, n'y allez pas ! dirent la cuisinière et la tisseuse. Ces trente-trois chevaliers qui sortent de l'eau et cet écureuil qui croque des noix en or ne sont rien en comparaison de la merveille dont on nous a parlé.

– Et quelle est cette merveille ? demanda le tsar.

– Il existe quelque part une princesse si belle, si belle que le jour sa beauté éclipse le soleil, et la nuit, elle éclaire la terre. Un croissant brille sous sa tresse et une étoile sur son front.

— En effet, c'est une véritable merveille ! dit le tsar Saltane en oubliant les trente-trois chevaliers et l'écureuil.

La façon dont ses tantes venaient de détourner son père du projet de visiter Ledenets rendit le prince Gvidone fou de rage. Profitant du fait qu'il était métamorphosé en bourdon, il s'attaqua impitoyablement à la cuisinière et à la tisseuse et les piqua à plusieurs reprises. Les deux femmes poussèrent des hurlements de douleur et tout le monde se mit à faire la chasse au bourdon. Le tumulte fut extraordinaire, mais le bourdon sortit par la fenêtre et vola vers son île.

A peine arrivé à Ledenets, le bourdon se retransforma en prince Gvidone.

Gvidone était triste et désespéré. Il alla au bord de la mer et appela son ami le cygne.

— Bonjour, prince, dit le cygne. Pourquoi es-tu si triste ? N'as-tu pas vu ton père ?

— Si, je l'ai vu. Mais j'ai une autre peine dans le cœur !

— Quel souci te tracasse ?

— J'aurais voulu me marier.

— As-tu une fiancée en vue ?

— Il existe quelque part une princesse si belle, si belle que le jour sa beauté éclipse le soleil et la nuit, elle éclaire la terre. J'en rêve depuis que j'ai quitté le palais de mon père.

– Es-tu sûr que c'est bien cette princesse que tu voudrais épouser ?

– Oui, j'en suis sûr et je suis tellement résolu à épouser cette princesse que je suis prêt à aller la chercher au bout du monde à pied !

– Il est inutile d'aller la chercher au bout du monde, car elle est ici.

– Où donc ?

– C'est moi !

Le cygne monta en l'air, descendit derrière un buisson, agita ses ailes, se secoua, perdit ses plumes et se transforma soudain en une jeune fille d'une merveilleuse beauté. Elle était habillée comme une princesse. Un croissant brillait sous sa tresse et une étoile sur son front.

Emerveillé, Gvidone conduisit sa fiancée vers sa mère, la reine Militrice, qui leur donna aussitôt sa bénédiction.

Le mariage eut lieu le surlendemain. Gvidone et la princesse-cygne vécurent alors paisiblement, aimés et respectés de tous.

Peu de temps après leur mariage, les mêmes marins qui avaient déjà visité l'île firent de nouveau escale à Ledenets. Ils furent frappés par la merveilleuse beauté de la princesse. Lorsqu'ils arrivèrent enfin à Tmoutarakane, ils racontèrent au tsar Saltane leur voyage et n'omirent pas de parler de l'extraordinaire princesse,

épouse du prince Gvidone.

Le tsar Saltane n'y tint plus et, malgré les exhortations de la cuisinière et de la tisseuse de rester à Tmoutarakane, décida fermement d'aller visiter la merveilleuse île. Alors ses belles-sœurs se déclarèrent prêtes à l'accompagner.

Lorsque la flotte du tsar Saltane fut en vue de l'île, le prince Gvidone saisit sa longue-vue et se mit à l'examiner. Il aperçut bientôt son père et ses tantes sur le pont du premier navire. Fou de joie, il courut prévenir sa mère et sa femme de la visite du tsar Saltane.

Le tsar Saltane examinait de son côté avec étonnement la jolie ville qui se dressait sur une île autrefois déserte.

L'étonnement du tsar ne faisait que croître depuis l'instant où il avait mis le pied sur le rivage. Il fut accueilli par le prince Gvidone, qui se garda bien de lui dire tout de suite qu'il était son fils, et par les trente-trois chevaliers, sortis de l'eau à sa rencontre. Il s'émerveilla devant la maisonnette en cristal où l'écureuil croquait des noix aux coquillages d'or. Il fut ébloui par la belle princesse qui vint l'accueillir sur le seuil du château. Mais la surprise du tsar Saltane ne connut plus de bornes lorsqu'il vit la reine Militrice...

Les larmes aux yeux, il embrassa sa femme, son fils et sa belle-fille. C'était vraiment le plus beau jour de sa vie ! Du coup il retrouvait toute sa famille.

Quant à la cuisinière et à la tisseuse, elles furent tellement frappées par la vue de leur sœur, qu'elles se cachèrent dans le coin le plus obscur du palais. On eut beaucoup de peine à les retrouver. Elles avouèrent alors en sanglotant toutes leurs perfides machinations. Le tsar Saltane était tellement heureux, tellement heureux, qu'il leur pardonna sur-le-champ.

Toute la ville fut en liesse. Les réjouissances durèrent jusqu'au matin et continuèrent le lendemain jusqu'au soir. Le tsar Saltane aurait voulu que la fête ne se terminât jamais, mais la fatigue et le sommeil eurent enfin raison de lui. Il s'endormit à table, une coupe à la main, et fit de très beaux rêves.



Turandot[1]



IL y avait une fois en Chine une princesse qui s'appelait Turandot. Cette princesse était belle comme un ange et orgueilleuse comme un démon. Elle était en outre fort cruelle, car elle avait décidé de n'épouser qu'un jeune homme de sang royal qui résoudrait trois énigmes. Celui qui ne pourrait pas deviner ces énigmes aurait la tête tranchée par le bourreau.

Malgré des conditions aussi terribles, il y eut plusieurs princes étrangers pour se risquer à affronter l'épreuve. Turandot était d'une si merveilleuse beauté que les malheureux en perdaient la tête. Ils finissaient tous, d'ailleurs, par perdre vraiment leur tête sous la

---

1. Conte tiré du dernier opéra de Giacomo Puccini (1858-1924), célèbre compositeur italien dont les œuvres sont entrées dans le répertoire de tous les théâtres du monde. La première représentation de « Turandot » eut lieu à Milan en 1926, après la mort de Puccini.

hache du bourreau, car les énigmes posées par la princesse étaient difficiles à résoudre. Mais un jour les choses ne se passèrent pas comme d'habitude.

Au moment où commence notre histoire, une foule énorme se pressait devant le palais impérial à Pékin. Le messager de l'Empereur, vêtu d'un habit de cérémonie brodé de cigognes, lisait du haut de la muraille le terrible décret condamnant un prince de Perse à avoir la tête coupée par le bourreau pour n'avoir pas su résoudre les trois énigmes de Turandot. La foule, habituée à ces étranges exécutions, regardait avec pitié le pauvre prince de Perse que l'on conduisait au supplice.

Or, au milieu de cette foule, se trouvaient Timour, roi tartare chassé de son royaume, et qui vivait incognito en Chine, et son fils Calaf, qui avait également pris le dur chemin de l'exil. Le vieux roi et le jeune prince ne s'étaient pas vus depuis longtemps et ne savaient pas qu'ils se cachaient tous les deux à Pékin. Timour était accompagné de Liu, une jeune esclave fidèle, qui l'aidait à fuir ses persécuteurs. Soudain le hasard mit le père et le fils en face l'un de l'autre.

Leur joie fut immense. Cependant ils s'efforcèrent de modérer leurs transports pour ne pas attirer l'attention des Chinois. Calaf remerçia la brave Liu pour ne pas avoir abandonné son père dans le malheur. Comme ils se racontaient leurs vies en exil, la foule

se mit à crier : « Turandot ! Turandot ! »

En effet, la princesse Turandot venait d'apparaître à son balcon, un merveilleux balcon orné de monstres, de tortues et de phénix dorés. Elle fit signe au bourreau de couper la tête au prince de Perse. Le peuple se prosterna devant la fille de l'Empereur. Elle était si belle, si belle et en même temps si froide, si impassible qu'elle faisait penser à une statue taillée par un sculpteur de génie.

Ebloui à la vue de Turandot, Calaf resta muet d'admiration. Un sentiment d'amour foudroyant pour la fière princesse venait d'embraser son cœur.

Cependant le cortège qui conduisait le prince de Perse au supplice passa lentement sous le balcon de Turandot qui, après lui avoir jeté un regard glacé et méprisant, rentra dans son palais. La foule suivit le cortège.

Calaf restait toujours cloué sur place et regardait le balcon. Le roi Timour remarqua l'émotion de son fils et essaya de le calmer.

— Voyons, Calaf, il est dangereux de rester longtemps dans cette ville, il faut partir ! Maintenant que nous nous sommes retrouvés, l'exil nous paraîtra moins dur.

— L'exil est partout où Turandot n'est pas ! Je ne quitterai jamais Pékin.

— Mon fils, c'est de la folie ! J'espère que tu ne rêves

pas d'épouser cette cruelle princesse ? Tu ne devineras jamais ses énigmes et elle te fera couper la tête comme à tous les autres.

– Seigneur, implora Liu, notre route est longue et votre père est âgé ! Vous devriez l'aider à traverser la Chine pour gagner un pays où aucune menace ne pèserait plus sur lui !

Mais Calaf ne pensait qu'à Turandot.

– Non, père, dit-il, je ne veux pas mourir mais vaincre !

Il aperçut le gong suspendu sous le balcon de la princesse. Il suffisait de frapper sur ce gong pour annoncer qu'on était prêt à subir l'épreuve des trois énigmes. Calaf se précipita vers lui mais fut arrêté par trois Chinois qui lui barrèrent la route. C'étaient Ping, le grand chancelier, Pang, le grand fournisseur et Pong, le grand cuisinier du palais.

– Va-t'en ! s'écria Ping. Ici on coupe des têtes ! Ne sois pas fou et écarte-toi de ce palais !

– Ici toutes les tombes sont déjà pleines ! dit Pang. Etranger, retourne vite dans ton pays.

– Assez de morts comme ça ! ajouta Pong. Il est stupide de placer sa tête sous la hache du bourreau pour les beaux yeux de Turandot.

– Mais laissez-moi passer ! cria Calaf en essayant d'arriver jusqu'au gong.

Ping, Pang et Pong eurent beau lui démontrer qu'il

allait faire une grosse bêtise, qu'il ne devinerait jamais les trois énigmes de Turandot, que tout Pékin en avait assez des exécutions de princes étrangers venus pour obtenir la main de la belle princesse, Calaf resta intraitable. Ils furent obligés de le laisser s'approcher du gong fatal.

Calaf frappa les trois coups et attendit. Pendant ce temps, Timour et Liu pleuraient, tandis de Ping, Pang et Pong haussaient les épaules avec commisération.

Le lendemain la foule commença à envahir peu à peu la vaste cour du palais pour assister à l'épreuve. Le roi Timour et Liu étaient au premier rang. Au centre de la cour, un énorme escalier de marbre à trois larges paliers montait vers le palais et se perdait sous une arche triple. De nombreux serviteurs s'affairaient et plaçaient de tous côtés des lanternes de diverses couleurs. Enfin arrivèrent les mandarins en habits de cérémonie et les huit sages portant chacun trois rouleaux de soie scellés. Ces rouleaux contenaient la solution des énigmes qu'allait poser la princesse Turandot à Calaf.

Soudain on agita les étendards blancs et jaunes de l'Empereur de Chine. Un grand silence se fit dans l'assemblée. L'Empereur Altoum, vénérable vieillard tout blanc, parut au sommet de l'escalier et s'assit sur un grand trône d'ivoire. La foule se prosterna, face à terre, dans une attitude de grand respect. L'Empereur s'a-

dressa alors à Calaf qui se tenait au pied de l'escalier :

– Un serment terrible, que j'avais fait autrefois et que je regrette maintenant, me contraint à rester fidèle à ce pacte inhumain ! Personne ne peut épouser ma fille sans avoir deviné les trois énigmes. Et s'il ne les devine pas, la mort l'attend derrière ce mur !... Ecoute, étranger, je te conseille de renoncer à l'épreuve. Il y a eu déjà suffisamment de têtes coupées et mon cœur est ulcéré de remords !

– Je demande à affronter l'épreuve, dit Calaf avec fermeté.

– Je te conjure de fuir tant qu'il n'est pas trop tard ! insista l'Empereur. Cette épreuve est un suicide !

– Je demande à affronter l'épreuve, répéta le fils du roi Timour.

– Tu l'auras voulu ! Je te livre à ton sort !

Alors Turandot, impassible et plus belle que jamais, parut au pied du trône. Elle lança à Calaf un regard glacé et dit d'une voix solennelle :

– Jadis dans ce palais résidait la princesse Lou-ling. Douce et sereine, elle vivait dans le calme et ne voulait pas se marier. Or, un jour, la Chine fut attaquée par des barbares et un prince étranger, étranger comme toi, s'introduisant dans ce palais, emmena de force la belle Lou-Ling. Quand j'appris cette triste histoire, j'ai résolu de venger la mémoire de mon aïeule. C'est pour cela que j'ai imaginé des conditions aussi difficiles à

mon mariage. Je hais tous les princes étrangers et aucun d'eux n'arrivera jamais à deviner mes énigmes. Si tu tiens à ta tête, tu peux encore t'en aller. L'énigme est triple, mais la mort est une !

– Non ! L'énigme est triple, mais la vie est une ! s'écria vivement Calaf. Je veux vaincre parce que je t'aime et qu'il est grand temps de mettre un terme au travail du bourreau !

– Puisque tu es si sûr de toi, réponds alors à ma première énigme : « Un fantôme étincelant vole dans la nuit en ouvrant ses ailes sur le monde. Tous les hommes l'appellent, mais le fantôme fuit avec l'aurore pour renaître au fond des cœurs. Chaque nuit il naît et chaque jour il meurt ! »

– C'est l'Espérance ! répondit Calaf.

Les huit sages, qui avaient apporté les rouleaux de soie contenant les solutions des énigmes, ouvrirent alors le premier rouleau et lurent à haute voix : « Espérance ».

– Il a deviné la première énigme ! chuchota-t-on dans la foule.

Turandot descendit nerveusement jusqu'au milieu l'escalier et dit :

– Voici la deuxième énigme : « Il ressemble à la flamme mais n'est point une flamme ! Parfois il brûle et nous donne le délire, parfois il est glacé et nous donne froid au cœur. Il a, cependant, la

splendeur du couchant ! »

Calaf resta pensif. La foule s'agita.

— Réfléchis bien ! lui cria-t-on. Ta vie en dépend !

— C'est le sang ! répondit enfin Calaf.

Les huit sages ouvrirent le second rouleau de soie et lurent à haute voix : « Sang » !

— Il a deviné la deuxième énigme ! chuchota-t-on dans la foule avec des exclamations de joie.

— Gardes ! Faites-les taire ! cria la princesse furieuse en tapant du pied. Puis elle descendit au bas de l'escalier et se pencha vers Calaf.

— Tu as deviné les deux premières énigmes, mais il y en a une troisième : « La glace qui produit le feu, qu'est-ce que c'est ? »

Calaf regardait Turandot sans répondre. Tout le monde attendait, le souffle coupé.

— Eh bien, jeune homme, dit la princesse en riant, tu sens déjà le froid de la mort ? Tu as peur ? Tu ne peux pas expliquer comment la glace peut produire le feu ?

— Si, répondit Calaf. La solution de la troisième énigme est : « Turandot » ! Tu es la glace, mais tu allumes le feu dans le cœur de ceux qui viennent ici répondre à tes questions !

Les huit sages ouvrirent le troisième rouleau de soie et lurent à haute voix : « Turandot ».

— Il a gagné ! Il est vainqueur ! Il a deviné les trois

énigmes ! Il va épouser la princesse ! criait-on dans la foule.

Très émue, Turandot remonta en courant près du trône de l'Empereur.

— Père, s'écria-t-elle, tu ne permettras pas que ta fille épouse cet étranger ?

— Et que fais-tu du serment sacré que tu as prêté ? demanda l'Empereur d'une voix solennelle.

— Qu'importe ! Ta fille aussi est sacrée ! Je ne veux point épouser cet homme !

— Princesse, il a vaincu en risquant sa vie ! cria-t-on dans la foule. Tiens ta parole !

— Ton serment te lie ! répéta l'Empereur.

Alors Turandot se tourna vers Calaf et lui dit avec véhémence :

— Je te hais comme tous les princes étrangers ! Sachant que je te hais, veux-tu m'entraîner de force ? Crois-tu qu'on puisse dresser la fière Turandot ?

— Non, princesse altière et orgueilleuse, je ne veux pas user de force. Je ne crois pas, d'ailleurs, que tu me haïsses. Je veux que tu m'aimes aussi. Il est vrai que tu es très capricieuse et que tu mérites de recevoir une bonne fessée comme une enfant gâtée que tu as toujours été. L'Empereur a eu tort de te laisser agir à ta guise.

Turandot étouffait de rage, incapable de parler.

— J'ai répondu à tes trois énigmes, continua le fils

du roi Timour, je t'en propose une seule, à mon tour. Tu ignores mon nom. Essaie donc de l'apprendre avant que le jour ne se lève. Si tu apprends qui je suis, tu pourras me faire couper la tête demain matin !

– Je suis d'accord, murmura Turandot.

Tout le monde admirait le courage de ce prince inconnu qui avait su défier avec tant de désinvolture l'orgueilleuse Turandot.

Au paroxysme de la colère, la princesse imagina une chose inouïe. Elle fit circuler dans les rues de la ville des hérauts qui clamaient sans arrêt : « Que nul ne dorme cette nuit à Pékin ! La princesse Turandot ordonne sous peine de mort de révéler le nom du prince inconnu avant l'aurore ! »

Alarmés par cette menace, les gens se lancèrent à la recherche de Calaf. Ping, Pang et Pong furent les premiers à le découvrir sous les murs du palais où il se promenait en rêvant.

– Ecoute, étranger ! nos vies dépendent de toi, dirent-ils. Turandot est folle à lier ! Elle est capable de nous envoyer tous chez le bourreau si nous n'apprenons pas comment tu t'appelles ! Fais-nous la grâce de dire qui tu es. Nous te donnerons beaucoup d'argent et t'aiderons à t'enfuir de Pékin. Ainsi tout le monde aura la vie sauve !

– J'épouserai Turandot, répondit Calaf.

Pendant qu'ils parlaient, la foule grossissait et

devenait de plus en plus houleuse. On voulait le forcer à dire son nom, mais en vain.

Soudain on entendit des clameurs. Des soldats amenaient Timour et Liu en les frappant avec des verges.

– Je les reconnais ! dit Ping. C'est le vieil homme et la jeune fille qui se disputaient hier avec l'inconnu. Ils doivent savoir qui il est. Faites-les parler !

– Non, ils ignorent qui je suis ! s'écria Calaf. Laissez-les tranquilles !

– Faites-les parler ! hurla la foule.

A ce moment la porte du palais s'ouvrit et la princesse Turandot apparut, impassible et hautaine comme d'habitude.

– Que se passe-t-il ici ? demanda-t-elle en s'approchant.

– Princesse, dit Ping, ces gens connaissent sans doute le nom de l'étranger.

– Parle, vieillard ! ordonna alors Turandot.

Mais avant que le roi Timour eût prononcé un mot, Liu s'avança rapidement vers la princesse.

– Je suis la seule à connaître son nom, mais je ne vous le dirai pas !

– Qu'elle parle, qu'elle parle ! hurla la foule.

Un soldat saisit le poignet de la jeune fille et se mit à le tordre.

– Laissez-la ! Vous me paierez cher chacun de ses

sanglots ! cria Calaf en s'élançant pour la protéger, mais deux autres soldats le saisirent par les bras et le maintinrent immobile.

– Je ne le dirai pas parce que je ne veux pas qu'il meure ! répondit Liu.

– Qu'est-ce qui te donne ce courage ?

– L'amour. Je l'aime depuis longtemps. Je ne l'ai jamais avoué, car je ne suis qu'une esclave et il est prince. Je sais qu'il t'aime, princesse cruelle. Je te le laisse, mais je ne te permettrai pas de le tuer par caprice !

– Qu'elle parle ! Qu'on la torture ! Appelez le bourreau ! cria-t-on dans la foule.

Tout à coup Liu arracha une dague à un des soldats et s'en frappa la poitrine.

– Pour ne point parler sous la torture, je préfère mourir de cette façon ! murmura-t-elle en chancelant. Mais je meurs heureuse, car je meurs pour sauver le prince !...

Les larmes aux yeux, Timour s'approcha aussitôt de Liu, la prit dans ses bras et l'emporta. On s'écartait avec respect sur son passage. La foule était maintenant honteuse et muette. La violence avait tout à coup cédé la place à la pitié et à l'admiration. La tête baissée, les gens s'éloignèrent par petits groupes du palais, laissant Turandot et Calaf seuls, l'un devant l'autre.

– Princesse cruelle, dit enfin Calaf, ton cœur de pierre n'a-t-il pas été touché par le sang pur et noble de cette innocente ? Tu as vécu jusqu'à présent dans un rêve monstrueux, incapable de comprendre la réalité, incapable de partager la souffrance humaine ! Tu as fait couper des têtes comme une enfant gâtée et capricieuse arrache des fleurs dans un jardin. Réveille-toi ! Descends sur la terre et redeviens une jeune fille ! Tu n'es pas une déesse inaccessible !

Turandot demeurait rigide comme une statue. Pas un geste, pas un mouvement ne faisait bouger ses larges voiles.

Calaf s'approcha et arracha le voile qui cachait son visage. Il vit avec étonnement que la princesse pleurait. Oui, de grosses larmes coulaient lentement sur ses joues empourprées.

– Je suis vaincue, murmura-t-elle. Je pleure pour la première fois de ma vie. Depuis mon enfance j'ai eu tout ce que je voulais. Jamais personne n'a contrarié mes désirs, qui n'étaient souvent que des caprices... Tu as raison, je n'étais qu'une enfant gâtée ! Je pensais qu'une princesse peut tout se permettre... Je dois t'avouer que ce matin, en te posant mes questions, je sentais que quelque chose d'étrange se passait dans mon cœur. Je craignais que tu ne réussisses pas à deviner mes énigmes. C'était la première fois qu'une chose pareille m'arrivait. D'un côté, j'étais

furieuse contre toi, de l'autre j'étais heureuse de te voir échapper à la hache du bourreau. J'étais attirée malgré moi par l'héroïsme et l'invincible assurance qui brillaient dans tes yeux. Je ne savais pas ce que c'était ! Je croyais te haïr et je t'aimais déjà ! Turandot, la cruelle et orgueilleuse princesse, n'est plus !... J'ai l'impression de ressusciter, de sortir d'un long et profond sommeil !



Le Vaisseau fantôme[1]



UNE terrible tempête agitait la mer en face du rivage de la Norvège. Les rafales de vent soufflaient avec une rare violence. Les vagues, enfiévrées, mugissantes, bondissaient hors de la mer en se ruant à l'assaut du rivage pour se briser contre les rochers à pic dont il était hérissé. Un malheureux navire marchand norvégien luttait vainement contre la fureur des éléments déchaînés. Semblable à un jouet dans les mains d'un enfant irascible et méchant, il était ballotté, cahoté, détourné sans cesse de sa direction. Malgré tous les efforts de l'équipage, le navire ne parvenait pas à regagner le

---

1. Conte tiré de l'opéra « Le Vaisseau fantôme » (le titre traduit de l'allemand est « Le Hollandais volant ») de Richard Wagner (1813-1883), représenté pour la première fois à Dresde en 1843. La magnifique Ouverture du « Vaisseau fantôme » est une des plus célèbres que l'on connaisse dans l'histoire de la musique.

port où chaque marin était déjà attendu dans son foyer. Le capitaine, le vieil armateur Daland, se vit dans l'obligation de chercher refuge près de la côte. Mais son navire risquait à chaque instant de se heurter contre les récifs. Les matelots carguaient les voiles et lançaient les câbles avec le courage du désespoir. Ce n'est qu'après une véritable lutte contre la mer qu'on arriva enfin à jeter l'ancre dans une baie, à l'abri de la tempête. Daland sauta à terre et reconnut la plage de Sandwike.

— Quel dommage ! cria-t-il au pilote. Nous n'étions plus qu'à sept milles de notre port. Je ne verrai donc pas ma fille ce soir !

— Capitaine, il est impossible de continuer le voyage avec ce vent d'enfer, répondit le pilote. Ici le fond est bon, attendons l'accalmie.

— Soit, dit Daland en retournant sur le navire. Que les matelots se reposent. Ils l'ont bien mérité.

Tout le monde descendit dans la cale pour dormir, à l'exception du pilote qui resta sur le pont. Il fit plusieurs rondes en surveillant les vagues qui se dressaient, énormes et massives comme des poings menaçants brandis par la mer en fureur. Cependant l'ouragan se calmait peu à peu et ne semblait plus secoué que par des accès de rage intermittents. Le pilote s'assit au gouvernail et, pour ne point s'endormir, se mit à chanter. Mais la fatigue finit

par avoir le dessus et il s'assoupit à son tour.

Comme il dormait, la tempête reprit de nouveau. Il ne vit donc pas un étrange vaisseau qui se profila alors à l'horizon et, poussé par le vent, s'approcha rapidement du rivage pour se placer à côté du navire norvégien. Les voiles du vaisseau étaient d'un rouge vif et ses mâts noirs. Ce vaisseau ne faisait aucun bruit, glissant silencieusement sur les flots; son équipage carguait les voiles sans que le moindre son eût brisé le calme étrange qui l'enveloppait. On aurait dit un fantôme.

Le capitaine de ce vaisseau fantastique descendit seul à terre. C'était un homme de haute taille, au visage pâle et grave, à la barbe brune. Il était vêtu de noir. Une profonde tristesse se lisait dans ses yeux. Il promena autour de lui un regard désabusé et s'assit sur une pierre.

« Que de rivages ai-je déjà vus au cours de ma longue existence ! pensa-t-il avec amertume. Que d'orages n'ai-je pas affrontés ? Et voilà que de nouveau l'heure a sonné ! Sept ans sont passés et me voilà encore une fois à terre pour essayer d'échapper à la terrible malédiction qui pèse sur moi ! Mais trouverai-je ce que je cherche ? Est-ce la fin de mes tourments ? Je crains fort que ce ne soit comme les autres fois et qu'après un nouvel échec mon vaisseau ne m'emporte de nouveau pour un voyage de sept ans. Pourtant, j'ai

essayé à plusieurs reprises d'échapper à mon triste destin en appelant la mort. Mais ni les pirates, ni les écueils, ni les tempêtes ne semblent vouloir mettre fin à mes jours. La mort me fuit et la malédiction du Ciel reste impitoyable. Trouverai-je mon salut sur ce rivage désert ? »

Pendant ce temps, Daland, le capitaine du navire norvégien, réveillé par la tempête, sortit sur le pont pour voir ce qui s'y passait. Il aperçut avec surprise un vaisseau étranger à l'aspect bizarre, ancré tout près du sien. Il réveilla alors le pilote et lui demanda des explications. Celui-ci regarda avec stupéfaction le vaisseau aux voiles rouges et aux mâts noirs et avoua qu'il n'avait pas remarqué son arrivée. Puis il s'empressa de prendre un porte-voix pour héler le vaisseau.

— Holà ! Holà ! De quel pays êtes-vous ?

Mais personne ne lui répondit. Le pont du navire inconnu était désert. On aurait dit un vaisseau inhabité. Existait-il vraiment ? N'était-ce pas un mirage ? Il baignait dans une brume mystérieuse. Daland et le pilote l'examinèrent attentivement. Marins depuis leur enfance, ils avaient déjà vu toutes sortes de navires, mais jamais un vaisseau de cette espèce. Il y avait quelque chose de lugubre, d'insolite, d'inquiétant, presque d'irréel, dans sa silhouette vaporeuse.

Tout à coup Daland aperçut le capitaine étranger assis sur le rivage. Il poussa un soupir de soulagement.

— C'est, peut-être, le patron de cet étrange vaisseau. Je vais le questionner moi-même.

Il descendit à son tour sur la plage et salua l'inconnu.

— Qui êtes-vous donc ?

— Je suis Hollandais, répondit l'étranger.

— Soyez le bienvenu en Norvège !... Il est vrai que le temps, aujourd'hui, n'est pas très accueillant. J'ai eu quelque peine à atteindre cette baie et pourtant je ne suis qu'à sept milles de ma maison. Avez-vous subi des dommages ?

— Mon vaisseau est très solide et peut affronter toutes les tempêtes, répondit le Hollandais. Poursuivi par un sort fatal, j'erre de rivage en rivage sans trouver le repos auquel j'aspire depuis longtemps. Je ne me rappelle plus depuis combien d'années dure mon voyage. Dites-moi, capitaine, voudriez-vous m'accueillir chez vous, dans votre maison ? Je vous récompenserai royalement pour votre hospitalité. De grands trésors sont entassés dans la cale de mon navire. Je vous donnerai tout ce que vous voudrez !

Daland fut surpris par ces étranges paroles, mais il aimait l'argent, aussi voulut-il en savoir davantage. Le Hollandais sortit de sa poche une poignée de diamants et la lui montra.

— Mon Dieu ! Quelles richesses ! s'écria Daland, les yeux brillant de convoitise. — J'accepte avec plaisir

de vous héberger. Vous aurez la meilleure chambre !

– Merci. J'aurais tant aimé avoir une famille ! Il m'est défendu de revenir chez moi, en Hollande. Avez-vous une fille ?

– Oui, Senta. Une charmante jeune fille.

– Accordez-moi sa main et je vous donnerai tous les trésors qui se trouvent dans mon vaisseau !

Daland n'en croyait pas ses oreilles. La demande de l'inconnu lui sembla assez inattendue et, cependant, son cœur battit de joie. Que pouvait-il espérer de mieux pour sa fille ? Un capitaine aussi riche, à l'allure si fière et si noble, ne pouvait que faire honneur à leur famille. Pourquoi ne pas profiter de cette occasion surprenante ? Il accepta volontiers de lui donner sa fille en mariage et les deux capitaines décidèrent alors de lever l'ancre dès que la tempête se serait définitivement calmée.

L'orage dura toute la nuit, mais à l'aube le soleil se leva dans un ciel pur, sans nuages, lavé des derniers vestiges de la tempête. Profitant du vent du Sud, les deux voiliers reprirent leur course sur une mer enfin assagie.

Pendant ce temps, dans une chambre spacieuse de la maison de Daland, sa fille, Senta, attendait son retour. Marie, la nourrice de Senta, et un groupe de jeunes filles filaient auprès de la cheminée. Elles chantaient tout en tournant le rouet. Senta ne partageait pas

leur joie sereine. Assise à l'écart, dans un grand fauteuil, elle était absorbée par la contemplation d'un portrait accroché au mur. Le portrait représentait un marin au visage pâle, à la barbe brune, vêtu de noir. Senta n'en détachait pas les yeux et était plongée dans une rêverie mélancolique.

— Senta ! lui dit enfin sa nourrice, pourquoi ne files-tu pas comme tes compagnes ? Pourquoi perds-tu ton temps à regarder ce portrait ?

— Pourquoi, Marie, m'as-tu raconté un jour la triste histoire de ce marin ? lui répondit Senta.

— On dirait qu'elle en est amoureuse, dit en riant une des jeunes filles.

— Et cependant elle a un fiancé : Érik le chasseur ! ajouta une autre.

— Érik pourrait être jaloux de ce portrait ! s'esclaffa une troisième.

— Assez ! Vos railleries sont déplaisantes, dit Senta en se levant. Vous ne connaissez pas l'histoire du marin qui est représenté sur ce portrait. Il est digne de pitié et vous n'avez aucun droit de vous moquer, ni de lui ni de moi. Marie, chante-nous la ballade du « Hollandais volant ».

— Moi ? Chanter cette ballade qui te rend si pensive et si triste ? Non ! Jamais ! répondit la nourrice d'un air bourru. Laissons le Vaisseau fantôme en paix.

Mais les jeunes filles qui filaient ne furent pas du même avis.

— Senta, chante-nous alors cette ballade toi-même !

Senta ne se fit pas prier et se mit à chanter aussitôt avec une émotion croissante la ballade du « Hollandais volant ».

C'était la triste histoire d'un capitaine qui, en voulant doubler un cap malgré la tempête, s'était mis à blasphémer le ciel. Il avait déclaré qu'il lutterait jusqu'à la fin du monde pour doubler ce cap et qu'il se moquait de la volonté de Dieu. En punition de ces blasphèmes, il fut condamné à errer éternellement sur la mer. Mais tous les sept ans une chance de salut lui est offerte. Pour trouver le repos, il doit épouser une femme qui lui restera fidèle jusqu'à la mort. Ainsi, depuis des siècles, le capitaine maudit vogue-t-il sur son Vaisseau fantôme qu'aucune tempête ne peut anéantir. Il n'a pas encore trouvé la femme qui lui serait fidèle et mettrait fin à son interminable voyage.

Après avoir chanté sa ballade, Senta regarda encore une fois le portrait accroché au mur et murmura avec exaltation :

— C'est moi qui voudrais le sauver ! Dieu tout-puissant, fais qu'il paraisse pour que je mette fin à ses tourments !

— Tu es folle ! se récrièrent les jeunes filles en l'entourant. Cette ballade et ce portrait te font perdre la raison !

— Et moi ?... Tu m'oublies donc pour ce maudit portrait ?

Tout le monde se retourna. Érik, le fiancé de Senta, se tenait sur le seuil de la chambre. Il venait d'entendre ses dernières paroles.

— Ton père arrive, ajouta Érik. Je suis venu te l'annoncer. Son navire vient d'entrer dans le port.

— Allons-y tous pour saluer les matelots ! crièrent les jeunes filles.

Elles sortirent en courant avec la nourrice. Senta voulut en faire autant mais Érik l'arrêta.

— Tu ne me dis rien, Senta ? Ton père arrive. Me voudra-t-il pour gendre ? Je suis un pauvre chasseur. Or, il ne respecte que les gens riches. Pense à notre mariage !

— Il faut que j'aille à la rencontre de mon père !

— Senta, tu veux me fuir ! Ton attitude à mon égard me brise le cœur. On dirait que tu es sous le charme de ce portrait !

— Suis-je en mesure de dissiper un charme qui m'envoûte ?

— Ou, plutôt, tu ne veux pas le faire ! J'ai peur de ce portrait. Cette nuit j'ai vu en rêve l'étrange capitaine qui est peint sur ce tableau et il m'a semblé qu'il t'emmenait bien loin !

— Je voudrais bien qu'il le fasse !

— Senta ! s'écria Érik épouvanté. Tu ne sais pas ce

que tu dis !

— Si je le sais.

Senta se remit à contempler le portrait. Érik la regarda avec un étonnement douloureux et sortit en courant.

Tout à coup la porte s'ouvrit et Daland entra dans la pièce suivi du Hollandais. Senta détacha son regard du portrait et le tourna vers ce dernier. Elle poussa aussitôt un cri de surprise et demeura immobile, sans pouvoir détacher ses yeux du nouveau venu.

— Bonjour, ma fille, lui dit Daland en s'approchant. Pourquoi es-tu si émue ?

— Père, qui est cet homme ?

— C'est un marin hollandais que j'ai rencontré hier soir pendant la tempête. Chassé de sa patrie, il voyage sans cesse. Il m'a demandé l'hospitalité. Il est, d'ailleurs, fabuleusement riche. Voudrais-tu qu'il habite avec nous ? Voudrais-tu qu'il t'épouse, car il m'a déjà demandé ta main ? Si tu es d'accord, je n'y verrais personnellement aucun inconvénient.

Sans paraître entendre ce que disait son père, Senta continuait à regarder le Hollandais. Celui-ci la regardait aussi sans écouter Daland.

— Bon, je vous laisse seuls afin que vous fassiez plus ample connaissance, dit Daland étonné.

Senta et le Hollandais restèrent encore longtemps à se regarder en silence. Tous les deux étaient plongés

dans leurs pensées. Senta se disait qu'elle était prête depuis longtemps à sauver ce malheureux de la malédiction qui pesait sur lui. Le Hollandais se demandait si c'était vraiment la femme qui allait mettre un terme à ses tourments.

— Veux-tu, obéissant au désir de ton père, épouser l'étranger que je suis ? demanda enfin le Hollandais en s'approchant de la jeune fille.

— J'obéirai à mon père, répondit Senta.

— Est-ce seulement par pure obéissance que tu acceptes ? Me seras-tu toujours fidèle ? C'est la principale condition de notre mariage.

— Sois tranquille, je connais les devoirs d'une épouse et je te serai fidèle jusqu'à la mort.

— Serait-ce le salut ? Serait-ce vraiment la fin de mon voyage perpétuel sur le Vaisseau fantôme ? murmura le Hollandais en sentant que l'espoir renaissait dans son cœur.

— Eh bien, demanda Daland en rentrant dans la chambre, vous êtes-vous entendus ? Parle, Senta !

— Père, je consens à l'épouser et à lui être fidèle jusqu'à la mort.

— A la bonne heure ! Il y aura ce soir une fête dans le port en l'honneur du retour des marins. Nous pourrons nous y amuser et annoncer la bonne nouvelle à tous nos amis !

En effet, le soir du même jour il y eut de grandes

réjouissances sur le navire de Daland. Tout le bateau était illuminé et décoré. Le vin coulait à flots des tonneaux installés sur le pont. Les marins chantaient à tue-tête et dansaient bruyamment avec les jeunes filles venues du village.

Le vaisseau hollandais était ancré non loin du navire norvégien. Son aspect formait un contraste saisissant avec son voisin. Il était sombre et silencieux. Le pont était désert. Les matelots norvégiens appelèrent en vain les matelots hollandais pour qu'ils se joignent à eux, mais personne ne se montra sur l'étrange vaisseau aux voiles rouges et aux mâts noirs. Son apparence lugubre donnait le frisson aux jeunes filles.

— Est-il donc habité par des esprits ? murmuraient-elles.

— On dirait le Vaisseau fantôme dont parle la vieille ballade du « Hollandais volant », plaisantaient les marins norvégiens.

Mais tout à coup la mer, qui était pourtant tranquille partout ailleurs, s'agita autour du vaisseau hollandais. Une flamme sombre et bleuâtre s'alluma sur le pont. Un vent de tempête se mit à souffler à travers les voiles et les cordages. Cela contrastait singulièrement avec une nuit aussi calme et sereine. L'équipage du vaisseau apparut enfin sur le pont et commença à exécuter rapidement les manœuvres du départ. Ces étranges matelots chantaient avec une

gaieté sinistre tout en entrecoupant leur chant de rires diaboliques.

Les matelots norvégiens regardaient avec stupéfaction et puis avec terreur ce qui se passait à bord du vaisseau hollandais. Chacun se demandait en pâlissant : « Serait-ce donc vraiment le Vaisseau fantôme dont on parle dans la légende et ces marins ne seraient-ils que des spectres sortis de l'enfer ? »

Pendant ce temps Senta se dirigeait vers le rivage. Elle marchait vite et semblait très émue. Elle était suivie d'Érik qui venait d'apprendre que sa fiancée avait accepté d'épouser le Hollandais. Il déployait toute son éloquence pour la retenir.

— Senta, disait-il d'une voix altérée par la colère et la douleur, ce que tu es en train de faire est insensé ! Ce Hollandais est l'homme du portrait, je le sais. Il est maudit et tu vas te perdre avec lui !

— Je veux le sauver et je l'aime !

— Senta ! Tu m'avais dit aussi un jour que tu m'aimais ! Peux-tu le nier ? Parle, Senta, parle !

— C'est autre chose ! Tu ne peux pas comprendre ! se défendit la jeune fille.

— Mais moi, j'ai tout compris ! cria le capitaine hollandais en surgissant de l'ombre.

Il venait de surprendre la fin de la conversation et en ressentit un violent choc au cœur.

— Qu'as-tu compris ? murmura Senta épouvantée.

— J'ai compris que mon malheur est sans remède. Je suis maudit pour toujours. Un sort inexorable me poursuivra jusqu'à la fin des temps !

— Mais pourquoi donc ? Je veux t'épouser, je t'aime, je serai ta femme, fidèle jusqu'à la mort !

— Hélas ! Je l'avais espéré aujourd'hui mais je doute à présent de ta fidélité ! Tu as déjà un fiancé auquel tu avais fait les mêmes serments qu'à moi. Tu viens de le trahir. Pourquoi ne me trahirais-tu pas aussi un jour ? D'ailleurs, sais-tu qui je suis ? Sais-tu que je suis ce Hollandais maudit, condamné à voguer éternellement sur son Vaisseau fantôme ? Le sais-tu, Senta ?

— Je le sais, je le savais déjà avant que tu n'arrives ! Arrête, malheureux !

Mais le Hollandais, ne voulant plus l'écouter, partit en courant vers son vaisseau qui déployait déjà ses voiles écarlates. Tout était prêt pour l'appareillage. On n'attendait plus que le capitaine. Les matelots fantômes se moquaient de lui et lui promettaient un éternel voyage.

Senta voulut le suivre. Érik la retint par le bras. Le vaisseau commença à s'éloigner du rivage en faisant bouillonner l'eau autour de lui. Alors Senta, se dégageant de l'étreinte d'Érik, escalada rapidement un rocher qui dominait la mer et, agitant ses bras comme une mouette, se précipita dans l'abîme. Son dernier cri

fut :

— Je suis à toi jusqu'à la mort !

Il se passa alors un événement extraordinaire. On vit le Vaisseau fantôme sombrer dans les flots avec tout son équipage. Des vagues énormes montèrent dans l'air, tel un rideau liquide, et retombèrent pour faire apparaître le Hollandais et Senta qui s'élevaient lentement vers le ciel, enlacés, le visage radieux, le sourire aux lèvres.



La Tosca[1]



UN jour de l'année 1800 la porte de l'église Saint-André-de-la-Vallée à Rome s'ouvrit doucement pour livrer passage à un homme déguenillé, au visage hâve, au regard craintif, à la démarche hésitante. Il portait des habits de prisonnier car il venait de s'évader du château Saint-Ange, où on l'avait enfermé parce qu'il voulait instaurer une république à Rome, comme le général Bonaparte en avait fondé une dans le Nord de l'Italie, parce qu'il rêvait de voir sa patrie indépendante et unie, libérée de la domination autrichienne. Cet homme s'appelait Angelotti.

Après avoir constaté que l'église était déserte, il

---

1. Récit tiré de l'opéra « La Tosca », chef-d'œuvre du compositeur italien Puccini (1858-1924). Depuis sa première représentation en 1900, « La Tosca » est devenue, grâce à une intensité dramatique qu'on trouve rarement dans les œuvres musicales, un des opéras favoris du grand public.

se précipita vers une statue de la Sainte-Vierge. Il en tâta le socle d'une main fébrile et trouva une anfractuosité d'où il retira une clé. Cette découverte irradia son visage, triste et anxieux, d'un sourire que ses lèvres avaient dû oublier depuis sa réclusion au château Saint-Ange. Angelotti courut alors vers une chapelle, en ouvrit la grille avec la clé et se glissa à l'intérieur.

Quelques instants après, deux nouveaux personnages firent leur entrée dans l'église : le sacristain et un jeune homme, le peintre Mario Cavaradossi. Ce dernier monta aussitôt sur un échafaudage, prit son pinceau et se remit à peindre un grand tableau représentant Marie-Madeleine. La sainte avait de grands yeux bleus et de longs cheveux dorés. Le sacristain mit de l'ordre dans l'église, puis vint jeter un coup d'œil sur le travail du peintre. Il poussa alors un cri de surprise et d'indignation, car il venait de reconnaître le portrait d'une jeune femme qui était déjà venue plusieurs fois à l'église pour prier. Cavaradossi lui expliqua alors qu'il avait pris pour modèle cette jeune dame à son insu parce que son visage pouvait incarner à merveille celui de Marie-Madeleine.

Lorsque le sacristain se fut éloigné, Angelotti, le prisonnier évadé, sortit de sa cachette. Il se croyait seul dans l'église, aussi fut-il d'abord effrayé par la présence du peintre. Il se rassura pourtant vite quand

il eut reconnu Cavaradossi. En effet, ce dernier était de ses amis et rêvait comme lui à l'instauration d'une république romaine. Les deux amis s'embrassèrent avec effusion et Cavaradossi promit de l'aider. Ils n'eurent pas, cependant, le temps de bavarder car on venait de frapper à la forte fermée par le sacristain. Angelotti s'empressa de regagner la chapelle. Comme il était affamé, le peintre lui donna son panier de provisions.

Celle qui venait d'entrer était la célèbre cantatrice Floria Tosca, la fiancée de Cavaradossi.

— Qui était là avec toi ? A qui as-tu parlé ? demanda-t-elle en regardant autour d'elle d'un air soupçonneux.

— Mais à personne ! L'église est vide.

— Mario, tu me caches quelque chose !

— Qu'ai-je à te cacher, Floria, qui soit de nature à te rendre inquiète ? Ne sommes-nous pas faits pour nous entendre ?

Tosca avait beaucoup de qualités. Elle était bonne, généreuse, intelligente, cultivée; elle était très belle et on la considérait comme la meilleure cantatrice de Rome. Enfin, elle aimait sincèrement Cavaradossi. Cependant, Tosca avait un défaut déplorable : elle était très jalouse. Or la jalousie est une sorte de maladie qui rend malheureux aussi bien ceux qui l'éprouvent que ceux qui la provoquent.

Tosca craignait, d'ailleurs sans raison, de perdre l'affection du jeune peintre. Elle regarda donc attentivement autour d'elle et remarqua le tableau de Marie-Madeleine. Sa jalousie fut aussitôt avivée par sa vue.

– Ce visage me rappelle quelqu'un, dit-elle en s'approchant. Mais oui !... C'est la belle marquise Attavanti, une des plus nobles dames de la haute société romaine.

– Je ne la connais pas, assura Cavaradossi. Elle est venue plusieurs fois prier dans cette église. Je l'ai choisie parce que son visage peut incarner celui de Marie-Madeleine. Elle m'a servi de modèle sans le savoir. Je la voyais chaque jour du haut de cet échafaudage.

– Tu ne lui as jamais parlé ?

– Jamais. Ta jalousie, Floria, fait fausse route. Tu sais bien que je n'aime que toi !

Comme il avait hâte de parler à Angelotti, Cavaradossi pressa Tosca de partir en prétextant un travail urgent. Elle s'en alla à contre-cœur, mécontente. S'étant assuré qu'elle était bien partie, Cavaradossi courut vers la chapelle où se cachait son ami.

– Venez, dit-il, l'église est déserte ! Dites-moi maintenant quels sont vos projets.

– Ma sœur, la marquise Attavanti, savait que j'allais m'évader du château Saint-Ange. Aussi a-t-elle caché la clé de cette chapelle dans le socle d'une statue.

Puis elle a dissimulé derrière l'autel de la chapelle une robe de femme avec un voile pour que je puisse m'enfuir de Rome sous ce déguisement. Elle est parvenue à m'avertir de ces préparatifs en payant une forte somme au geôlier.

– Je comprends maintenant pourquoi la marquise Attavanti est venue si souvent à l'église ces derniers jours, murmura Cavaradossi en jetant un coup d'œil à son tableau. Elle voulait sauver son frère. J'admire son courage !

– Je crains, cependant, ajouta Angelotti, qu'en plein jour ce costume de femme ne me trahisse.

– Je pense, répondit le peintre, qu'il vaudrait mieux pour vous passer le reste de la journée dans ma villa. Elle n'est pas très éloignée d'ici. Une fois la nuit tombée, vous quitterez Rome à la faveur des ténèbres. En cas d'alerte, courez jusqu'au puits du jardin. Un trou est creusé dans sa paroi. Personne ne vous trouvera dans cette cachette !

Soudain un coup de canon retentit dans le voisinage. Les deux amis se regardèrent avec angoisse.

– C'est le canon du château Saint-Ange, murmura Angelotti en pâlissant. Ils viennent de découvrir mon évasion ! Adieu ! Je pars.

– Je pars avec vous, dit Cavaradossi. Je vous protégerai s'il le faut. Vous êtes en danger. Plus une minute à perdre. Courons vite jusqu'à ma villa !

Ils sortirent avec précipitation. Lorsque le sacristain revint à l'église, il fut surpris de n'y plus trouver le jeune peintre. Il avait, cependant, une grande nouvelle à lui annoncer. Le bruit courait à Rome que les Français, avec le général Bonaparte à leur tête, venaient d'être battus à Marengo par les Autrichiens. On devait célébrer cette grande victoire au palais Farnèse chez la reine et un Te Deum allait être chanté dans toutes les églises de la capitale. Le sacristain, qui avait en horreur tout ce qui pouvait être révolutionnaire ou républicain, se réjouissait beaucoup de la défaite des Français. Mais comme il parlait de cette grande nouvelle avec les enfants de chœur accourus pour chanter le Te Deum, un groupe d'hommes armés entra brusquement dans l'église.

C'étaient le baron Scarpia, le tout-puissant chef de la police romaine, et quelques-uns de ses sbires. Tout le monde à Rome craignait Scarpia, personnage redoutable, qui malgré une apparence polie et parfois souriante, était un homme implacable et dur jusqu'à la cruauté. Le sacristain, qui le connaissait de réputation, voulut s'esquiver, mais Scarpia le retint d'un geste.

— Montez la garde aux portes et fouillez partout ! ordonna-t-il à ses hommes. Puis, se tournant vers le sacristain, il ajouta : — Un prisonnier d'Etat vient de s'évader du château Saint-Ange. Tout porte à croire qu'il est venu se cacher ici, dans cette église. Avez-

vous remarqué quelqu'un de suspect ?

– Non, non !... Je n'ai vu personne, balbutia le sacristain.

Scarpia fit le tour de l'église et remarqua la grille entrouverte de la petite chapelle où s'était caché Angelotti. Il y entra et aperçut un éventail par terre. C'était un éventail qui avait glissé de la robe que la sœur d'Angelotti avait cachée derrière l'autel. En prenant la robe, Angelotti ne l'avait pas remarqué.

Scarpia saisit l'éventail et l'examina attentivement.

– Il porte l'écusson des Attavanti ! s'écria-t-il avec vivacité. Je commence à comprendre... Angelotti est le frère de la marquise Attavanti. Sa sœur a donc dû l'aider. Il s'était caché, peut-être, dans cette chapelle.

On trouva dans la même chapelle le panier à provisions du peintre. Le sacristain ne cacha pas sa surprise en constatant qu'il était vide.

– Le peintre qui travaille ici n'avait encore rien mangé ! C'est pourtant son panier. D'ailleurs, que vient faire ce panier dans cette chapelle ? Le peintre n'y vient jamais !

– C'est l'évadé qui a mangé ses provisions ! conclut Scarpia en grinçant des dents. Il était donc ici et il s'est enfui, peut-être quelques minutes seulement avant notre arrivée. Qui est ce peintre qui lui a donné ses provisions ?

– C'est le chevalier Cavaradossi.

— Cavaradossi ?... Je crois qu'il a la réputation d'avoir des idées républicaines. C'est un de ces jeunes Italiens qui ont été influencés par la Révolution française et admirent le général Bonaparte. En somme, un homme suspect, dit Scarpia en s'approchant de l'échafaudage du peintre. — Tiens ! Voici le portrait de la marquise Attavanti. Tous ces gens doivent se connaître entre eux. Nous trouverons probablement Angelotti là où se trouve maintenant Cavaradossi. Tout n'est pas perdu encore. Nous sommes sur la bonne voie ! Il faut retrouver ce peintre.

Pendant qu'ils parlaient, Tosca rentra dans l'église et se mit à chercher Cavaradossi avec impatience. Elle voulait lui dire qu'ils ne pourraient pas se rencontrer le soir parce qu'elle devait chanter au palais Farnèse chez la reine une cantate en l'honneur de la victoire. Scarpia se dissimula aussitôt derrière une colonne. Il connaissait depuis longtemps la célèbre cantatrice Floria Tosca et en était secrètement amoureux. Il savait aussi qu'elle était la fiancée de Cavaradossi. En la voyant chercher le peintre, qu'il soupçonnait d'avoir aidé le prisonnier à s'évader, Scarpia dressa aussitôt dans son esprit un plan diabolique. Il fallait, pour commencer, exciter la jalousie de la jeune femme.

— Bonjour, Tosca, dit-il en s'approchant avec un sourire félin sur les lèvres, vous cherchez, sans doute, le chevalier Cavaradossi ?

– Oui, je le cherche. Il était là il y a une demi-heure. L'auriez-vous vu, baron ?

– Il est sorti en compagnie d'une dame.

– D'une dame ? demanda Tosca en pâlissant. De qui donc ?

– De celle qu'il a peinte sur ce tableau.

– Ce n'est pas vrai ! Donnez-moi une preuve.

– La voici !... mentit Scarpia en lui tendant l'éventail. – On a trouvé cet objet sur l'échafaudage du peintre.

Tosca saisit l'éventail pour l'examiner et reconnut l'écusson de la marquise Attavanti. La malheureuse bouillait de jalousie.

– Mario me serait-il donc infidèle ? s'écria-t-elle, les larmes aux yeux.

Scarpia jouissait de l'effet produit. Cependant son visage n'exprimait qu'une compassion hypocrite.

– Rien ne vous empêche de le contrôler vous-même en faisant une petite visite à Cavaradossi, dit-il d'une voix mielleuse. Peut-être le trouverez-vous en compagnie de la marquise ?

Lorsque Tosca fut sortie de l'église, Scarpia appela un de ses lieutenants.

– Spoletta, lui dit-il à l'oreille, prends avec toi trois sbires. Suivez-la sans vous faire remarquer. Il est certain qu'elle vous mènera vers le lieu où se trouve maintenant Cavaradossi. Et là où est Cavaradossi se

cache probablement Angelotti. Cherchez bien et venez me rendre compte de votre mission au palais Farnèse.

Mais le but du perfide chef de la police n'était pas seulement de faire arrêter un prisonnier évadé, il voulait aussi arracher Tosca à son fiancé.

Spoletta et ses trois sbires suivirent Tosca et, comme l'avait prévu Scarpia, elle les conduisit, en effet, jusqu'à la villa du peintre. Les policiers attendirent qu'elle en ressortît et, sautant par-dessus le mur du jardin, se ruèrent vers la villa. Ils ne trouvèrent que le maître de céans.

– Où est Angelotti ? lui demanda Spoletta à brûle-pourpoint.

Cavaradossi feignit de ne pas comprendre.

– Où est le prisonnier qui s'est évadé du château Saint-Ange ? Si vous ne le dites pas, nous allons fouiller partout ! Et gare à vous si nous le trouvons !

– Mais fouillez donc, messieurs, faites comme chez vous ! répondit le peintre avec un sourire railleur.

Les policiers eurent beau mettre tout sens dessus dessous dans la villa et fouiller le jardin jusqu'au dernier buisson, ils ne parvinrent pas à trouver Angelotti. L'idée ne leur était pas venue d'examiner les parois du puits. Cavaradossi, pour sa part, les traitait avec dédain et ironie. Furieux, Spoletta décida de l'arrêter comme suspect.

Pendant ce temps, le chef de la police attendait les

nouvelles dans l'appartement qui lui était réservé à l'étage supérieur du palais Farnèse. Il entendait par la fenêtre la musique et les chants qui provenaient du salon de la reine où l'on célébrait la victoire des Autrichiens sur les Français à Marengo. Il entendait la voix de Tosca qui chantait une cantate. Scarpia était nerveux et impatient. Quoique sa table fût déjà servie, il n'avait pas envie de manger. Il appela un gendarme et lui remit un billet pour Tosca.

– Donne ce billet à la cantatrice sans te faire remarquer dès qu'elle sera sortie du salon de la reine. Dis-lui que c'est très urgent.

C'est alors que Spoletta vint rendre compte à son chef des recherches infructueuses dans la villa de Cavaradossi. Scarpia entra dans une grande colère et menaça de dégrader son lieutenant pour incompétence.

– A défaut d'Angelotti, nous avons arrêté le peintre, car il nous a donné l'impression de bien connaître la retraite de son ami, ajouta Spoletta timidement.

Scarpia se radoucit et se mit à réfléchir.

– Bien. Introduisez Cavaradossi.

Cavaradossi entra, la tête haute, le regard provoquant.

– Chevalier, dit Scarpia d'un ton doucereux, veuillez prendre un siège.

– Merci, baron. Je reste debout. Que me voulez-vous ?

— Vous demander un renseignement. Un prisonnier du château Saint-Ange s'est évadé aujourd'hui de son cachot. Où est-il ?

— Votre lieutenant m'a posé la même question. Ne se contentant pas de ma réponse, il a fouillé partout dans ma villa et n'a même pas trouvé une trace de votre prisonnier.

— Vous l'avez, peut-être, trop bien caché, insinua Scarpia. On assure, cependant, qu'il a reçu de vous assistance et nourriture à l'église Saint-André-de-la-Vallée.

— Des calomnies !

— Prenez garde, chevalier ! Il est dans votre intérêt d'avouer tout de suite. Nous saurons de toute façon la vérité. Vous niez donc l'avoir caché dans votre villa ?

— Votre lieutenant a bien cherché mais il n'a trouvé personne. Faites-lui donc confiance !

A cet instant, Tosca entra dans la pièce. En apercevant Cavaradossi, elle courut l'embrasser.

— Pas un mot de la personne que tu as vue chez moi ! lui chuchota le peintre à l'oreille. — Ils ne l'ont pas trouvée.

Mais le baron ne les laissa pas parler.

— Mario Cavaradossi, puisque vous refusez de parler malgré les présomptions qui pèsent sur vous, c'est le juge qui vous interrogera selon la procédure employée pour les suspects réticents. Qu'on l'emmène !

Spoletta et les gendarmes poussèrent Cavaradossi dans la chambre voisine.

– Eh bien, chère Tosca, dit Scarpia en changeant de ton et avec un aimable sourire sur les lèvres, qu'est-ce qui vous tracasse ?

– Mais rien du tout, baron.

– Je croyais que vous étiez jalouse de la marquise Attavanti. Ne l'avez-vous pas trouvée dans la villa de Cavaradossi ?

– Non. Ma jalousie était stupide.

– Le peintre était donc seul dans sa villa ?

– Tout à fait seul.

– En êtes-vous sûre, Tosca ? N'avez-vous pas remarqué quelqu'un, un de ses amis, un certain Angelotti ? C'est, d'ailleurs, le frère de la marquise.

– Non. Il était seul.

Scarpia s'approcha de la porte et demanda :

– Que dit le chevalier ?

– Il nie obstinément, répondit la voix de Spoletta.

– A votre place, j'aurais dit la vérité, murmura Scarpia en revenant vers Tosca, car vous auriez épargné ainsi beaucoup de souffrances à votre fiancé.

– Que voulez-vous insinuer ? s'écria Tosca en pâlissant.

Le visage du chef de la police devint dur et féroce :

– Votre cher Mario porte au front une couronne métallique armée de pointes. Chaque fois qu'il nie, la

couronne se resserre un peu et les pointes s'enfoncent dans sa tête !

— Est-ce possible ?... murmura Tosca en frissonnant. Elle s'approcha de la porte et entendit un gémissement prolongé.

— Je vous supplie d'arrêter immédiatement cette ignoble torture ! s'écria-t-elle avec indignation.

— Je ne demande pas mieux, répliqua Scarpia froidement. Cela ne tient qu'à vous. Dites-moi dans quelle partie de la villa de Cavaradossi se cache le prisonnier qui s'est évadé aujourd'hui du château Saint-Ange et l'interrogatoire cessera aussitôt.

— Je l'ignore, je n'ai vu personne chez lui, murmura Tosca en se mordant les lèvres.

— Votre visage me dit le contraire. Puisque vous le voulez, l'interrogatoire suivra son cours normal, dit le baron en s'approchant de la porte qu'il entrouvrit pour que les gémissements du peintre parviennent mieux aux oreilles de Tosca.

— Vous êtes un monstre ! Un tortionnaire ! hurla Tosca en se laissant tomber sans forces sur le canapé, les larmes aux yeux.

— Parlez ! Où se cache Angelotti ? Où ?... Si vous ne parlez pas, il sera trop tard dans quelques instants !

— Dans le puits du jardin... Mais je veux voir Mario !

— Soit, vous le verrez. Arrêtez et apportez-le ici ! ordonna Scarpia à travers la porte.

Les sbires apportèrent Cavaradossi évanoui et le déposèrent sur le canapé. Des gouttes de sang perlaient sur son front. Tosca se tourna vers lui et le serra dans ses bras.

– Floria ! murmura le jeune homme en revenant à lui. Dis-moi, ai-je parlé ? Ai-je dit quelque chose à ces bourreaux ?

– Non, non ! Tu as été magnifique de courage !

– Spoletta, dit Scarpia d'une voix stridente, prends deux hommes avec toi et va arrêter Angelotti. Il est dans le puits du jardin !

– Quoi ? Ils savent déjà ? s'écria Cavaradossi en se redressant. C'est donc toi, Floria, qui as parlé ! Traîtresse !

Il la repoussa brutalement et retomba sans forces.

– Mario ! Je n'avais pas le choix ! Il m'a forcé de parler en disant que tu allais mourir ! Pardonne-moi !

A cet instant un officier entra précipitamment dans la pièce et, s'adressant au chef de la police, dit d'un air consterné :

– Excellence, la fête est terminée !

– Pourquoi ? Que s'est-il donc passé ?

– C'est la défaite ! Les nouvelles de la victoire des Autrichiens n'étaient pas tout à fait exactes. On avait cru d'abord à la victoire parce que les Français avaient été obligés de reculer en abandonnant Marengo, mais le général Bonaparte, ne se tenant pas pour vain-

cu, a soudain déclenché une contre-offensive vigoureuse avec des réserves fraîches. Les Autrichiens ne s'attendaient point à cette attaque. Ils sont en déroute. Leur débâcle livre à Bonaparte la moitié de l'Italie !

Scarpia semblait atterré. Et tout à coup Cavaradossi, qui avait entendu la nouvelle, se redressa pour crier avec enthousiasme :

— Victoire ! Victoire ! Tu trembles, Scarpia ! Tremble donc, bourreau, car la liberté va enfin s'instaurer en Italie malgré les despotes autrichiens et leur valetaille, tous ces mauvais Italiens qui, comme toi, les aident à maintenir la tyrannie dans notre malheureux pays ! Vive la République !

— Insulte-moi, misérable, dit Scarpia, tandis qu'un rictus sinistre tordait ses lèvres, cela ne t'empêchera pas d'être fusillé.

— Je ne crains pas la mort, mais toi, tu trembles, bourreau, tu trembles car désormais tes maîtres autrichiens ne pourront plus te protéger !

— Jetez-le moi dehors ! cria Scarpia aux sbires avec irritation.

Spoletta et les sbires traînèrent Cavaradossi vers la porte.

— Pitié, pitié ! implora Tosca, mais le baron la repoussa brutalement et referma la porte.

Ils restèrent seuls dans la pièce.

— Je vous supplie de l'épargner ! gémit Tosca.

Scarpia alla vers la table, où l'attendait son souper, et se mit à manger. Il redevint calme et souriant. Tosca s'assit alors en face de lui, les coudes sur la table, et lui demanda d'un ton méprisant :

– Combien ?... Combien voulez-vous pour sauver Mario ? Fixez-moi une somme. Je suis riche.

– On dit que je suis vénal. Il est vrai qu'on peut m'acheter parfois, mais je suis capable de sauver votre Mario sans toucher à votre argent.

– Que voulez-vous dire ?

– Voyez-vous, Tosca, répondit Scarpia en examinant à la lumière d'un candélabre le vin qu'il avait dans son verre, j'ai une grande affection pour vous. Je puis même ajouter que je suis depuis longtemps amoureux de vous ! Je ne vous l'ai jamais dit, mais puisque l'occasion se présente, je suis prêt à vous faire ma déclaration d'amour.

– Taisez-vous ! Vous me répugnez !

– C'est dommage. Pourtant je suis vraiment amoureux de vous, Tosca, et si vous vouliez bien me permettre de prendre la place de votre fiancé, je ne m'opposerais pas à ce qu'il s'évade de la prison.

– Jamais ! C'est un ignoble marché que je n'accepterai jamais !

– Eh bien, libre à vous de faire comme vous l'entendez, mais, dans une heure, Cavaradossi sera passé par les armes. Ecoutez !

Tosca prêta l'oreille et entendit un son lointain de tambours.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

– C'est le tambour. La dernière escorte des condamnés à mort. Dans une heure Mario Cavaradossi sera fusillé pour avoir caché chez lui un prisonnier évadé et pour s'être réjoui de la victoire de nos ennemis... Ce vin d'Espagne est vraiment délicieux. Ne voudriez-vous pas en boire un verre avec moi ?

Tosca regarda avec horreur cet homme qui mangeait et buvait tranquillement tandis que, sur son ordre, on torturait et on fusillait des gens à quelques pas de lui. Elle essaya, cependant, de le fléchir en se mettant à genoux et en l'implorant, les larmes aux yeux. Scarpia continuait à manger et regardait Tosca en souriant.

– Vous voulez le sauver, Tosca. Mais c'est très simple, dit-il d'une voix doucereuse. Vous aimez Mario. Moi, je vous aime de mon côté. Acceptez-moi à la place de votre fiancé et je lui sauve la vie ! Mon raisonnement vous paraît bizarre, n'est-ce pas ? Cependant il est bon, puisque c'est le seul moyen de sauver Mario qui doit être fusillé dans trois quarts d'heure.

Tosca comprit que toutes les larmes du monde seraient incapables de toucher le cœur de cet être insen-

sible et cynique. Elle était désespérée. Elle le foudroyait de son regard méprisant; elle l'aurait anéanti par n'importe quel moyen si la chose eût été possible. Son regard glissa sur la table et elle aperçut un couteau effilé. Une idée lui vint aussitôt.

– J'accepte! murmura-t-elle en baissant les yeux.

Scarpia releva vivement la tête. Un sourire de triomphe éclaira son visage.

– Mais j'exige qu'on le délivre à l'instant même! ajouta-t-elle.

– Il sera libre. Cependant, dans l'état actuel des choses, il n'est plus possible de le libérer ouvertement. N'oubliez pas qu'il s'agit d'un condamné. Il faut donc dissimuler. Il devra être considéré comme mort par les autres !

– Je ne comprends pas !

– C'est très simple. Le peloton d'exécution va tirer avec des fusils chargés à blanc. Cavaradossi tombera pour la forme et s'enfuira après le départ du peloton.

– Qu'est-ce qui m'assure que tout se passera comme vous le dites ?

– L'ordre que je vais donner en votre présence à mon lieutenant.

Scarpia sonna et Spoletta entra aussitôt dans la pièce.

– Spoletta, je change la sentence concernant le chevalier Cavaradossi. Il sera fusillé comme nous le fîmes

pour le comte Palmieri.

Scarpia regarda fixement Spoletta et cligna de l'œil.

— Le simulacre, dit Spoletta. Comme pour le comte Palmieri. Je comprends.

— Mais je veux l'avertir moi-même ! s'écria Tosca.

— Madame avertira elle-même le chevalier de tout cela, dit Scarpia à Spoletta. Vous la laisserez entrer au château Saint-Ange.

— Je veux aussi un sauf-conduit pour que Mario puisse quitter Rome sans être dérangé par votre police, ajouta Tosca lorsque Spoletta fut sorti.

— Qu'à cela ne tienne ! répondit Scarpia galamment. Je vais le composer à l'instant même.

Il alla à son secrétaire et se mit à écrire. Alors Tosca s'approcha de la table et d'une main tremblante attira doucement vers elle le couteau qu'elle avait remarqué. Elle le saisit et le cacha derrière son dos.

Ayant fini d'écrire le sauf-conduit, le baron s'approcha d'elle avec un air conquérant. Et soudain le bras de Tosca se leva, armé du couteau, et le frappa en pleine poitrine avec la rapidité de l'éclair. Scarpia chancela, se cramponna au canapé et s'écroula par terre en râlant.

— Tu l'as bien mérité ! hurla Tosca d'une voix haineuse. Bourreau ! Tortionnaire ! Que de gens innocents n'as-tu pas fait souffrir à Rome ? Enfin Rome pourra dormir tranquille !

Elle s'empara du sauf-conduit et sortit en refermant avec précaution la porte derrière elle. Elle retrouva Spoletta dans le corridor et lui dit de la conduire vers le chevalier Cavaradossi comme l'avait permis le chef de la police. Spoletta la conduisit aussitôt au château Saint-Ange sur la terrase duquel le peintre attendait déjà son exécution.

Tosca s'élança vers lui, les larmes aux yeux. Cavaradossi fut très surpris et heureux de la revoir. Elle lui montra le sauf-conduit sans mot dire. Il le parcourut rapidement et voulut savoir comme elle se l'était procuré. Elle lui raconta alors à voix basse tout ce qui venait de se passer chez Scarpia, provoquant la surprise et l'admiration de son fiancé.

– Qui aurait dit, s'écria-t-il, que cette main si douce, si blanche et si pure, destinée à cueillir les roses et caresser les enfants, fût capable de s'armer d'un couteau pour faire acte de justice et châtier un tyran !

– Mario, tu m'as bien comprise ? dit Tosca. Les fusils seront chargés à blanc. Fais semblant de tomber comme si tu étais mort. Ne te relève surtout pas avant que le peloton ne se soit éloigné. Après cela nous fuirons ensemble !

Pendant qu'ils parlaient un peloton de soldats monta sur la terrasse. Un officier s'approcha alors de Cavaradossi et lui fit signe de le suivre. Le peintre salua Tosca et suivit l'officier. Elle se tint dans la

casemate pour observer ce qui allait se passer. On conduisit Cavaradossi près du mur. L'officier disposa le peloton d'exécution, puis leva son sabre en l'air et l'abaissa. Les soldats firent feu. Cavaradossi tomba comme une masse. Alors le peloton, précédé de l'officier, se retira. Tosca attendit quelques instants et courut vers Cavaradossi.

– Mario ! Ils sont partis ! Relève-toi ! Fuyons ! Relève-toi donc !

Hélas ! Il ne pouvait plus se relever ! Le perfide Scarpia avait trompé Tosca. Les fusils étaient chargés. Il n'y avait pas eu simulacre, mais une véritable exécution.

Tosca venait à peine de découvrir l'horrible vérité que des cris se firent entendre :

– On a assassiné le baron Scarpia !... C'est Tosca qui l'a tué !... Saisissez-la ! Qu'elle soit immédiatement châtiée !

Spoletta et plusieurs soldats apparurent alors sur la terrasse. Ils se précipitèrent vers Tosca. Spoletta voulut la saisir par le bras, mais la jeune femme le repoussa violemment et courut vers le parapet. Ils n'eurent pas le temps de s'approcher : Tosca se jeta dans le vide du haut du château Saint-Ange.

TABLE DES MATIÈRES

Achevé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie Printex à Heilly en décembre 1966
N° d'Éditeur : H. 10845 (C. VII) — Imprimé en France —

DANS LA MÊME COLLECTION *(suite)*

LE MONDE

Contes et Légendes des Antilles, par Thérèse GEORGEL.
Contes et Légendes arabes, par Jean CORRIÉRAS.
Contes et Légendes de Bohême, par J. SLIPKA.
Contes et Légendes du Caucase, par Dimitri SOROKINE.
Contes et Légendes de Chine, par Gisèle VALLEREY.
Contes et Légendes d'Écosse, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.
Contes et Légendes d'Espagne, par M. SOUPEY.
Contes et Légendes d'Éthiopie, par Huguette PERAL.
Contes et Légendes du Far-West, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.
Contes et Légendes de Grande-Bretagne, par S. CLOT.
Contes et Légendes de Hongrie, par E. BENCZE.
Contes et Légendes des Incas, par A.M. LAMBERT-FARAGE.
Contes et Légendes de l'Inde, par R. FOUGÈRE.
Contes et Légendes des Indiens Peaux-Rouges, par FOURÉ-SELTER.
Contes et Légendes du Pays d'Irlande, par Ch.-M. GARNIER.
Contes et Légendes d'Israël, par A. WEILL.
Contes et Légendes du Japon, par F. CHALLAYE.
Contes et Légendes du Liban, par R.R. KHAWAM.
Contes et Légendes de Madagascar, par R. VALLY-SAMAT.
Contes et Légendes du Mexique, par Robert ESCARPIT.
Contes et Légendes d'Outre-Rhin, par H. WEILLER.
Contes et Légendes du Pakistan, par S. HASSAM et A. RASSOOL.
Contes et Légendes du Portugal, par Jean DEFRASNE.
Contes Populaires russes, par E. JAUBERT.
Contes et Légendes du Sénégal, par A. TERRISSE.
Contes et Récits de Sibérie, par P. RONDIÈRE.
Contes et Légendes de Sicile, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.
Contes et Légendes de Suisse, par H. CUVELIER.
Contes et Légendes de Tahiti et des Mers du Sud, par E. Viale-Dufour.
Contes et Légendes de Wallonie, par Max DEFLEUR.

LITTÉRATURE

Récits tirés du Théâtre de Corneille, par G. CHANDON.
Récits tirés du Théâtre de Racine, par G. CHANDON.
Récits tirés du Théâtre de Molière, par G. CHANDON.
Récits tirés du Théâtre de Shakespeare, par S. CLOT.
Contes et Récits tirés des Opéras Célèbres, par Dimitri SOROKINE.

DIVERS

Contes et Légendes des Hommes volants, par L. SABATIE.
Contes et Légendes de la Mer et des Marins, par QUINEL et de MONTGON.
Aventures et Récits de la Conquête des Pôles, par C. ALZONNE.

Qu'il s'agisse de la Flûte Enchantée ou des Pêcheurs de Perles, du Prince Igor ou du Docteur Faust, les opéras que raconte ce livre sont parmi les plus célèbres de tous les pays. Certaines de leurs pages musicales sont si connues que chacun peut les reconnaître ou les fredonner. En revanche, combien d'entre nous en connaissent les livrets, c'est-à-dire les histoires ? Qui étaient Lohengrin, Aïda ou Turandot ? Quel rapport existe-t-il entre Fidélio et sa célèbre ouverture dite "de Léonore"? Quels furent les compositeurs qui écrivirent la musique de ces opéras ?

C'est pour répondre à ces multiples questions que ces pages, aussi captivantes qu'instructives, ont été écrites.

